RECUEIL
D'ESSAIS,
OU
PRÉCIS
DES OPINIONS,
ET DES MÉMOIRES,
DU Vte DE***.

In medio ſtat Virtus.

A LONDRES:
De l'Imprimerie de T. SPILSBURY & FILS.

M.DCC.XCIII.

RECUEIL

D'ESSAIS,

ou

PRÉCIS

DES OPINIONS,

MVSEVM
BRITAN
NICVM

INTRODUCTION.

TRAVAILLER à acquérir des connoiſſances, & contribuer, autant qu'il eſt en mon pouvoir, au *bonheur* des hommes en général, eſt le moyen que j'ai choiſi pour me rendre heureux moi-même, & le ſeul but de mes ouvrages & de mes réflexions.

Si j'euſſe pris pour titre LE BONHEUR, j'aurois parlé comme Dieu, ainſi que pluſieurs Sectaires : les hommes peuvent ſeulement s'indiquer les moyens d'éviter le malheur.

La Divinité nous parle ſans ceſſe dans toute la nature ; par elle ſes bienfaits ſont toujours renouvellés : elle indique tous les moyens d'en jouir ; elle avertit des dangers & des *accidens néceſſaires* pour que le bien ſoit ſenti : mais les hommes ſe troublent entre eux, au lieu de ſe réunir pour le bien commun.

Celui qui réfléchit ne peut que repréſenter aux autres les inconvéniens de leurs erreurs, lorſqu'il croit les appercevoir.

C'eſt dans cette intention que je recherche les vérités morales & hiſtoriques dans les ſphères céleſtes & terreſtres, pour me faire une expérience utile à mes ſemblables. Je tâche de joindre aux noms des lieux leur ſituation, le précis de leur hiſtoire, les mœurs & la religion de chaque pays, depuis les premiers temps auxquels ils ont été connus.

Enfin, ſans m'attacher, à la tournure de mes expreſſions, je préſente des idées, plutôt que des phraſes.

J'embraſſe en grand, d'abord l'origine des choſes, pour démontrer ce que je penſe qu'elles devroient être ; j'entre enſuite dans les détails, donnant un libre eſſort à mon imagination, pour démontrer ce qu'elles ſont, & ce qu'elles pourroient devenir encore.

Je ne travaille point à rectifier quelques répétitions d'idées, ni à donner un ordre parfait à la ſuite de mes écrits : 1°, parce que je n'ai pas le temps néceſſaire ;

2°, Parce que l'on ne me verroit pas tel que je ſuis.

Je me donne avec mes défauts : puiſſent-ils paroître compenſés par quelques qualités. On doit me juger ſur mes motifs, du moins autant que ſur ma manière de les mettre au jour ; & ſi le début paroît grave, cette gravité, chez un partiſan de la nature, diſparoît bientôt lorſqu'il en peint les détails. (*)

(*) Comme ce ſeroit un déſavantage pour le V^te de ***, aux yeux de quelques-uns de ſes lecteurs, d'être regardé comme étranger, je les préviens qu'il n'eſt point né en France. L'île à laquelle il doit le jour, dans la mer des Indes, *appartient déjà*, ou doit *appartenir à l'Angleterre* ; & toute ſa famille, à-peu-près, eſt aujourd'hui, & pour toujours, dans la Grande-Bretagne, de laquelle elle eſt originaire. — *Note de l'Editeur.*

DISCOURS PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE PREMIER,

SUR L'ORIGINE DES CHOSES.

Connoître le monde en général ; ſe connoître ſoi-même en particulier ; bien diſcerner la place qui nous eſt aſſignée dans ce monde ; ſe conduire dignement en conſéquence ; voilà les principaux objets auxquels chaque homme doit s'attacher ; tout ſe réduit à ceci :

Savoir ce que l'on eſt ; où l'on vit, & comment ?

L'ordre eſt établi.

Dans la maſſe générale des objets ſoumis à la loi du mouvement ; parmi des millions de globes ; nous ſavons ſeulement qu'au milieu des vapeurs qui enveloppent le nôtre, circulent des atômes qui s'accrochent, croiſſent & ſe déſunifſent avec une variété qui nous ſembleroit haſard, ſi l'harmonie, ſi la marche habile & ſuivie de ces événemens ſans ceſſe renouvellés, ne nous prouvoient que la Providence eſt infaillible, &

qu'elle agit avec perfection, également dans les opérations qui frappent notre intelligence & nos ſens, comme dans celles qui leur échappent,

Dans l'enſemble de l'homme, ce que nous nommons ame, eſt feu.

On diſtingue quatre élémens dans la nature; mais ils ſe confondent dans la formation de chaque être, & dans l'ordre général du mouvement.

La proportion, le rapport de ces élémens dans chaque individu, décide ſa capacité; celle de l'homme eſt ſans contredit leur plus bel aſſemblage.

Tout ce qui frappe nos ſens nous paroît matière; cependant il n'eſt point de corps ſolide, puiſque tout ſe diſſoud.

Le mouvement eſt en tout; tout eſt donc animé.

On diſtingue la nature agiſſante, de la nature qui ſemble ne point agir; mais il faut convenir que l'une & l'autre ſont indiſſolublement liées dans l'univers.

Il falloit un théâtre à cette première nature; pouvoit-il être plus heureuſement conſtruit? Que cette portion de la nature (qui nous paroît ſtable) (*) eſt belle....!

(*) Ce qui paroît ſtable eſt la terre, les végétaux, les minéraux.

Quelle variété... ! Comme tout en cette partie annonce qu'elle eſt faite pour l'autre... ! Mais toujours permanente aux rayons du ſoleil juſqu'à ſa décompoſition partielle, elle contient d'abord moins de feu, & plus de ce que nous nommons matière.

Cet aſtre bienfaiſant, en pénétrant les corps, anime les ſuperficies, les plantes, les fruits, &c., & par leurs moyens, toujours émanés du même principe, il conſerve aux êtres ambulans leur équilibre & leur vie,

L'autre partie, que nous nommons animale, toujours agiſſante d'une manière qui frappe plus nos ſens, ne peut avoir cette faculté que par une plus grande portion de feu intérieur, qui lui eſt inné par ſa compoſition, n'étant point adhérente au globe, & ne pouvant pourtant jamais s'en ſéparer ; elle eſt auſſi vivifiée par le ſoleil, dont les rayons, qui pénètrent & aboutiſſent au centre de la terre, ſont les fils de la vie,

L'homme privé du jour, ceſſeroit bientôt de vivre, en raiſon du rapport entre le lieu qu'il habite, & la force du rayon qui l'anime & ſoutient ſon individu.

Il réſulte que ces deux parties, qui ſemblent oppoſées, ſe touchent par les extrémités,

Il y a des objets dans la nature ſtable, qui ont

une vie ſi active, qu'ils ſemblent prêts à mouvoir. (*)

Il eſt des corps dans ce que l'on appelle le règne animal, qui ſemblent ſans action. (†)

Il en eſt qui ſemblent tenir des deux règnes. (‡)

Tout eſt lié ; tout part de la même ſource ; le mouvement eſt la perfection de la vie : c'eſt ce qui fait que la nature agiſſante commande à l'autre partie, & qu'elle-même eſt commandée par un mouvement ſupérieur au ſien.

Cette loi eſt ſuivie avec ſubordination d'une nuance ſur l'autre, dans chacune des parties, & conduit par degrés notre imagination,

Du marbre aux végétaux ; de l'animal à l'homme.

Quelquefois je m'égare juſqu'à rechercher ces anciennes erreurs ſur des *ſubſtances aëriennes* ; elles faiſoient admettre des êtres penſans dans chacun des élémens ; des ſilphes, des gnomes, des ſalamandres, des naïades, &c. ; & je me plairois à y croire.

(*) La ſenſitive, l'attrape-mouche, le concombre ſauvage, a plante aërienne.

(†) L'ortie de mer, certains polypes, &c.

(‡) La mouche-plante.

Il ſeroit doux de pouvoir ſe flatter que nos amis, nos parens les plus chers, nous environnent après leur diſſolution, & ſe jouent dans le ſouffle léger des zéphirs, en careſſant encore l'objet de leur tendreſſe, & leur rendant ainſi le ſeul ſervice, *peut-être*, qui ſoit en leur pouvoir, celui de ſécher leurs pleurs.

Enfin, des hommes ont été aſſez foibles pour croire auſſi à des eſprits, des génies, des fées, à de prétendus ſorciers, des nécromanciens, même de revenans (*).—Mais non, l'homme diſſout; les élémens, ou les corpuſcules qui le compoſent, ſe ſéparent & ſe diviſent en atômes; nous ſommes évaporés par parcelles, à l'infini, dans la maſſe générale, pour y éprouver des métamorphoſes plus eſſentielles, & *telles qu'il plaît à l'ordre ſuprême de les diriger*.

Chaque être, dans tous les genres, & dans tous les règnes, a reçu la faculté de ſe tranſmettre; il rentre & ſe répand dans le grand tout à ſa diſſolution.

Dans le nombre infini des différentes formes, une ſeule (l'homme) a reçu des facultés qui, *étant plus eſſentielles* que celles de toutes les autres, lui ont

(*) Nos Druides & nos Moines ont beaucoup contribué à propager ces dernières erreurs; ils ſe ſervoient de ces moyens pour effrayer les hommes, comme les nourices à l'égard des enfans, afin de les gouverner plus facilement.

donné une supériorité marquée sur elles, avec le besoin & le désir de se rapprocher de ses semblables; de ce besoin naissent les sociétés.

De cette union résultent des conventions, des signes représentatifs, des actions, les rapports des sens, la parole, l'intelligence; & voilà l'homme.

Il donne ce nom à son espèce; il en a donné d'autres à tout ce qui l'entoure, qu'il nomme en général soit êtres animés, soit objets inanimés, desquels il se sert pour ses besoins, pour ses plaisirs, & pour composer sa société.

C'est la découverte & l'étendue de ces jouissances qui produisent ce que l'on appelle le bonheur, & dont l'abus produit le malheur.

L'avantage d'avoir reçu, de plus que les autres êtres, cette intelligence supérieure, imposoit le devoir de se conduire aussi avec plus de raison & de délicatesse, afin du moins de ne se pas nuire, plus que ne le font entre eux les êtres qui n'ont point cette ineffable faculté.

Sans en définir la cause, nous savons que ce devoir n'est point rempli. L'air est libre pour l'homme & pour les autres animaux qui l'entourent; il peut régner tranquillement dans son atmosphère, où la Divinité semble lui avoir transmis son pouvoir souverain; mais insatiable, étendant ses désirs,

ne pouvant influer ſur l'ordre général (le grand tout, la nature, la Divinité) il trouble les conventions faites entre ſes ſemblables, (c'eſt-à-dire l'ordre particulier établi par la néceſſité) la loi.

Il envie d'abord la part de ſon voiſin. La guerre naît : le vainqueur ne connoît plus de bornes, & ne ſait s'arrêter que quand à ſon tour il eſt vaincu : le ſort des armes alors établit ſeul la balance entre les hommes : de-là tous les mots inventés pour déſigner les propriétés à l'infini. Propriété même eſt un mot impoſteur ; bien fou qui s'y attache : une circonſtance, un inſtant nous enlèvent les plus chères.

Que nous faut-il à nous ?

Une femme, des fruits, des racines, la chaſſe, du feu, de l'eau, un arbre, un gazon, l'écorce des arbres, ou la peau d'un animal féroce pour nous vêtir ; une pierre tranchante emmanchée ; un morceau de bois pour donner une culture ſimple à nos graines favorites, à nos racines, à nos fruits ; jouer, danſer enſemble *en famille* ; garder fidèlement chacun ſa compagne, s'entre-aider, prévoir ſes beſoins mutuels, les recevoir de la nature, & ne jamais les uſurper——

Tels ſont nos ſeuls beſoins : l'homme eſt intéreſſé à n'avoir jamais d'autres propriétés, ni d'autres loix ; elles ne pourroient que lui nuire, & faire ſon malheur.

En effet, dès l'instant que les hommes sortent de la société naturelle (qui consiste à vivre en famille), & qu'ils accumulent un trop grand nombre de familles ensemble, pour former ce qu'on appelle une société civile, ils abandonnent cet heureux état de nature.

Alors il faut travailler d'esprit autant que de corps. Il ne suffit pas de vivre & de se conserver ; il faut conserver aussi ses prétendues propriétés.

Que de peines ! que de mots, de sciences, & que d'erreurs composées d'autres erreurs ! tout cela réuni fait la loi, l'opinion : ce sont là les souverains du monde ;—souvent, pourtant, après la volonté arbitraire de ceux auxquels on a transmis le pouvoir de les diriger.

Dans cet état des choses on pourroit encore être heureux, si les Puissances, d'intelligence entre elles, s'unissoient afin de concourir ensemble à la réunion du bien général au bien particulier.

Elles seroient bien sures d'y réussir en suivant une partie des loix de Lycurgue sur la propriété ; en prenant l'état de nature pour guide ; les simples besoins de l'homme pour objet de leurs plus grandes opérations ; & en établissant

Une paix générale, soutenue par *une Constitution Militaire*, & fondée sur une bonne philosophie ; enfin, une *Constitution universelle*.

Le Duc d'Orléans, dernier Régent de France, a dit de l'Abbé de St. Pierre, qui a écrit d'excellentes choſes ſur cette matière, que ſes Ouvrages étoient *les Rêves d'un homme de bien*; & malheureuſement on n'a été que trop diſpoſé à le croire.

On regarde la perfection comme une choſe impoſſible; dès-lors on abandonne le projet d'y atteindre, & l'on ſe laiſſe dériver vers le mal: on croit avoir beaucoup fait en travaillant ſeulement à le réparer comme on le peut; & voilà la cauſe des guerres, & de nos erreurs politiques.

On ne peut rien faire de bien, ni de ſolide, ſi l'on ne va pour tout à la ſource du mal; & le bien, fût-il encore plus difficile à faire, il ne faut pas le perdre de vue. Il faut former un plan net, auſſi parfait que poſſible, & faire tout tendre aux moyens d'arriver peu à peu à ſon exécution.

CHAPITRE SECOND.

SUR LA PAIX GÉNÉRALE.

NE verrons-nous donc jamais les hommes les plus civilisés, & les plus éclairés, auxquels je parle, unir tous leurs efforts pour parvenir à établir une *Paix générale ?* Non-seulement en Europe ; mais encore, pourquoi cette partie du monde la plus avancée vers la vraie philosophie, ne s'occuperoit-elle pas d'employer ses plus grands hommes à établir une douce civilisation sur tout le petit globe que nous occupons ?

Ces projets semblent d'abord d'un vaste, qui porte bientôt l'empreinte du ridicule aux yeux de tous ceux qui trouvent plus facile & plus doux de critiquer, que de travailler au bonheur des autres par des moyens, difficiles peut-être, ou du moins un peu longs dans leurs effets.

Cependant déjà quelques ames sensibles sont entrées dans cette honorable, mais pénible carrière de bienfaisance, en protégeant & favorisant de nouveaux *établissemens en Afrique.*

On ſait bien qu'il eſt impoſſible d'aſſimiler tout d'un coup des hommes ſauvages, ou eſclaves, (d'une couleur auſſi diamétralement oppoſée, que leur forme même ſemble diſparate) avec des hommes civiliſés, & poſſédant tous les avantages phyſiques & moraux qui manquent à cette autre eſpèce.

Mais toutes ces différences diſparoîtront avec le temps, par le principe général, qui ſeul peut ſervir à former des hommes par *l'éducation & le temps*. Que l'on élève de jeunes Noirs comme de jeunes Blancs, & ils ne différeront plus de ceux-ci que par la ſuperficie phyſique : ce ſeroit encore aſſez pour les éloigner de toutes alliances un peu délicates ; mais ils auroient déjà aſſez acquis pour être unis à des individus des deux ſexes, dans une claſſe plus rapprochée de la leur. — Encore quelques générations, cultivées par une bonne éducation, & enrichies par l'induſtrie, & bientôt toutes les inégalités ſeroient applanies.

La vraie bienfaiſance ne ſe décourage jamais ; elle agit à l'inſtant : mais elle ne ſe borne pas même à ſon ſiécle ; &, pour l'homme de ſentiment, prévoir le bien, c'eſt en jouir.

Vient-on à lui oppoſer des impoſſibilités, telles que la crainte de détruire les principaux objets du commerce, en anéantiſſant tout-à-coup l'*eſclavage*, ou *la traite des Nègres*, alors il prévoit le temps

auquel on aura pû remplacer ce *déficit* par des moyens qui, malheureusement jusqu'ici, n'avoient point été prévus ; & l'on apperçoit aujourd'hui cet terme très-rapproché, auquel une des plus grandes calamités humaines sera abolie, sans même que les calculs de la cupidité puissent en souffrir, parce qu'il est démontré qu'en tout, un Nègre coûte au moins ce que l'on donneroit à un manœuvre, sans avoir les mêmes risques à courir.

L'exécution complète de ce projet, comme de beaucoup d'autres, exige le terme de *trois générations* ; mais le bien est presque fait dès qu'il est résolu.

Pour réussir dans ces grandes vues, il ne faut seulement que convenir, entre tous, de ne se pas gêner mutuellement dans ses jouissances, & nous aurions une paix générale ; mais elle ne peut être maintenue que par de bonnes loix.—

Convenir de se procurer les douceurs & les productions d'un pays à un autre, par des échanges réciproques :—voilà le commerce.

N'avoir qu'une même loi civile, le droit des gens :—voilà l'ordre judiciaire.

Ne point disputer sur les opinions religieuses, bientôt il n'y en auroit qu'une :—celle des Patriarches.

Mais, dira-t-on ?———

Comment communiquer, répandre & établir cette union ?

En établiſſant une correſpondance directe entre toutes les Nations de la terre.

D'abord, commencer par s'unir entre ſoi dans chaque Puiſſance ;

Y établir un ſyſtême de paix ; le maintenir par l'éducation.

Les mêmes moyens ſerviront pour toute la terre, en envoyant par-tout de bons Miſſionaires.

Si l'on veut perſuader les hommes à coup de canon, on aura de la peine à y parvenir ; & juſqu'ici l'on n'a guère employé d'autres moyens.

La première choſe, peut-être, à obtenir des hommes civiliſés, ce ſeroit qu'ils ſe laiſſaſſent convaincre que les grandes fortunes ſont plus contraires qu'utiles à leur bonheur ; que les plus grands emplois ont les mêmes inconvéniens.—*Je conviens que cela eſt bien difficile à perſuader !*—Et pourtant ce n'eſt pas l'égalité civile que je prêche ; elle n'eſt pas même dans la nature.

Que déſirent donc les hommes ?

Des diſtinctions.—Cela eſt juſte quand elles ſont méritées. Eh bien ! ſi les Souverains entroient dans ces vues ſages ; avec un ruban portant

une empreinte honorable, une étoile, ils récompenſeroient le mérite, & marqueroient les diſtances néceſſaires ; mais pour cela il faudroit qu'ils commençaſſent eux-mêmes à ſe borner ; car des diſtinctions ſimples ſeroient abandonner un luxe inutile & incommode. Le luxe favoriſe l'accroiſſement des impôts, qui fourniſſent à la dépenſe des Souverains, comme à celle des Gouvernemens, & néceſſite les guerres pour ſoutenir le commerce, ſans lequel les objets de luxe ne pourroient nous arriver ; de-là le beſoin des Colonies à ſoutenir & à défendre, &c. &c... : & ſans tous ces inconvéniens qui s'entraînent l'un l'autre, un royaume de 50 lieues de diamètre ſeroit auſſi flatteur à poſſéder que celui de 500, & ſeroit plus facile à gouverner.

Un particulier, eût-il cent plats ſur ſa table, n'en peut manger que la même quantité qu'il feroit d'un ſeul à ſon goût ; il ne peut monter qu'un cheval, ou marcher ſur plus de deux jambes, &c.

On peut donc avoir toutes ces commodités ; jouir des diſtinctions flatteuſes, & gouverner des hommes *pour les rendre heureux*, ſans luxe & ſans guerre.—Pourquoi alors ſe donner tant de peines pour ſe rendre malheureux, & en faire ?

Par-tout l'homme entend aiſément & ſe laiſſe perſuader ce qui lui fait du bien & du plaiſir, ſans le contrarier ; ce qui lui procure des amis, & lui ôte ſes ennemis : mais les hommes civiliſés ſont plus difficiles.

Si les Eſpagnols avoient mené la même conduite dans l'Amérique méridionale, que les Portugais dans le Congo, ils ſe ſeroient fait des amis de tous les millions d'hommes qu'ils ont maſſacrés: ils les auroient perſuadés; tandis qu'ils ont aliéné à jamais, même le peu de malheureux dont à peine ils ſont aujourd'hui des eſclaves.

" Dépeupler un pays, c'eſt le rendre inutile."

S'ils n'avoient pas attaché un prix eſſentiel à la valeur illuſoire de l'or, ils euſſent cherché dans leur découverte des terreins fertiles ſous des climats heureux; ils euſſent laiſſé paiſibles les habitans du Bréſil, & du Pérou, dont les climats ſont brûlans; ils ſe ſeroient liés avec les habitans de la Virginie, qu'ils ont négligé de connoître; ils leur auroient appris ce que ces Sauvages ignorent encore aujourd'hui, parce qu'on s'y eſt mal pris, & qu'on les a révoltés.

William Pen a été bien plus ſage.

Il ſuffiſoit de montrer à quelques-uns d'eux ce qu'ils n'avoient jamais vu,—de ſimples objets des arts; bientôt, de proche en proche, on eût fait des échanges; on eût formé chez eux des établiſſemens; ils nous auroient procuré les productions de leurs voiſins, & reçu avec plaiſir les nôtres: mais les forcer, chez eux, à croire comme nous, ce qui ne frappoit point leur ſens dans notre religion; les forcer de s'enterrer vifs, pour nous pro-

curer des richeſſes qu'ils mépriſent, & que nous leur rendions ſi funeſtes, c'eſt le comble de la barbarie.

Les grands moyens de conquérir des Nations, ou plutôt de partager avec elles leurs avantages, ſont la douceur, la juſtice, la bienfaiſance & l'éducation :—être toujours ſupérieur, & n'uſer jamais de cette ſupériorité que pour protéger l'innocence, afin d'étendre peu à peu ces moyens.

Comme les hommes ne ſe communiquent bien leurs idées qu'en ſe voyant & ſe parlant de vive voix, ou par écrit, il faut les rapprocher inſenſiblement, ſans cependant s'accumuler en trop grand nombre dans un ſeul point (ce qui produit la corruption) ; établir des communications & des chemins qui lient enſemble toutes les parties de la terre.

On ſait par expérience que c'eſt le ſeul moyen de vaincre, de réduire & de civiliſer chaque pays.

La partie tempérée de l'Europe eſt bien placée pour être le centre des ſociétés en général.

Pour mieux perſuader notre foi *(l'Unité Divine)* ne plus exiger des hommes d'adorer excuſivement de telle ou telle manière :—quelle que ſoit l'opinion, les engager ſeulement à élever les yeux vers le *Ciel* ; à reconnoître enſemble, chacun à ſa manière, la bonté, la puiſſance, & l'étendue de la Divinité,

qui ne veut être connue de nous que par ſes bienfaits; ſuivre cet exemple, jouir paiſiblement des effets, en adorer & admirer la cauſe; s'aider mutuellement, & ne jamais ſe nuire;

Tous les hommes croiroient aiſément à ces principes, ſur-tout ſi l'on vouloit s'attacher moins à des détails ſuperflus, qu'au fond de la vraie religion.

Enfin, les Turcs, les Maroquins, les Hottentots, les Marattes, les Sauvages de l'Huronie, de toute l'Amérique, & de toutes les Tartaries, ainſi que ceux qui nuiſent à leurs ſemblables dans tous les Etats, ne ſont que des enfans mal élevés.

Faites donc, ou obtenez d'abord des chemins de Conſtantinople, ou d'Alexandrette à Dély, de Dély à Pondichéry & Madras, du Caire à Iſpahan, de là aux portes de la Chine, &c. afin que les voyages d'un pays à l'autre, devenus faciles, puiſſent établir les rapports, les correſpondances, les liens de commerce, des ſciences, & de l'inſtruction utile.

Que les Ecoles de l'Europe acquièrent la célébrité de celle des fameux Philoſophes de l'Antiquité, tels qu'Ariſtype, Epicure, Socrate, Platon, Ariſtote, même d'Abellard, cet aimable & *infortuné* Profeſſeur, qui a vu juſqu'à trois mille élèves s'empreſſer de rechercher ſes leçons: mais nous ne conſerverions que ce que l'on peut tirer de meil-

leur des principes de ces Philoſophes, & nous aurions ſoin d'anéantir tous les ſophiſmes dont ces derniers s'occupoient, en ne nous attachant qu'aux principes ſimples d'une morale ſaine & douce.

Que ces Ecoles ſoient dignes auſſi de former des Rois ; & tous les Princes du monde leur confieront leurs enfans.

Alors les enfans qu'on aura ſoin d'y attirer de tous les pays qui ont le plus beſoin de civiliſation, de mœurs douces, de loix plus épurées, &c. porteront dans leur patrie (où on les renverra ſoigneuſement) le germe des principes & des inſtructions qu'ils auront reçues parmi nous ; ils y formeront eux-mêmes des Ecoles ſur les mêmes principes. Les Gouvernemens de l'Europe auront ſoin de les aider dans leurs entrepriſes, lorſqu'elles ſeront ſages & dans de bonnes vues ; & bientôt le bon-ordre s'établira par-tout.

On pourroit eſpérer dans la ſuite une circulation & un commerce libre avec les Nations les plus barbares aujourd'hui.

Les Tartares, qui déſolent les caravanes dans les déſerts qui ſéparent l'Europe & les Ruſſies, de la Chine & des Indes, bientôt inſtruits par quelques-uns de leurs enfans élevés parmi nous ; les Tartares, dis-je, établiront, de place en place, des habitations dans les lieux les moins praticables aujourd'hui au milieu de leurs déſerts, & nous

aurons des communications ſures & commodes, parce qu'ils auront appris que leurs procédés envers les étrangers ſeront payés d'un ſalaire & d'une récompenſe bien plus conſidérable & plus douce à recevoir, que les ſuccès incertains de leurs vols & brigandages.

Les petits Souverains de Maroc & d'Alger ne ſeront plus des deſpotes ſi redoutables ; & les malheureux voyageurs qui tomboient dans les mains des Corſaires ou Pirates, ne ſeront plus expoſés aux rigueurs de l'eſclavage.

Il ne faut pour cela qu'inſtruire les enfans du Grand Turc, du Grand Mogol, & autres Princes plus barbares encore. Les rivalités des Cours ſont les ſeuls obſtacles à la confiance & à la réunion dans les mêmes principes.

Les enfans de ces Princes devenus philoſophes & puiſſans, après avoir communiqué leurs lumières aux peuples immenſes qui vivent ſous leurs loix, leur feront connoître qu'ils habitent, en partie, des climats & un ſol aride & ingrat ; qu'ils ſont des hommes, & vivent en partie comme des brutes ; qu'il leur ſeroit aiſé de ſe réunir ſous des loix plus douces & plus raiſonnables, pour habiter des terres plus fertiles, où ils jouiroient des avantages d'une chaleur tempérée, avec tous les agrémens des ſociétés liées par le commerce, l'agriculture, & les ſeuls arts utiles.

En effet, les partages bien faits, la nature a pourvu à ce qu'il ne nous manque rien pour le vrai bonheur, ſur notre globe.

CHAPITRE TROISIEME.

MOYENS.

LA Liberté ſans doute eſt le premier bien de l'homme, lorſqu'il n'eſt pas indigne de la poſſéder.

Ce n'eſt qu'en en abuſant qu'il l'a perdue :— en attendant qu'elle nous ſoit rendue telle qu'elle peut être, il faut ſe conformer à des loix ſages, ſans quoi point de ſureté.

La néceſſité a établi, parmi les différentes Nations, une force politique pour s'oppoſer à la force phyſique ; des hommes ſont les inſtrumens de cette machine.

Il s'enſuit l'inégalité des conditions, des diſtinctions d'état, &c.

Il faut donc ce que l'on appelle un gouvernement, pour maintenir l'ordre dans toutes les nuances & dans toutes les poſſeſſions ;—& puiſque ce ſont ces poſſeſſions (que les hommes ſe ſont arrogées, enſuite diſputées, & ont envahies les uns ſur les autres) qui mettent toujours le trouble entre eux ; puiſqu'il nous faut des loix pour maintenir l'ordre dans ces poſſeſſions, toute poſſeſſion particulière, au-delà du néceſſaire dans chaque condition, eſt abus.

De là dérivent tous nos malheurs, tous les déſordres qui nous environnent.

Nos biens nous viennent de la nature, ils appartiennent à la nature.

Le remède à cela ſeroit, comme j'en ai déjà parlé, & en parlerai encore avec plus de développement.

1°, Que chacune des Puiſſances de l'Europe envoient, d'un commun accord, faire le relevé général des terres fertiles & agréables à habiter dans toute l'étendue des deux zones tempérées; ce qui expoſeroit peu nos Commiſſaires, puiſqu'ils ne voyageroient & travailleroient que dans les meilleurs climats.

Ce relevé fait, on délibéreroit, dans des Conſeils généraux, ſur la marche à tenir dans une ſi belle entrepriſe: il n'y auroit point de diſcuſſion. Tout ſeroit bon, tout ſeroit ſuffiſant pour le bonheur de tout le monde.

2°, Le réſultat de ces délibérations ſeroit que, ſi le nombre des arpens de terres fertiles égaloit ſix fois le nombre des hommes; comme il ne faut à chacun qu'un arpent de terre pour avoir le néceſſaire, on fixeroit auſſi à chaque individu une propriété *inaliénable* d'un arpent de bonne terre. Mais chaque Gouvernement ayant ſeul le droit

d'hérédité à la mort de chaque individu, cet arpent rentreroit à l'Etat. De même, à la naiſſance de chaque enfant, un pareil arpent lui ſeroit dévolu, exempt de toutes charges & impôts quelconques; & comme il reſteroit, dans les mains du Gouvernement, deux, trois, quatre, ou cinq fois autant de terres, les revenus de ces terres ſerviroient;

1°, A toutes les dépenſes néceſſaires & déterminées de l'adminiſtration, chemins, travaux publics, &c.

2°, A ſolder tous les emplois & charges de l'Etat, & à récompenſer le mérite.

Alors les diſtinctions étant indiſpenſables dans toute eſpèce d'état civile, les Nobles auroient, du jour de leur naiſſance, je ſuppoſe, 100 arpens de terre chacun.

Mais pour les Nobles, comme pour les hommes d'un autre état, il ſeroit arrêté, par les loix, que tout individu qui ne ſe rendroit utile en aucun genre, n'éprouveroit aucune augmentation de fortune, de grade, ni d'emplois; & qu'au contraire tout individu actif & utile dans ſon genre, recevroit, tous, les dix ans, ou à chaque luſtre, un accroiſſement à ſa fortune, qui s'éleveroit progreſſivement juſqu'à ſa mort, à laquelle ſes biens rentreroient à l'Etat.—Tel eſt l'ordre de la juſtice & de la nature. Prétendre jouir autrement, ou toutes autres conventions, ſont abuſives, & produiſent tous nos malheurs.

Tous les hommes ſeroient également *ſous la loi* ; mais les *diſtinctions néceſſaires au bon ordre* ſeroient maintenues par la loi, & pour la conſervation de la loi elle-même.

Il n'y a que pour des actions diſtinguées, ou pour un travail quelconque (pourvu qu'il ſoit loyal) que nous puiſſions prétendre à une fortune ſupérieure à celle de ceux de notre claſſe ; & encore cette augmentation de fortune ne doit avoir lieu que pour la vie de celui qui l'a méritée ; ſans quoi ce nouvel ordre de choſes, ainſi que *la loi agraire*, ne ſubſiſteroient qu'une génération au plus.

L'honneur attaché à un nom illuſtré peut & doit ſe perpétuer par la naiſſance, parce qu'il tient au ſang, parce que c'eſt un véhicule pour ſes héritiers, & un objet d'émulation pour les autres ; mais *la fortune au-delà du néceſſaire* fixé par la loi de l'Etat, ſelon les nuances de la ſociété, ne doit être poſſédé que par celui qui l'a acquiſe, ou plutôt méritée, comme je l'ai dit.

A ce moyen il n'y auroit *plus de pauvres, plus de procès*, qui troublent toutes les ſociétés ; il n'y auroit plus de ces riches oiſifs, dont l'opulence vaniteuſe n'ajoute que trop ſouvent ſon poids à celui des adverſités de l'infortuné.

Ce n'eſt que dans un tel gouvernement que l'on pourroit eſtimer la richeſſe, puiſqu'elle ſeroit la récompenſe du mérite.

Les monnoies, qui cauſent tant d'embarras, deviendroient inutiles, le commerce ſe feroit par échange, les métaux ſerviroient à des uſages utiles. N'ayant plus de propriétés particulières, il n'y auroit plus de dettes; plus de vols: tout appartiendroit à la ſociété générale; les Conſtitutions & les loix deviendroient bien ſimples. (*)

Il ne faudroit qu'employer chaque homme à ce à quoi il ſeroit propre:—tous ſeroient employés. L'agriculture ſeroit le premier état comme le plus néceſſaire; ce ſeroit l'emploi des philoſophes, comme de tous les hommes robuſtes qui préféreroient la vie tranquille à la vie ſtudieuſe. Les cultivateurs ſeroient les commerçans, parce que l'on n'auroit beſoin que d'objets de première néceſſité.

Les femmes, les enfans, les mettroient en œuvre pour alimenter & vêtir les vieillards, les infirmes, & ceux que l'on croiroit devoir charger de ſoutenir les loix avec la plume, ou avec l'épée;

(*) Lorſque j'ai écris ce plan (il y a 12 ans) je ne prévoyois pas que l'Aſſemblée Nationale de France prétendroit établir ſubitement ce qu'on appelle *la loi agraire*, en s'emparant des biens des propriétaires, ſans en rendre aucun compte, &c.

Ce n'eſt aſſurément pas ce que j'avois en vue.

Ce que j'ai propoſé ne peut s'exécuter qu'avec le temps, & plutôt encore dans un pays neuf tel que les deux Amériques, ou dans quelques parties de l'Aſie, de l'Afrique, &c.

contre le premier individu qui prétendroit avoir une propriété distincte, autre que sa femme, qu'il auroit choisie du consentement réciproque, & ses enfans. Chacun jouiroit d'un nombre égal de toutes les productions nécessaires à l'usage de la vie, & même au de-là du nécessaire, afin que nul ne fût tenté d'étendre sa jouissance sur celle de son voisin, en bestiaux, vêtemens, logemens, meubles, &c.

L'homme ne peut être conséquent avec lui-même que dans la solitude.

Si ce principe est vrai, comme je le crois, l'on en doit conclure que l'homme n'est fait que pour vivre en famille, & non dans un état de civilisation.

Toutes nos Constitutions orageuses n'ont été imaginées que depuis 2000 ans à-peu-près, depuis que nous avons abandonné *la vie nomade*, qui avoit toujours été observée par nos bons Patriarches, pendant 4000 ans & plus.

Ce n'est que depuis les temps où la plus nombreuse portion des habitans du globe se sont entassés dans la plus petite partie du monde (l'Europe, jusqu'au 70e degré de latitude) que nous nous sommes corrompus & rendus malheureux.

Je crois donc que, pour établir & maintenir une paix universelle, il faudroit d'abord nous épandre davantage, comme je l'ai dit, dans toutes les

belles parties des deux zones tempérées qui ne ſont pas encore habitées, en y formant de petites Monarchies liées enſemble ſous la forme d'une Conſtitution générale.

Le Conſeil général, délégué de toutes les Puiſſances, ſeroit le Tribunal compétent pour juger des diſcuſſions qui pourroient s'élever de Puiſſance à Puiſſance.

JUSQU'A QUAND CONSIDÉRERA-T-ON LES GUERRES COMME DES MOYENS DE JUSTICE?..

Ces propoſitions vont paroître bien extraordinaires & bien vagues, dans les temps où nous vivons : mais encore quelques ſiècles (ce qui eſt de choſe à l'œil de la Philoſophie) & ces changemens ſe feront, parce que rien de ce qui eſt contre nature, ne peut ſubſiſter toujours.

La vérité triomphe tôt ou tard.

Aujourd'hui la déraiſon, l'avarice & l'orgueil nous tiennent ſous un autre mode ; & tant qu'il ſubſiſtera, on ne fera qu'échanger un inconvénient contre de plus grands encore, en renouvellant & variant ſans ceſſe tous les différens ſujets de guerre ſur la propriété. (*)

(*) Ce que l'on peut prévoir en jettant les yeux ſur l'état des affaires de la Pologne.

La propriété la mieux établie en apparence (pour les Gouvernemens comme pour les particuliers) ſe fonde ſur un préjugé : le premier raiſonnement d'un Secrétaire d'Etat, ou d'un homme de loi, la réduiſent aiſément en problême ; & ſa réſolution, ou plutôt le temps, qui ne reconnoît de ſtabilité que dans les loix du mouvement, renverſe tous les préjugés, les problêmes & les raiſonnemens à l'appui des prétendus propriétés, & les anéantit ſucceſſivement.

Il en réſulte que les diſcuſſions des hommes ſont éternelles, tant qu'ils refuſent d'écouter la raiſon : elle les détermineroit à abandonner un égoïſme mal-entendu, qui cauſe tous leurs malheurs.

Enfin dans l'opinion actuelle, chacun, en naiſſant, ſe trouve placé par le haſard dans les différentes claſſes de l'Etat.

L'Education, nos parens, les comparaiſons nous apprennent à connoître, avec l'âge, le rôle que nous devons jouer dans le monde.

Si quelques circonſtances nous mènent à la capitale, au ſéjour bruyant voiſin de la Cour, plus propre à étourdir qu'à conſoler, on y apprend la différence qu'il y a d'un homme à un homme, par l'effet de l'éducation, des principes, & même des préjugés : de-là naît l'ambition.

Alors on se recherche soi-même ; les bons désirent le pouvoir de faire du bien, & de se défendre, soi & les siens, contre l'injustice & l'oppression : le méchant, au contraire, désire le pouvoir pour opprimer ses semblables.

Le Philosophe même, dans l'état où étoient les choses en France, avoit besoin d'une généalogie ; & ce désir étoit pardonnable, parce que ce qui plaît davantage est dans le cercle de ceux qui sont formés pour la bonne compagnie, par l'éducation que procure ordinairement la naissance.

Pour les voir, en jouir, il falloit donc être comme eux, quand on croyoit en avoir le droit & les moyens : tel est l'empire de l'opinion.

Dès que vous êtes engagés dans les grandes sociétés, vous êtes obligés de vous attacher au fil qui conduit dans ce dédale, duquel peu d'individus peuvent sortir intacts, & avec leur innocence.

le Feu principe Général.

LE FEU,

PRINCIPE GÉNÉRAL.

LE feu eſt un fluide actif, dont les extrémités ſont l'eau.

Chaque étoile fixe, ſoleil, ou globe de feu, ayant un mouvement de rotation, qui lui eſt donné par le Grand Moteur (la Divinité), ce mouvement a produit l'air.

L'air le plus échauffé par ſon ſoleil, eſt électric.

L'air le plus éloigné, ou le moins échauffé, devient eau. (†)

L'eau forme naturellement un ſédiment, un limon.

L'eau & le limon, entraînés par le même mouvement circulaire, ſe roulent enſemble par maſſes, & forment les petits globes terreſtres & opaques, que nous nommons planètes.

La terre condenſée devient foſſille ou pierre, minéral, &c.

(†) Les rayons du ſoleil traverſant l'air & l'eau, donnent l'eſpèce de lumière que nous recevons avec les couleurs du priſme ; lumière qui doit être différente pour les différens habitans de chaque planète, ſelon qu'ils ſont éloignés du foyer. L'eſpèce de ces êtres doit différer, de même que les hommes, les animaux & les plantes ſur notre propre globe, par rapport aux climats.

C'eſt ainſi que ſe ſont formés les Satellites de Jupiter, & de Saturne, de même que l'anneau de ce dernier.

Le ſédiment ou limon, dans ſon premier mouvement, a pris cette forme par parties; le même mouvement l'a conſervée.

Ces planètes, ou globes terreſtres, après avoir roulé, dans leurs orbites, pendant un certain nombre de ſiécles, perdent de leurs poids par l'évaporation.

Le volume des eaux attachées à chaque globe, diminue au point, que déjà la ſuperficie des terres égale preſque celle des eaux ſur notre planète, quoique nous ayions des preuves phyſiques que notre terre a été généralement couverte d'eau.

De cette déperdition il réſulte—que chaque planète ſe rapproche de ſon ſoleil par degrés (telles que Mercure, qui en eſt la plus voiſine, & en même temps la plus petite). Elles finiſſent par lui ſervir d'aliment: ce qui forme les taches que nous y appercevons.

On peut remarquer que les planètes ſont plus conſidérables, en raiſon de leur éloignement du ſoleil (excepté *Mars*, dans lequel cette proportion ne paroît pas ſuivie, par quelques cauſes particulières); car ſi Saturne eſt moins gros que Jupiter, il a un ſatellite de plus, & ſon anneau: la terre poſsède la lune, ſon ſatellite, de plus que Vénus.

Chaque étoile fixe, ou ſoleil, a également ſon ſyſtême, ſes planètes, produites par les mêmes

cauſes, c'eſt-à-dire émanées de lui-même, & rentrantes en lui. (*)

Les rayons de feu de chacun de ces ſoleils pénètrent, non-ſeulement toutes ces *boulettes précaires*, mais encore ſe croiſent d'un ſyſtême à l'autre ; de ſorte que toutes les différens ſyſtêmes du grand univers ſont liés, & n'en forment qu'un ſeul, qui ſuit, en grand, la même marche que les petits, en tournant tous enſemble de l'occident à l'orient, ſelon l'ordre preſcrit par l'Etre Suprême.

Comme il eſt des ſoleils plus gros les uns que les autres, tels que *Cirius* & autres, ceux-ci ſans doute préſident à de plus grands ſyſtêmes.

Les comètes paroiſſent être des êtres privilégiés & des émiſſaires de la Divinité ; ces globes de feu que nous voyons périodiquement arriver dans notre ſyſtême, & en reſſortir, ont la prérogative de ſuivre une marche plus libre en apparence, pour veiller à l'exécution des volontés de l'Etre Suprême, & maintenir l'équilibre dans ce grand ordre des choſes.

Du reſte, comme toute idée nouvelle paroît étrange, je ne m'étendrai pas davantage, aujourd'hui, ſur celle-ci.

(*) C'eſt ainſi qu'en agit la Divinité dans toute la nature.

Dans la plus ancienne religion connue des hommes, les ſectaires de *Brama*, dits les *Gentoux*, faiſoient une deſcription ignoble de la Divinité ; mais qui rend cette idée.

Ils comparent la Divinité, dans ſes œuvres, à une araignée, qui tire les fils de ſa trame, de ſon ſein, & les y concentre de nouveau à ſon gré.

N. B. Depuis que j'ai écris ce qui précède, de grands événemens ont changé de nouveau la face des choſes ; la ſecouſſe eſt violente, & la raiſon marche ordinairement avec plus de lenteur ; mais eſpérons que le calme ſuccédera à l'orage. En attendant, qui pourroit mieux tempérer les maux que nous avons ſoufferts, & fournir autant de reſſources à l'utilité publique, ainſi qu'à nous-mêmes en particulier, que l'établiſſement de quelques ſociétés littéraires & ſentimentales, qui correſpondroient entre elles, ſous ces rapports, dans les différentes villes du monde ?

Ces Sociétés auroient l'avantage de rapprocher tous les eſprits, de faire tout tendre au même but, c'eſt-à-dire, au développement des connoiſſances utiles, & aux moyens les plus efficaces pour former des gens de bien par l'éducation, & par conſéquent pour aſſurer leur bonheur.

Mais laiſſons un moment ces idées trop générales, peut-être, pour nous occuper de celles du moment.

LETTRE

A M. DE ***,

GENTILHOMME DE BRETAGNE. (*)

De Jersey, Février 1793.

VOus êtes étonné, mon cher ami, " d'après les " opinions" (raiſonnables, dites-vous) " que " vous me connoiſſez, que quelques-uns de nos " confrères aient pu ſe perſuader que je ne fuſſe " pas entièrement porté pour la bonne cauſe !"— Je vais vous en dire la raiſon.....

C'eſt que, pour les deux extrêmes, quiconque veut raiſonner ſon opinion, & n'eſt pas eſclave de

(*) Cette Lettre m'a été adreſſée par le Vicomte de ***, en m'envoyant ſes adieux; j'ai cru à propos de l'inſérer ici.— *Note de l'Editeur.*

celle du parti qu'ils ont adopté, eſt auſſitôt regardé comme un adverſaire. *

En peu de mots, voici ma façon de penſer.

Si j'avois eu quelque influence dans les affaires du Royaume, avant la Révolution, malgré la connoiſſance que j'avois des abus, je n'euſſe pas voulu de Révolution, ni de renverſement total de l'état des choſes, ni enfin d'Etats-généraux, dont on devoit prévoir l'effet.

J'euſſe déſiré que le Roi, que je connoiſſois très-bon, eût eu aſſez de pouvoirs pour déterminer les grands Corps de l'Etat, & chacun des individus qui les compoſoient, à contribuer avec lui à la reſtauration des affaires (dont le dérangement a pris ſa ſource dans les règnes précédens) au rétabliſſement des finances par des *ſacrifices pécuniaires, & autres*, comme il les y a invités dans ſon diſcours, & par la bouche de M. Necker, en ouvrant l'Aſſemblée des Notables, &c....; mais, 1°, la *conduite négative* de l'Aſſemblée des Notables a prouvé que le Roi n'avoit pas ce pouvoir...!

Secondement,.. les oppoſitions, &c. des Parlemens †, & la demande qu'ils ont faite des Etats-

* Nous avons donc auſſi une intolérance, & un fanatiſme ariſtocratique!

† Les oppoſitions des Parlemens à l'Edit ſage (de Novembre 1787, *difficilement enregiſtré* par le Parlement en Janvier 1788) donné par Louis XVI, en faveur des Proteſtans, &c.

généraux (première cauſe des troubles), en ont convaincu.

Enfin, M. Necker s'en eſt prévalu dans ſa convocation des Etats-généraux, en abuſant de la ſituation critique du Roi, pour le déterminer à donner *à la multitude* une puiſſance dangereuſe.

On connoiſſoit alors l'eſprit mal-intentionné des *Orateurs* du Royaume par les écrits publics.— Depuis quelques temps une *fauſſe philoſophie* avoit prévalu : l'athéiſme, une irréligion entière, & l'idée d'une indépendance abſolue & impraticable, formoient le fond de cette prétendue philoſophie.

Il devenoit aiſé de prévoir les maux qui devoient réſulter de la prépondérance qu'on leur accordoit.

Dès-lors il n'y avoit plus que par de grands ſacrifices, *faits de bonne heure par les Notables en général*, que l'on pouvoit en arrêter le cours.

Voilà ce que j'ai propoſé de faire dans mes écrits en 1788 & 1789, &c..... *à l'exemple du Roi*, dont je connoiſſois l'opinion ; & l'on a eu tort, non-ſeulement de m'en vouloir, mais encore de ne pas m'en croire : nous n'en ſerions pas au point où nous en ſommes ; & notre digne Roi vivroit, ou nous euſſions péri avec lui.

On auroit pu prévoir & penſer qu'une guerre extérieure cauſeroit *la dévaſtation de la France*,

du moins pour long-temps, & qu'en détruiſant des factieux (deſquels il ne reſtera que trop) on cauſeroit auſſi la ruine & la mort d'un très-grand nombre des êtres les plus intéreſſans de ce royaume.

Quelque complettes que ſoient vos victoires; quelques ſévères que ſoient *les derniers arrêts de la juſtice*, ceux-ci finiront par une amniſtie preſque générale; &, par le réſultat des premières, ſi la perte des bons eſt d'un cinquième, celle des méchans ne ſera que d'un centième au plus.

Enfin, ſi c'eſt être Ariſtocrate que *dire du mal d'un Roi malheureux*, parce que nous éprouvons une partie de ſes infortunes;—que de conſidérer ſes intérêts perſonnels, ou ceux de ſon Corps, de ſon Canton, &c... de préférence au bien de l'Etat, alors je n'étois point Ariſtocrate.

Mais j'ai toujours eu, & j'aurai toujours le zèle le plus ardent pour le maintien de la Monarchie, & par conſéquent celui de la Religion en général, de la Nobleſſe, du bon ordre, &c.

Je n'en ai que plus d'horreur pour tout ce qui tient à la Démocratie; tous mes ſentimens & mes opinions s'étant bornés à être *purement & loyalement Royaliſte*, ſans perdre de vue le bonheur du Peuple, *dont je ſuis aſſuré que mon Roi s'occupoit.*

Du reſte, vous l'avez voulu, Meſſieurs; & malheureuſement, il n'y a plus d'autre remède que

la guerre, & *ſes ſuites*.—J'en gémirai ; mais du moins je n'en verrai plus les effets.—Je rougirois aujourd'hui de demeurer François : *Mon Roi n'eſt plus !* Et déſormais dégagé de mes ſermens, la Grande-Bretagne ſera pour toujours ma patrie.

En conſéquence je vous envoie ci-après les adieux que j'ai faits à la France en 1791.

Recevez, vous-même auſſi, mes meilleurs ſouhaits pour vous, mon cher ami, & l'aſſurance des ſentimens avec leſquels je ſuis

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

LE VTE DE***

MES ADIEUX À LA FRANCE.

Juin 1791.

O D E.

ADIEU, mes chers foyers, aſyle de mes pères,
Cendres de mon épouſe, à mon cœur toujours chères.
France que j'ai chérie, & ne reconnois plus,
Reçois mes derniers vœux, mes regrets ſuperflus.

Je vais, en foibles vers, d'abord citer des traits
Qui de ce beau pays terniſſent les hauts *faits*;
Que dis-je ! ce n'eſt pas des vrais Francs que je parle,
Mais de ces forcenés,—des perſécuteurs d'Arle...!

Puis, je dirai comment, établiſſant *le droit*
Pour le bien général, ainſi que je le crois,
On eût pu réparer les maux de la patrie,
Sans attenter à l'ordre, aux biens, même à la vie.

Enfin, je *conclurai* par les cruels *effets*
Les malheurs réſultés des infernaux Décrets
Qui, troublant les eſprits, propageant le déſordre
Par des principes faux, ont détruit le bon ordre.

Au travers de ces torts on apperçoit du bon... *
Mais, Où le criminel peut ſeul avoir raiſon,
Tout autre eſt déplacé. L'injuſtice délie :
—L'on verra donc pourquoi je quitte ma patrie.

---

* J'entends, dans l'ensemble de la première Conſtitution, en majeure partie ; mais non pas dans les moyens qui ont été employés.

Oh ! douce Liberté, jouiſſance des Dieux,
Ton temple eſt profané, tes loix ſont renverſées ;
Tu fuis loin des mortels, de ces audacieux
Qui briſent leur Idole après l'avoir violée.

Conquérans des pouvoirs, ils s'en croient au faîte,
Et penſent te plier ſous leur joug odieux
En abjurant tes loix, tes dons ſi précieux,
En jurant... de jamais ne faire de conquêtes, &c.

Peuples ingrats, opprobres de notre âge,
D'un digne Roi le Ciel vous fit préſent ;
Il fut bon, vertueux, humain, patient & ſage :
Et vous, bourreaux ! vous faites ſon tourment.

Sans foi, ni loi, rien n'eſt ſacré pour vous,
Qui corrompez les uns, en maſſacrant les autres ;
Tandis que notre Roi, le modèle de tous,
A tout ſacrifié pour ſe livrer aux vôtres.

Necker lui dit :—Optez, ou le Peuple, ou les Grands.
—C'étoit tenter le Ciel ! Necker étoit l'idole,
Adorée à la Cour, à la ville, & aux champs ;
Et Louis, entraîné, *ſigna ſur ſa parole.*

Cette cruelle erreur fut un tort général.
A qui donc en vouloir dans telle circonſtance ?
Le Roi voulut le bien, toujours avec conſtance :
Vous ſeuls en abuſez ; vous ſeuls faites le mal.

Vous, enfans monſtrueux... ! qui, dans votre délire,
N'écoutez que l'orgueil, & faites nos malheurs ;
Sachez que le plus beau, le plus doux des empires,
C'eſt triompher de ſoi, c'eſt régner ſur les cœurs.

Mais ne confondons pas le Peuple, & ces Tyrans *
Qui, trompant les François, tout en les abuſant,
S'en ſervent pour détruire, ou briſer la Couronne,
Et les écraſeront ſous les débris du Trône.

O vous ! nos Souverains, qu'un noble zèle anime,
Déjà je vois brandir vos lances en arrêts ; †
Ah ! ſuſpendez ces coups, ce tranſport magnanime,
Et réuniſſez-vous dans *un même Congrès*.

Succeſſeurs des Céſars, d'Alexandre, & de Tite,
Conjurez cet orage élevé contre vous ;
Confondez cette horde étrange & paraſite
Qui menace le Ciel, & nous outrage tous.

Montrez à l'univers de vrais légiſlateurs ;
Eclairez, triomphez : mais, pour notre bonheur,
Epargnez tout le ſang de vos ſujets fidèles.
Et ne les employez qu'à vaincre des rebelles.

---

* Si ce n'eſt que l'on ne peut comparer les vertus de Louis XVI, aux foibleſſes dépravées de Henry III, je dirois que les vers ſuivans de Voltaire étoient prophétiques.

" Les Peuples aveuglés, vils eſclaves des Grands,
" Perſécutoient leur Prince, & *ſervoient des tyrans*.
" *Ses amis*, corrompus, *bientôt l'abandonnèrent* ;
" Du Louvre, épouvanté, *ſes Peuples le chaſsèrent*.

HENRIADE.

† La guerre entre les Empires de Ruſſie, de l'Allemagne, & des Turcs en 1791.

La Liberté ſans doute eſt un droit des humains;
Mais on doit aujourd'hui la tenir de vos mains.
Elle n'eſt point un bien, dès que l'on en abuſe,
Et ne fait que du mal lorſque mal on en uſe.

Reprenez donc les droits que l'on veut vous ôter;
Mais donnez-nous des loix que *nous puiſſions aimer.*
Apprenez aux parens à diriger l'enfance;
Aſſerviſſez toujours le vice & la licence.

Braves amis, races de Chevaliers,
Qui nous a diviſés? Quelle eſt votre folie?
Si près de notre Roi vous étiez ralliés,
Pour lui nous vaincrions, ou perdrions la vie.

On ſait que l'honneur eſt votre premier objet;
Que la plupart de vous n'avoient d'autre projet
Que de venger le Roi, rétablir la Nobleſſe;
Remettre en liberté notre auguſte Princeſſe.

Mais d'intérêts divers chacun de vous s'occupe;
Les uns voués à *Rome*, & d'autres à *Thémis*,
Combattent ſous des Rois qui furent ennemis...
Telle qu'en ſoit la fin, qui ne ſera pas dupe?

Ainſi des deux côtés, j'apperçois donc des torts.
Enyvrés d'égoïſme, appuyés ſur la forme,
En prétendus héros, tout parti ſe transforme,
Et l'avantage alors n'appartient qu'aux plus forts.

Non, ce n'eſt pas ainſi que juſtice raiſonne.
La France étoit ſans doute un ſéjour enchanté;
Mais tous, en convenant que la ſouche étoit bonne,
Admettoient que le tronc devoit être élagué.

Ce corps paralysé par des branches gourmandes,
Ne peut être touché que par d'habiles mains;
Tel pouvoir n'appartient au commun des humains:
Mais nul n'est dispensé d'y porter ses offrandes.

Tremblez, si vous touchez aux Constitutions;
N'attendez que des maux des Révolutions.
La France avoit des loix; tout Etat a les siennes:
Réformons par degrés les abus des anciennes.

Oui, j'aurois soutenu la Constitution,
Si pour base elle eût eu, Dieu, des loix, & Bourbon;
Mais vous niez César, & du cœur la prière;
Et vous oubliez Dieu, pour Calvin, ou pour Pierre.

Dans un Etat naissant *nécessité fait loi*;
Ce colosse vieilli veut de la tempérance,
Des remèdes choisis par gens de bon alloi,
Des hommes mûrs, & pleins d'honneur & de prudence.

Il en fut autrement des Œuvres Nationales;
Les forces *, & les droits †, mis en des mains banales,
Loin de pouvoir s'entendre, & de tous s'accorder,
On n'a fait que détruire, au lieu de réparer.

---

* Au lieu de prendre des précautions pour contenir le Peuple, lorsqu'on se disposoit à régénérer l'Etat, on a armé la multitude, & mis les forces dans les mains les plus susceptibles d'en abuser.

† On a promulgué les *Droits de l'Homme*, lorsqu'on devoit se contenter de s'en occuper, & de leur faire connoître leurs devoirs.

J'aurois trop à ſouffrir en citant tous les maux
Qu'on a vu ſuccéder à ces odieux travaux.
Un Roi trop bon, *captif!* Lui, les ſiens, ſon aſile,
Sont menacés du ſort de *Belzunce*, & *Déſiſles*, &c.

Ah! tirons le rideau ſur ces affreux forfaits;
D'un *ami maſſacré*, je vois encore les traits!
L'Hiſtoire n'en ſera que trop ſure interprète;
L'eſprit peint trop ſouvent ce que le cœur rejette.

Moteur des univers, Etre de tous les êtres,
Toi qui es!... montre-nous ce qui fut, & doit être:
Je vois, je ſens par-tout ta préſence, grand Dieu!
Elle échauffe nos cœurs, elle brille en tout lieu.

Si l'homme, perverti par tant de paſſions,
N'eût ceſſé d'écouter la voix de la nature,
Formant ou renverſant tant de religions,
Nous euſſions conſervé des mœurs, & la loi pure.

Qu'importe les dehors, Miniſtres des Autels?
Montrez-vous dégagés d'intérêts perſonnels:
Prêchez l'amour divin, l'eſprit de tolérance,
L'amour de ſon prochain, l'horreur de la vengeance.

Ne vous targuez jamais d'*infaillibilité*,
Et l'on croira ſans doute à votre piété.
—Mais maudits à jamais ſeront ces cœurs féroces
Qui vous font endurer des traitemens atroces.

Cédez, vous vainquerez; dites-leur, *dites-vous*,
Qu'on ne perſuade pas les gens avec des coups;
Par l'exemple prêchez, ſouffrez en patience;
De Chriſt en ſes tourmens imitez l'indulgence.

De tout ſerment forcé toute loi vous diſpenſe.
Si la loi s'affermit—lors vous y conformant,
Vous offrirez au Ciel, & votre obéiſſance,
Et les torts des humains, & vos propres tourmens.

D'une mauvaiſe loi le temps triomphera;
Les vicieux toujours ſont ennemis d'eux-mêmes.
Croyez que tôt ou tard le bon droit prévaudra;
Car on ne réuſſit jamais par les extrêmes.

A qui rejette un Dieu, parler d'Ortodoxie,
Réclamer les Conciles, ou notre Liturgie,
C'eſt une foible digue oppoſer au torrent,
Et parler un langage étranger au moment.

Attendez tout du Ciel, tel eſt votre devoir;
Non de vous révolter, mais bien de vous ſoumettre.
Dieu ſaura chaque choſe à ſa place remettre:
Comptez donc qu'il aura le ſoin *de vous pourvoir.*

La Religion pure eſt de connoître un Dieu;
L'honnête homme par-tout l'adore, admire, & prie.
Le Peuple en fait autant: mais il nous faut un lieu
Où dans des diſcours ſaints chacun s'identifie.

La forme importe peu, ſi le culte eſt décent;
Laiſſons chacun prier de même qu'il l'entend.
Libre dans ſon logis, dans ſes opinions,
L'homme doit compte ailleurs de toutes actions.

Ecrire, c'eſt agir par fois hoſtilement;
Parler mal eſt un tort, ſur-tout publiquement.
Il faut donc contenir la liberté d'écrire;
La Liberté n'eſt pas le droit de pouvoir nuire.

Parler publiquement, *c'eſt toujours gouverner.*
Par un *vœu général* ſi des loix établies
Déſignent à chacun les devoirs qui le lient,
Parlez ſelon la loi ; ſeule elle doit régner.

Mais il faut *un organe* à cette loi ſacrée ;
Il faut que *ſous un Chef* elle ſoit érigée :
Qu'il ait de pleins pouvoirs pour faire notre bien ;
Sans quoi toutes les loix ne ſerviroient à rien. *

* La grandeur d'un Roi qui ne peut faire que du bien, eſt la ſource du bonheur, & de la gloire d'un Empire.

ANTITHÈSES

ADRESSÉES

A

L'ASSEMBLÉE NATIONALE,

PAR LE Vte DE ***,

EN 1790.

VÉRITÉS FÂCHEUSES,

VOUS avez séparé

L'Homme ——— de Dieu,
Le Roi ——— du Peuple,
Le Père ——— de ses Enfans,
Les Epoux ——— de leur Moitié,
La Nation ——— de la Patrie,
L'Empire ——— de ses Alliés,
La Religion ——— de l'Etat,
Le Seigneur ——— de ses Vassaux.
Le Pasteur, ——— de ses Ouailles,
La Probité ——— de la Justice,
Le Pauvre, ——— du Riche,
Les Malheureux ——— du Bienfaiteur,
Les Villes ——— des Campagnes,

Vous avez ſéparé

La Capitale——————du Royaume,
Les Commettans——————de leurs Commis,
Le Commerce,——————du Commerçant,
La Crainte——————du Méchant,
La Sureté——————des Honnêtes Gens,
Le Serviteur——————de ſon Maître,
Le Fermier——————du Propriétaire,
La Liberté——————de la Raiſon,
La Diſcipline——————des Armées,
L'Honnêteté——————de la Société,
La Nobleſſe——————de la Monarchie,
La Propriété——————du légitime Propriétaire,
La Morale——————des Actions,
La Décence——————des Diſcours,
La Diſcrétion——————de la Manière de penſer,
La Retenue——————de la Liberté d'écrire,
Le Reſpect——————de l'Homme inférieur,
Le Pouvoir——————de l'Homme ſupérieur,
L'Opprimé,——————de ſes Défenſeurs,
Les Héritiers——————de leur Patrimoine,
Le Mérite——————de l'Homme en place,
Le vrai Talent——————de ſa Récompenſe,
Les Vertus——————de l'Hommage qui leur eſt dû,
Les Elections——————de l'objet à en attendre, &c.
&c. &c.

Mais vous avez uni

La Liberté——————à la Licence,
La Juſtice——————aux Forfaits,
L'Abjection——————à l'Honneur,
La Tyrannie——————à la Baſſeſſe,
Les Crimes——————aux Abus,
Les Triomphes——————à l'Audace,
L'Oppreſſion——————à l'Injure, &c.
&c. &c.

IDÉES

SUR

LE SPIRITUALISME;

OU

PROFESSION DE FOI DE L'AUTEUR,

Suivie d'un Précis de ſes Opinions Politiques.

EPIGRAPHE.

Samuel. " PARLE, parle, Seigneur, ton ſerviteur écoute ;
" C'eſt toi ſeul qu'ici bas je ſouhaite d'ouïr ;
" Parle donc, ô mon Dieu ! ton ſerviteur écoute,
" . . . . . & te veut obéir.

" Je ne veux ni Moïſe à m'enſeigner tes voies,
" Ni quelqu'autre Prophète à m'expliquer tes loix ;
" C'eſt toi qui les inſtruit ; c'eſt toi qui les envoie,
" . . . . . dont je cherche la voix.

" Comme c'eſt de toi ſeul qu'ils ont tous ces lumières,
" Dont la Grace par eux éclaire notre foi ;
" Tu peux bien ſans eux tous me les donner entières ;
" . . . . . Mais eux tous rien ſans toi.

P. CORNEILLE.

Im. de J. Ch.

DE LA

DE LA DIVINITÉ.

JE reconnois en Dieu—tout *ce qui eſt*, tout ce qui a été, tout ce qui ſera; l'éternité, l'immenſité ſpirituelle, morale, & phyſique; ce que nul mortel n'a pu encore comprendre dans toute ſon étendue, & néceſſairement le principe de toutes choſes.

Rien ne peut exiſter ſans lui, ni hors de lui... &c.

" *Toutes choſes ont été faites par lui, & rien n'a été* Evangile ſe-
" *fait ſans lui : tout ce qui a été fait étoit vie en lui;* lon St. Jean,
" *& la vie eſt la lumière des hommes.*

Selon Pytagore.

" Dieu n'eſt ni ſenſible, ni paſſible; mais inviſible, purement intelligible, & ſouverainement intelligent. Par ſon corps il reſſemble à la lumière, & par ſon ame il reſſemble à la vérité.

" Il eſt l'eſprit univerſel, qui pénètre & qui ſe répand par toute la nature: tous les êtres reçoivent leurs vies de lui,

" Il n'y a qu'un ſeul Dieu, qui n'eſt pas, comme quelques-uns ſe l'imaginent, placé au-deſſus du monde, hors de l'enceinte de l'univers; mais étant tout entier en ſoi, *il voit tous les êtres qui*

" *rempliſſent ſon immenſité.* Principe unique, lu-
" mière du Ciel, père de tout, il produit tout, il
" arrange tout ; *il eſt la raiſon, la vie, & le mouve-*
" *ment de tous les êtres.*"

Tout ce qui exiſte eſt éternel (en général); aucun des objets qui puiſſent frapper nos ſens, n'eſt éternel (en particulier).

Le temps a toujours *été*, & toujours il *ira* : l'Eternité eſt indubitable.

Dès que la durée ſans bornes de l'éternité n'eſt accordée qu'à la maſſe générale du grand tout ; dès que l'objet le plus durable à nos yeux a une fin, l'exiſtence de cet objet n'eſt que pour nos ſens ; mais elle eſt nulle dans l'éternité : il n'exiſte donc que l'éternité.

Cependant ce grand tout, dans l'éternité, prend des formes particulières, apparentes à nos ſens par nuances, de l'infiniment grand à l'infiniment petit ; il y a le plus grand ordre poſſible dans la conſtruction & la conduite, ou le mouvement de ces formes. Tout eſt beau, tout eſt bien dans l'enſemble étonnant de l'ordre qui conduit toutes les formes : les *ſens même*, qui nous donnent la faculté d'appercevoir, de ſentir la magnificence de l'ordre général & particulier des choſes, ſont d'une perfection telle, que toutes les intelligences humaines, réunies pour calculer nos foibles pouvoirs, conçoivent ſeulement qu'elles ne peuvent ſe diſpenſer d'admirer ; mais

que cette grande faculté, l'admiration, ne peut atteindre qu'une certaine étendue, ſans cependant ſentir de bornes déterminées à ce qu'elle peut concevoir.

Cette intelligence eſt donc le plus grand, le plus eſſentiel des objets qui reçoivent des formes dans le grand tout.

L'exiſtence réelle de l'homme eſt ſon intelligence, ſon ame ;—ſon exiſtence apparente eſt ſon corps : la conſiſtence, l'étendue d'un homme eſt celle de ce qu'il peut concevoir.—On doit moins douter de l'immortalité, & de l'exiſtence des ames, que de celle du corps : *on peut nier l'exiſtence de la matière, mais jamais celle de Dieu.*

Ce grand tout ſi bien ordonné (l'Eternité) ne peut être que la Divinité elle-même, qui *comprend tout en elle.*

Les idées les plus grandes que nous nous ſoyons faites de Dieu ſont donc bien inférieures encore à ſon pouvoir, à ſon immenſité, à ſa bonté ; car ce qui eſt infiniment parfait, eſt abſolument infiniment bon.

DE LA NATURE.

LES hommes ſe ſont fait illuſion ſur la conſiſtence de la matière ; il n'eſt point de corps ſans mouvement.

De ce que la prétendue matière de nos ſens a une plus courte durée que la prétendue matière du marbre, en doit-on conclure néceſſairement que le mouvement lent de cette matière (plus denſe que celle de nos ſens) n'exiſte pas, parce que les facultés de cette dernière ne lui permettent pas *de ſuivre* le mouvement de la première ?

Non-ſeulement la plotte de neige, l'argile, la pierre calcaire, le granite, le marbre, &c. mais le diamant même, tendent à leur diſſolution, & ſe raréfient juſqu'au degré de la matière électrique, & de l'éther, &c. : on ne peut en douter, le diamant n'eſt certainement pas éternel.

Si notre matière apparente, de laquelle ſont compoſés nos ſens, avoit une durée plus étendue que celle d'un diamant, (depuis le moment que des parcelles de liquides, de ſolides, &c. commencent à ſe raſſembler, par analogie, dans le ſein de la terre, d'abord juſqu'au degré de ſa perfection, enfin juſqu'à celui de ſa décompoſition, pour former ce que l'on appelle un diamant) alors la main & l'œil d'un homme qui auroient conſtamment fixé cette partie de matière, en ſentiroient tous les mouvemens, impalpables pour nous dans le cercle circonſcrit de notre carrière matérielle.

Mais nous avons, de plus que nos ſens, une intelligence qui nous permet de comparer le paſſé, le préſent, & l'avenir.

C'eſt cette faculté ſupérieure, émanée de la Divinité même, qui nous donne le pouvoir d'étendre celle de nos ſens.

J'en conclus que la ſolidité apparente de la matière la plus dure n'eſt point réelle ; *que le diamant même n'eſt qu'un glaçon d'un long hiver* ; que toute glace devient eau ; toute eau devient air ; tout air, matière électrique, ou feu ; que le feu eſt le principe du mouvement, de toutes les matières *apparentes* ; & que le premier principe du mouvement eſt le grand moteur de toutes choſes.—Que néceſſairement, toutes choſes étant parfaitement ordonnées (malgré *certains chocs* dont nous nous plaignons) ce moteur, tout puiſſant & parfait, eſt l'Être Suprême, qui anime tout, & donne *à toutes ſes parties de lui-même*, telles formes qu'il lui plaît. Ces formes n'ayant pas *un moment de ſtabilité*, n'exiſtent que pour nos ſens, qui ne *durent pas aſſez* pour ſuivre tous les mouvemens de la nature, & ſont illuſion à notre imagination, lorſque nous n'écoutons que nos facultés inférieures.

Il n'y a point de temps *préſent pour la matière* ; il n'exiſte donc *point de matière* ; *tout eſt eſprit* ; tout eſt Dieu.

Les hommes ont été obligés de donner des noms à leurs idées, aux choſes, à leurs uſages, &c... Ils y ont attaché les mêmes importances qu'aux objets qui frappent leurs ſens : de-là ſont nées toutes leurs erreurs.

Il n'y a qu'un élément——*le Feu.*

Le célèbre Comte De Buffon devoit être de mon opinion, & j'en fournirai des preuves dans pluſieurs de ſes écrits, particulièrement dans la Théorie de la Nature.

Si les globes de notre ſyſtême ne ſont que des parcelles détachées du Soleil, ſi le Soleil eſt un globe de feu (comme on ne peut en douter), que ſommes-nous donc ?

Du reſte, ſi M. de Buffon s'eſt trompé, on peut me pardonner mes erreurs.

Mais s'il n'y a rien de certain dans ce monde, pourquoi ne pas préférer ces douces & brillantes illuſions, qui peuvent ſeules nous aſſurer le bonheur ?

Il n'y a qu'un règne dans la nature—*l'animal;*

Parce que, ce que nous nommons végétal & minéral, ne ſont que des nuances animales.

Tout eſt lié dans l'ordre général ; il n'y a point d'intervalle entre ce qu'on appelle les règnes dans la nature; le feu abſorbe toutes les vies dans la ſienne : tous les corps apparens ſe réduiſent au feu ; ils le nouriſſent ; il eſt le ſeul corps ; *Dieu eſt ſon ame.*

Tout a vie ; rien ne meurt.—La mort eſt imaginaire, illuſoire.—Les objets ne ſont que changer

de forme ; nous ne pouvons qu'en eſpérer une meilleure, ſi nous mourons bien intentionnés.— Nous ſerons néceſſairement conſumés ; le feu nous attirera tous dans ſon ſein comme les gouttes de la roſée : *La Divinité nous y aſpire.*

SONNET.

Croyons à plus d'un monde ; il eſt plus d'une vie.
Avant que d'être ici, nous vécûmes ailleurs :
Nous vivrons après nous, pour devenir meilleurs ;
Et nous eûmes des torts, puiſque l'on nous châtie.

Tout eſt beau, tout eſt bien ; tout eſt Dieu, tout eſt grand ;
Mais l'homme naît coupable, & ſa vie eſt un rêve,
Ou plus, ou moins fâcheux, ſelon qu'il fût méchant :
Le corps eſt un fantôme, il nous pourſuit ſans trêve.

La mort eſt donc un bien, dès qu'elle nous délivre ;
Nous fûmes des ingrats enfans du Tout-puiſſant ;
Il nous chérit toujours, même en nous puniſſant.

Sortir de notre exil, n'eſt pas ceſſer de vivre ;
Et puiſqu'avec regret nous quittons ce ſéjour,
Combien il ſera doux { de voir un plus beau jour.
Envoi { de nous revoir un jour.

La récompenſe eſt le prix de la douleur & du travail ; ils l'acquierrent indubitablement.

Parce que tout eſt bien ;

Parce que l'Être Suprême eſt ſouverainement juſte & bon ;

Parce qu'il n'en peut être autrement.

Il n'y a point de diſtances ;

Il n'y a point de grandeur, ni de petiteſſe ;

Il n'y a point de ſurfaces ;

Il n'y a point de formes réelles ;

—Pas même de temps préſent.

" Le moment où je parle, eſt déjà loin de moi."

DE LA POLITIQUE.

Pourquoi donc ſommes-nous toujours aſſez dénués de raiſon pour attacher tant de prix à ces formes, à leurs ſurfaces, & aux diſtances qui nous ſemblent ſéparer des grandeurs & petiteſſes illuſoires ?

Oh hommes ! qui que vous ſoyez, admettez donc ces vérités.

1°, Qu'il eſt un Dieu tout-puiſſant, infiniment bon, infiniment parfait ; qu'il n'exiſte que lui & ſes œuvres ; que ſes œuvres n'exiſtent que par lui, *qu'en lui* ; que toutes œuvres des hommes, qui n'enviſagent pas Dieu, ne peuvent être que mauvaiſes ; que toutes les œuvres de Dieu nous parlent de lui, & nous déſignent ſuffiſamment tous les cultes à lui rendre,

Que toutes écritures *contentieuſes* tendantes à cette fin, ſont non-ſeulement inutiles, mais nuiſibles, *parce que Dieu n'écrit plus.*

L'écriture eſt d'invention humaine, par conſéquent ſujette à l'erreur, & à toutes les variations de l'eſprit, & des paſſions humaines.

Dieu parle mille fois plus clairement dans toutes ſes productions, que tous les hommes dans leurs écrits; & les meilleurs écrits des hommes ſeront toujours ſuſceptibles d'interprétation & de conteſtation.

Sans le Concile de Nicée, & toutes les conteſtations qui le précédèrent & le ſuivirent, tous les diſciples de l'Alcoran, &c. ſeroient vraiſemblablement des diſciples de l'Evangile; & tous les ſchiſmes (*de bien moins grande importance*, qui ont fait verſer tant de ſang depuis, & ont diviſé l'Egliſe, au point de la renverſer totalement aujourd'hui, ſelon les apparences), n'auroient point eu lieu. Les acceſſoires ont détruit le fond, parce que les hommes ſe ſont plus attachés aux ouvrages des hommes, qu'aux œuvres de Dieu. L'Evangile eſt le meilleur code moral qui pût être adopté & tranſmis: le reſte eſt inutile.

2°, Vous Nobles & Grands, qui ne reconnoiſſez vos erreurs que lorſque vous êtes enfin accablés de leurs effets, reconnoiſſez donc auſſi:—Que dans tout Empire endetté, délabré, & dépravé par le

luxe, la guerre & leurs conſéquences, l'on ne ſauroit apporter des remèdes au mal général, ſans que chacune de toutes les parties ne ſouffrent, ou ne faſſent quelques ſacrifices ; & qu'il vaut mieux ſe laiſſer couper un membre ulcéré, que cauſer la deſtruction du corps entier par la gangrène, en s'attachant trop à la portion de ſoi que l'on voudroit conſerver, quoique viciée ſouvent par notre faute ; & ſi l'on ne peut faire une refonte générale ſans toucher à toutes les parties, en pareil cas *il faut ſe hâter d'offrir plus*, afin que l'on nous demande moins.

En France, les beſoins *réels* ne demandoient que l'abolition des abus, & quelques réformes partielles. —Pour remplir ces objets il ne falloit que quelques ſacrifices de notre part ; mais qu'avez-vous offert ? Qu'offrez-vous ?—des combats !... Bientôt on ne nous a plus demandé ; on a pris.—On a eu tort ; mais avez-vous eu raiſon ?...

Ils ont commis des *horreurs !* mais la conduite de nos perſécuteurs nous *accuſe*, en nous juſtifiant.

Je déſirerois que l'on voulût ſe laiſſer convaincre enfin qu'il eſt autant impoſſible de rétablir tout l'ancien régime, que de faire ſubſiſter tout le nouveau.

Tout arrangement vaut mieux qu'un *mauvais procès*, à plus forte raiſon qu'un combat à forces inégales : d'ailleurs un combat décide *du plus fort, mais jamais du plus juſte* . . . . . !

Ah ! les hommes s'attacheroient moins à leurs inimitiés réciproques, s'ils ſongeoient à la brièveté de leur vie !

Tels qui ne ſe rendent à la violence qu'ils avoient à combattre, que lorſque cette violence eſt *portée à ſon comble*, ſont plus méchans ou plus lâches que leurs adverſaires.

Quelques-uns diſent, (en voyant une Monarchie Ariſtocratique devenue modérée, enfin République) comme le chien du jardinier ;

" Puiſque je ne puis avoir le pouvoir auquel j'étois ſi attaché, je déſire qu'il ne ſoit dans la main de perſonne."

Qui ne veut point de chef, veut l'être à ſa manière.

L'Ariſtocrate outré eſt auſſi Républicain que le Démocrate : j'en ai entendu dire, que s'ils n'étoient pas Ariſtocrates, *ils ſeroient Jacobins ! & vice verſa.*

L'eſprit Républicain eſt celui du Deſpote.

3°, Vous enfin, Plébéiens, honnêtes de tous les états,—qui peut être plus heureux, plus grands que vous, ſi vous vouliez voir le bonheur où il eſt ? —Croyez donc que ce n'eſt point avec *du ſang* que l'on nourrit les pauvres.

Pourriez-vous vous laiſſer perſuader que vous ayiez le droit de voler l'argent des Nobles & des

riches ?—Non, certainement. Alors, laiſſez-les donc vivre ; & ils vous nourriront, ou vous défendront contre vos ennemis.

Si l'Adminiſtration devient impartiale & meilleure ; ſi votre éducation eſt mieux ſoignée, vous deviendrez riches & nobles à votre tour.

J'étois Noble auſſi, moi chétif qui vous parle : eh bien ! je n'y tiendrois pas plus que vous à cette Nobleſſe, & à toutes ſes prérogatives, dès qu'elle ne ſeroit pas utile au bien général :

En effet, quel avantage de poſſéder un état qui ne ſeroit pas eſtimé, déſiré de tous ? (Car vous ne détruiriez pas les Nobles, ſi vous n'eſtimiez pas la Nobleſſe.)

Sous ce rapport je n'en voudrois plus, & je m'iſolerois pour ne paroître pas même avoir poſſédé cet avantage.—Mais ſi la Nobleſſe peut être utile, indiſpenſable pour ce qui lui eſt ſupérieur, comme pour ce qui lui eſt ſubordonné ;—ſi elle *redevient* l'objet de l'eſtime, du reſpect, & de l'attachement de tout bon citoyen ;—ſi ſes avantages ſont l'objet des eſpérances & la récompenſe de tout Plébéien diſtingué par ſes actions, ſes talens utiles, ſon mérite, &c. ;—ſi elle contribue eſſentiellement à la ſécurité générale & particulière, à l'obſervation des loix ;—ſi le Noble eſt deſtiné à répandre ſon ſang & ſa fortune, pour ſoutenir ſa patrie & ſes

compatriotes, tandis que vous dormez en paix, & jouiſſez, ſans troubles & ſans ſouci, des loiſirs d'une vie douce, dans le ſein de votre famille ;

——Si la Nobleſſe ne peut s'acquérir que par le mérite, la valeur, ou des vertus, & jamais pour de l'argent ;

——Si, en diminutif du pouvoir exécutif, dont nous ſommes les principaux leviers, nous n'avons que le pouvoir de faire du bien, & aucun pour faire le mal ;

——Si la loi eſt pour nous ce qu'elle eſt pour vous, &c.

Alors je réclame mes titres ; & je me trouverai heureux de renouveller avec vous les engagemens qu'ils m'impoſent ;

Tous ceux de l'honneur, de la loyauté, de la droiture, de la fidélité à nos chefs, de l'humanité, de la ſenſibilité envers les malheureux ; enfin, de la bravoure lorſqu'il ne s'agit que de défendre l'Etat & l'opprimé.

Si la Nobleſſe n'offre plus tout ce que je viens de dire, & plus encore, j'y renoncerois pour toujours.

Mais vous, encore une fois, honnêtes Plébéiens, auxquels on cherche à perſuader qu'il n'y a de bonheur que pour les Rois, & pour les gens dans

les hautes dignités, ne ſauriez-vous donc apprécier les choſes à leur juſte valeur, & voir que, dans un royaume bien conſtitué, où il ne ſeroit pas poſſible d'entaſſer les faveurs & les richeſſes ſur les mêmes têtes, tous les gens en dignités ne ſont que des hommes comme vous, mais bien moins heureux que celui de vous qui n'a d'autres charges que le ſoin de ſa famille, & de ſa fortune, dès qu'il ſait que, s'il n'eſt pas plus élevé, rien ne l'exclut de cette élévation ?

On veut détruire la ſuprématie dans la Nobleſſe, pour l'accorder à la richeſſe :—c'eſt ſubſtituer le vice de l'envie à celui de la jalouſie.

Car enfin, il ne faut pas ſe diſſimuler qu'il n'y a jamais eu de puiſſance, même parmi les hordes de Sauvages, où il n'y ait eu un *état* (c'eſt-à-dire une maſſe d'individus prépondérans) qui ſert de fond, ou de *pépinière* pour les hommes en place.

Chez les François... la Nobleſſe.

Chez d'autres, en particulier chez les Anglois, le Barreau (par rapport au Parlement) ;

Chez les Hollandois, le Commerce, & par conſéquent la richeſſe.

Chez ces derniers, & très-ſouvent chez les Anglois, on demande, *combien vaut cet homme ?*—On répond—tant... de mille livres ſterling. (La vraie

valeur d'un homme eſt dans ſon mérite, & non dans ſon argent.)

Chez les Eſpagnols, & en Italie, l'Etat Eccléſiaſtique.

En Pruſſe, le Militaire.

En Allemagne, la Nobleſſe, juſqu'à l'exigence *des* 64 *quartiers*.

Dans les Etats-Unis de l'Amérique, l'Agriculture.

Parmi les Hordes Sauvages, la force phyſique individuelle.

Enfin chez les Turcs, des eſclaves élevées à cette fin dans le Sérail.

Il ne ſuffit donc nulle part d'avoir des individus qui occupent les emplois dans les tribunaux conſtitués : il y faut cette maſſe d'*êtres* conſidérés, parmi leſquels on choiſit les membres deſtinés à ces emplois (car malheureuſement l'intelligence, le mérite, & la ſageſſe, ne ſe trouvent que dans le plus petit nombre).

Parmi tous ceux que je viens de citer, auxquels donnera-t-on la préférence ?

Je ſoutiens que ce ſeroit toujours à celui qui payeroit, ou intrigueroit le plus hardiment, ſi la Conſtitution laiſſoit une latitude ſans bornes à tous

les intriguans, qui profitent toujours des élections populaires pour former des cabales en tous genres.

Certainement le *mérite* seroit la *raison suffisante*; mais quels en seront *les juges pertinens* ?

Sera-ce la multitude, la classe la plus ignorante, & la plus pauvre, qui, en même temps la plus nombreuse, ordonnera, *la force à la main*, d'accepter l'homme qui les aura mieux payé, ou le mieux trompé ?

Seroit-ce le Souverain *seul* ?

—Il deviendroit trop puissant, & n'est pas à portée de connoître tous les hommes de mérite de son Empire.

Seroit-ce aux riches ?

—Vous y trouveriez généralement plus de fripons, d'hommes vains & ignorans, &c... que de gens de mérite.

Seroit-ce à des hommes du Barreau ?

—Ah ! gardez-vous-en bien;—si vous n'étiez pas en querelle, ils vous y mettroient. (*)

Si vos loix sont simples, claires, tous les honnêtes gens pourront les entendre, & en faire l'application.

Cependant

(*) On voit que je veux parler des Légistes François.

Cependant vous ne voudrez ni des Hercules, ni des eſclaves pour vous juger & adminiſtrer.

A qui donc donner la préférence?

A l'honneur, formé, nourri par l'éducation, la naiſſance, & l'expérience de l'âge ; à des hommes choiſis par leurs pairs, au nombre de trois pour un, ſur leſquels trois le Roi en nommera un, parce qu'il ne faut pas que le Roi ſoit nul dans le choix des hommes en place, puiſqu'il eſt chargé de veiller à l'exécution de la loi.

Ainſi les Nobles choiſiront entre eux les membres de la Chambre Haute, ſans diſtinction de fortune, ou de crédit de Cour, & le Roi nommera un des trois qui auront été élus dans chaque canton.

De même pour le Tiers-Etat, dont les membres ne pourront être électeurs, ni élevés aux place des ſénateurs, ſans poſſéder une propriété de 200 louis de rente, parce que c'eſt le propriétaire foncier, ou le Noble, qui ſont les vrais citoyens, ayant l'un & l'autre des droits ou des propriétés à ſoutenir pour eux & pour les autres.

Mais il ſeroit à déſirer que les électeurs fuſſent des gens d'un mérite & d'une capacité reconnue dans chaque genre ; & que toutes autres *aſſemblées* que la leur, fuſſent ſévèrement interdites.

Je voudrois que, pour être élu, il fallût avo habité la campagne une partie de ſa vie, ou ê

dans l'uſage d'y paſſer au moins trois mois de l'année.

Ce ſeroit un grand moyen d'avoir moins d'êtres vicieux, & plus de vertus dans les aſſemblées, plus de connoiſſances eſſentielles ; enfin, d'engager les riches à habiter les campagnes.

DE L'ANGLETERRE.

LA Conſtitution Angloiſe ſeroit de toutes les Conſtitutions de l'Europe celle qui ſe rapprocheroit le plus de la perfection, ſi la méfiance & le caractère inquiet d'une portion du Peuple Anglois lui permettoient d'en jouir.

Ils ont un Roi & un Sénat, pour veiller à l'exécution de la loi, un fond de milices nationales, une banque établie, un commerce brillant.

Ils n'ont beſoin que de perfectionner ; & une partie malheureuſement ne ſonge qu'à détruire.

Il me ſemble que, quand on a la plus belle Conſtitution de l'Europe, il n'y a pas de raiſon de l'altérer, & qu'il y auroit de la folie.

On ne peut donc penſer qu'à la perfectionner, comme je viens de le dire, ſur les points princi-

paux; & cela ne demande ni une révolution, ni un bouleversement total qui *coûteroit du sang*, puis cauſeroit *le partage*, & bientôt l'anéantiſſement de cette belle Puiſſance.

Par exemple, quoique les hommes de loi en Angleterre ne ſoient pas comparables à nos petits praticiens des autres Puiſſances, parce que les gens les plus comme il faut, les mieux élevés, y étudient la loi, pour devenir des orateurs du Sénat, des légiſlateurs, &c. cependant il en coûte trop pour obtenir juſtice dans les tribunaux ordinaires.— Que la juſtice y devienne gratuite, & cet article important ſeroit réglé.

La police y eſt relâchée; les honnêtes gens, les voyageurs, à Londres même, n'y ſont pas en pleine ſécurité, parce que l'on ne veut pas donner au Pouvoir Exécutif plus d'énergie, pour faire exécuter la *loi en détail*, dans la crainte que le Roi n'en abuſât, & ne portât atteinte à la liberté.

La méfiance qui eſt entretenue entre le Peuple & le Roi, fait que chacun des partis cherche toujours à empiéter ſur l'autre, ce qui met ſans ceſſe l'Etat en danger d'une révolution....

On me dira que l'*Oppoſition* eſt néceſſaire— c'eſt-à-dire, des contre-poids dans les pouvoirs, & non pas *des partis*.—Il ne faut qu'un eſprit dans un Empire.

N'eſt-il donc pas *un point vrai* pour ſervir d'équilibre entre les deux extrêmes, auquel on pourroit ſe fixer d'une manière invariable, en donnant des lignes de démarcation poſitives à chaque pouvoir,

Ces lignes de démarcation une fois déterminées en détail (comme elles le ſont en Angleterre en gros) pour chaque département, les Repréſentans du Peuple pourroient voir avec confiance *l'exécution préciſe de la loi.*

Ne pourroit-on point remédier à l'un des inconvéniens, ſans avoir à craindre l'autre ?—Par exemple, ſi l'on donnoit *plus d'activité* & *plus d'étendue à la Milice* ; que l'on fit faire des *patrouilles*, & monter des gardes aux jeunes miliciens, conduits par quelques invalides, *dans toutes les villes, villages, & grandes routes.*—Cela formeroit des militaires, d'une part au beſoin contre le dehors, & maintiendroit la ſécurité dans l'intérieur, ſans attenter à la liberté de quiconque ne contreviendroit pas à la loi, parce que ce ſeroit les citoyens qui veilleroient à leur ſureté, & non les troupes réglées.

Quel eſt le bon citoyen qui voudroit prendre le parti des voleurs, ou tapageurs, &c... ?

Les jeunes miliciens ſeroient *payés ſeulement les jours de ſervice*, & alors perſonne n'auroit à ſe plaindre.

Ces gardes étant, pour le détail, aux ordres des Corps conſtitués de chaque Canton, ou des Juges-de-paix, &c.,.. n'offriroient aucun danger de la part du Pouvoir Exécutif.—Le paiement de ces gardes de milice ſeroit pris ſur les riches & les voyageurs; les pauvres ayant peu à craindre les voleurs.

Je citerai ici, en paſſant, un trait qui prouve qu'il n'y manque que l'exécution, pour y avoir une belle police.

Il y a en Angleterre, comme ailleurs, beaucoup de ſectes & d'opinions différentes; il ſe trouve dans toutes de très-honnêtes gens.

Cependant s'il arrive que quelques membres mal-intentionnés, de l'une de ces opinions, veuillent ſe ſoulever contre toutes les autres enſemble, ou contre quelques individus en particulier, & qu'une telle faction aît la fantaiſie d'attaquer quelques propriétés, comme la Banque de Londres le fut en 1780.... &c.

—La loi a prévu ces cas; alors le Lord Maire, ou les autres Corps conſtitués, le Canton, la ville même où le dégat eſt commis, en ſont reſponſables à l'égard des propriétaires & des perſonnes lézées; mais *cette loi n'a pas toujours ſon exécution*, ſur-tout en faveur d'un particulier, ou d'une voiture volée, &c...

Si les *gardes miliciennes* avoient lieu, la sécurité seroit entière, & la loi auroit sa pleine exécution.

Ces gardes du pays & de la sureté publique doivent toujours être choisis parmi les plus honnêtes gens de chaque ville & canton, & par conséquent jouir de la plus grande considération.

Autrement ils seroient plus dangereux qu'utiles.

Leurs Officiers doivent être toujours des gens de distinction ; ce seroit des postes d'honneur qui ne seroient point soldés ; mais il seroit bon qu'ils portassent une décoration, donnée par le Roi au bout de quelques années de service, afin d'attacher plus d'importance à ces places, & de les faire rechercher.

Ce seroit un véhicule de patriotisme qui réuniroit *tous les citoyens sous un même esprit*, celui du bon ordre.

Je crois que si toutes les Puissances adoptoient ce plan avec le développement dont il est susceptible, les Souverains seroient chéris & respectés ; il leur aideroit à *diminuer le luxe* & les impôts ; les guerres deviendroient moins fréquentes, & les Peuples seroient tranquilles & contens.

CONCLUSION.

1°, Conservons donc les principes fondamentaux de la Religion pure & ſimple, ſans nous attacher aux minuties ni aux formes extérieures.

Chacun doit être libre de prier à ſa manière, pourvu qu'il ne trouble pas le bon ordre & la loi générale de ſon pays ; alors on ne ſe batteroit plus pour des apparences trop ſouvent trompeuſes.

Dira-t-on que les ſectes reſpectables des Méthodiſtes & des Quakers ſoient impies, parce qu'elles ne pratiquent pas certaines cérémonies religieuſes ?—On auroit grand tort aſſurément.

L'intolérance provoque l'intolérance ; mais comme il ne faut qu'un chef à la loi & à ſon exécution, celui de la religion doit être le même ; & il doit être le maître de n'accorder ſa confiance, pour les emplois, &c... qu'à ceux qui ſuivent le ſeul *culte public* qui ſoit reconnu authentiquement.

Qu'importe à celui dont l'opinion religieuſe diffère du culte général, que ſon culte ſoit public, ou non, ſi ſa piété eſt ſincère ? Sa conduite étant exemplaire, il auroit la confiance du Souverain & des honnêtes gens, & ne ſeroit point exclu des avantages de la ſociété, quoique ſa manière de prier fût différente : au ſurplus, s'il eſt ſage, il

ſaura préférer ſon innocente liberté à toutes les diſtinctions civiles.

Un Souverain peut refuſer d'accorder ſa confiance comme un ſujet de changer ſon opinion intérieure ; mais il ne doit pas s'enſuivre, de la part des Souverains, des vexations, des perſécutions, des proſcriptions, &c... ni d'atteintes aux propriétés, & c'eſt à quoi la loi peut avoir prévu.

2°, Reſpectons également le fond des Conſtitutions ſous leſquelles nous ſommes nés, pour ne pas nous rendre témoins, ou parties, dans des troubles que nous n'aurions pas le pouvoir d'arrêter dans leurs effets.

C'eſt aux Légiſlateurs & aux Souverains à ſentir & à connoître les erreurs & les défauts néceſſaires à corriger dans leurs Empires : à eux de donner l'exemple, en commençant par faire les premiers ſacrifices (ſans ſe dépouiller des pouvoirs néceſſaires pour obtenir le bon ordre), afin d'obliger *ſucceſſivement* chacune des autres parties de l'Etat à faire les mêmes ſacrifices.

J'écrivis, & j'euſſe voulu pouvoir me faire entendre efficacement de tous les François, lorſqu'ils en étoient déjà au point de menacer leur digne Roi ; juſtification, hélas ! trop inutile, & ſuivie d'auſſi peu de ſuccès que celle bien plus méritante du candide Lally-Tolendal.

" Quel Corps peut ſubſiſter ſans un Chef?—— Bientôt ennuyés d'en avoir tant...! vous regretterez le vôtre——Il ſera peut-être trop tard...! Chargés d'un crime de plus, *vous en appellerez un autre*, ainſi que l'ont fait toutes les prétendues Républiques, dans tous les temps:——à Jéruſalem, Saül ——à Athènes, Piſiſtrate——à Rome, Céſar & autres——en Angleterre, Charles II.——en Hollande, le Prince d'Orange——en Suiſſe, tous les Souverains de l'Europe——les Américains, dès leur berceau, Waſhington, &c. &c. &c."

" Votre population, en général, eſt à-peu-près auſſi conſidérable, à elle ſeule, que celle de toutes ces Puiſſances enſemble, à leurs différens périodes, en n'y comprenant pas leurs acceſſoires——par conſéquent les impoſſibilités phyſiques & morales qui s'oppoſent à l'établiſſement *ſtable* de votre République idéale, ſe multiplient en raiſon de votre ſupériorité en nombre. Alors votre Roi eſt d'autant préférable pour vous, que *vous le connoiſſez*; qu'il étoit bon, & ſera encore meilleur, s'il eſt poſſible, après la rude expérience de ſes malheurs."

" Soyez donc convaincu qu'il n'exiſta & n'exiſtera jamais de République, c'eſt-à-dire, de ſociétés *unies*, ſans un chef unique, chargé d'exécuter & de faire exécuter la volonté générale, la loi."

La loi n'eſt loi, & ne mérite ce titre, que lorſqu'elle eſt permanente, immuable.

Autrement ce ne ſont plus que des volontés précaires & arbitraires. *Les plus mauvaiſes loix exécutées & reſpectées, valent mieux que la meilleure ſans exécution.*

Nos Aſſemblées l'ont prouvé.

La ſeconde Aſſemblée contrediſant la première, ainſi de ſuite, chacune d'elle apprend au Peuple que ce qu'elles ſont ne ſont point *des loix*, mais de ſimples déciſions momentanées, auxquelles aucuns égards ne ſont dûs, puiſque les *premiers ſerments* ceſſent d'être obligatoires.

Néceſſité fait loi, dit le proverbe;

La méchanceté des hommes a ſeule néceſſité la loi.

La loi eſt comme le péché originel: ce n'eſt qu'à la naiſſance des empires que l'on puiſſe former des loix générales; & la mort, ou la deſtruction ſeule peuvent en être la fin. Elles ne ſe renouvellent point; on ne reſſuſcite point: la loi ceſſant, l'Etat n'eſt plus, parce que l'opinion n'eſt plus: la loi eſt une opinion innée.

Le poſſeſſeur même d'une opinion, n'eſt pas maître de la changer;—l'opinion n'eſt plus opinion, lorſque la conviction ceſſe;—de même la loi n'eſt plus loi, dès qu'on peut la changer.

Néceſſité fait loi, parce que la volonté de l'homme eſt ambulatoire, parce qu'il y a toujours

plus de méchans que de juſtes, plus d'ignorans que de gens éclairés; & par conſéquent ſans une force phyſique, ſupérieure & permanente, qui puiſſe contenir le plus grand nombre ſous la loi originelle, il ne réſultera de la volonté générale que des effets pernicieux & deſtructeurs de tout ordre.

La civiliſation facilite & favoriſe les paſſions, mère des vices.

Conſulter la volonté général dans un Etat civiliſé, c'eſt accorder la majorité aux vices :—quel doit en être le réſultat ?

—Une Convention Nationale ! ! !

On conſulte la majorité dans un tribunal de juſtice, parce que des juges ſont *cenſés* les hommes les plus méritans ſous tous les rapports.

Pour former un Sénat de Légiſlateurs, il faudroit donc s'y prendre au moins d'une génération d'avance, & élever des hommes, s'il ſe pouvoit, ſans paſſions, & doués de toutes les connoiſſances, qui travailleroient & méditeroient ſeuls & dans le ſilence.

Les loix faites une fois par eux; ne plus avoir *qu'un ſeul Parlement*, ou Sénat, dont les membres formés, choiſis de même, n'auroient d'autres pouvoirs que de veiller à l'exécution de la loi, & d'enregiſtrer les actes de ſon exécution.

N. B. Cette époque naguères ſi effrayante pour les Souverains, & pour leurs amis fidèles, eſt peut-être des plus favorables pour parvenir à établir un équilibre heureux dans les Gouvernemens.—De la force bien employée, & ſur-tout de la grandeur d'ame bien dirigée :——Point d'abus de proſpérité ; & j'eſpère que l'on verra que les grands maux ſont ſouvent de courte durée.

Pour y parvenir, puiſſions-nous voir inceſſamment *un plan général* entre toutes les Têtes couronnées de l'Europe, dirigé dans un grand Conſeil, par les meilleurs Miniſtres de ces Puiſſances !

Deux objets eſſentiels, & de la plus haute importance, doivent y être traités, puiſqu'il s'agit d'aſſurer la paix, & le meilleur ordre des choſes poſſible à l'Europe.

1°, Les moyens de terminer la guerre par une attaque plus générale, & faite en même temps, afin qu'il y ait moins de ſang répandu ..... &c. (puiſque cette voie cruelle eſt devenue néceſſaire). *Il n'y a point aſſez d'enſemble* entre les Puiſſances intéreſſées, & elles n'eurent jamais autant beſoin de réunion.

2°, Que l'on s'occupe de prévoir l'état dans lequel ſe trouvera l'Europe à la fin de cette guerre ?...

Le peu d'intelligence, d'accord & d'activité, dans ce moment, donne lieu de craindre une division plus funeſte encore après la guerre actuelle.

On ſait qu'il eſt néceſſaire d'aſſurer les autorités; mais ce doit être autant par la bienveillance, que par la force, & d'après un plan *bien concerté*. Ce ſera la matière de quelques autres parties de mes Ouvrages.

Que l'on y profite de la récapitulation des événemens qui ont amené l'Europe à la ſituation préſente, particulièrement en France; & qu'en prévoyant ce qui doit s'enſuivre pour l'avenir, en bien, ou en mal, nous puiſſions eſpérer de voir ſe réaliſer la paix univerſelle!

AINSI SOIT-IL.

SECONDE LETTRE DU Vte DE ***.

JE ſavois très-bien, mon Ami, que vous auriez plus d'une lance à rompre pour moi.

D'abord j'étois accuſé d'être *Monarchiſte :* je vous ai répondu ſur ce point ; & je crois vous avoir prouvé que je ſuis tout bonnement & purement Royaliſte, quoique l'ami du Peuple, & d'une Liberté raiſonnable.

Aujourd'hui je ſuis, dit-on, *Spinoſiſte* ; parce que je rapporte tout à l'Être Suprême, & ne crois point à la ſolidité de la matière, &c.

Cette première partie eſt à peine le texte de mes écrits ; & d'après l'entrepriſe que vous avez formée de me produire, & de me défendre, il vous reſte beaucoup à faire ; car il vous reſte encore beaucoup de choſes de moi dans les différens genres.

Comme je ſais que vous êtes plus indulgent que mes accuſateurs, c'eſt à vous, mon ami, que je vais répondre ; mais j'aurois déſiré, avant de m'en

défendre moi-même, que l'on me définiſſe ce que l'on entend par le Spinoſiſme, afin de mieux connoître les torts de cet Auteur ? D'après le genre de l'accuſation même, elle doit porter à faux, ou ſur lui, ou ſur moi, & peut-être ſur tous les deux.

Certains individus prétendent que Spinoſa étoit matérialiſte, parce qu'il n'a pas penſé comme tout le monde ; je ſerois donc auſſi matérialiſte, parce qu'il ſe trouveroit quelque analogie entre ſes opinions & les miennes.

Je crois qu'il ſuffit de lire ce Philoſophe, pour être aſſuré qu'il ne méritoit pas ce reproche ; & quels que ſoient les rapports (tels quels) que l'on voudroit me trouver avec lui, il ſeroit bien étonnant que l'on m'accusât d'athéiſme.

J'écris contre le matérialiſme, & en faveur de la Providence, & je cherche à rapprocher l'homme de la Divinité (autant qu'il eſt poſſible) : ce n'eſt certainement pas ainſi que parle un athée. (*)

Le célèbre Bayle dit lui-même.... " Que *Benoît* " *Spinoſa* (né à Amſterdam en 1632, & mort à " l'âge de 45 ans) étoit un homme ſage, parfaite- " ment honnête homme, ſobre, & menant la vie

(*) On voit que j'ai prévu ces petites chicanes, lorſque j'ai pris pour épigraphes des autorités auſſi authentiques, en différens genres, que l'Evangile, Samuel, & Pytagore, qui expriment le fond des opinions que j'ai adoptées.

" la plus philoſophique & la plus retirée, &c." Cependant on l'accuſe de n'avoir écrit que pour *éterniſer ſon nom*; que ſon but étoit *de détruire toutes les Religions*, parce qu'il n'adoptoit pas toutes les idées reçues; d'avoir dit que " *Dieu n'étoit pas un Etre intelligent, heureux & infiniment parfait*, parce qu'il ne reconnoiſſoit dans l'univers qu'une *ſeule ſubſtance, à laquelle appartient l'étendue & la penſée*, &c.

Du reſte, je ne me ſuis point chargé d'être le défenſeur de Spinoſa, dont je connois peu les écrits: je ne prétends pas plus à lui reſſembler; je dis ce que je penſe. Je ne *raiſonne point, je ſens*; & c'eſt d'après mes vrais ſentimens que je parlerai toujours.

Je ne ferai point de mes écrits une ſérie de diſcuſſions théologiques; j'écris mes opinions parce qu'elles me rendent heureux, même au milieu des revers qui m'ont pourſuivi, & que je déſire communiquer à mes ſemblables les moyens qui m'ont ſervi contre toutes les adverſités de la vie.

La crainte & l'incertitude ſont les principales cauſes du malheur de la plupart des hommes: apprenons à ne craindre que les jugemens de Dieu, & nous-mêmes, & nous ne ſerons plus malheureux; car Dieu eſt toujours bon pour celui qui n'eſt pas méchant.

Si au milieu du monde j'ai pu braver les *opinions*, diſons le mot, *les préjugés les plus gothiques*, que ne pourrions-nous pas pour notre bonheur, & pour celui des autres, ſi nous étions *une ſociété réunie* ſous de tels rapports !.....

Il eſt ſi peu d'êtres qui oſent penſer d'après eux-mêmes, qui oſent ſubſtituer des principes fondés ſur la nature, à des préventions fondées ſur des erreurs, & toujours ſoutenues par des crimes, & par l'effuſion du ſang !

Nos mœurs ſeroient plus douces ; nos moyens ſeroient la perſuaſion : pourquoi forcer les autres à penſer comme nous ?—pourquoi vouloir les aſſujettir à des règles pénibles, dégoûtantes, & anti-naturelles ?—Moyens qui ne ſont avantageux que pour les Directeurs, & jamais pour leurs proſélytes.

Cependant, depuis bien des ſiécles, celui qui oſoit parler ainſi, penſer même ! (hors l'Angleterre aujourd'hui) étoit un homme perdu.

Oſer s'exprimer autrement que les corps prépondérans qui ont envahi la ſuprématie ſur les gouvernemens, comme ſur les familles particulières ! c'étoit non-ſeulement renoncer à tout avancement dans aucun de ces corps, ou autres, à tout état civile ; mais encore à jouir paiſiblement de la vie la plus retirée, comme de l'agrément de la ſociété.

Par-tout L'OPINION VOUS ÉCRASE.

Euſſiez-vous le mérite le plus vrai, l'ame la plus ſenſible & la plus généreuſe, quel bien peut faire celui auquel on en ôte tous les moyens ?

Par exemple, cet homme eſt-il animé de l'amour de ſon pays en général ? Il veut auſſi certainement le bien de chacun en particulier ; mais il eſt obligé de parler en grand, de ſe créer légiſlateur pour l'inſtant :—alors il renferme, dans le cercle de ſes idées, les traits principaux & les plus eſſentiels à ce vaſte ſujet : il voit—

1°, Les loix divines, c'eſt-à-dire, la Religion.

2°, Les loix humaines, c'eſt-à-dire, l'aſſemblage des conventions les plus ſages, pour maintenir parmi les hommes *la ſureté* & *la liberté* leſquelles ne peuvent ſubſiſter, ſans un Chef adopté, en même temps que la loi, & qui ſoit aſſez puiſſant pour la faire *exécuter* ſans obſtacle.

Voilà donc ces points eſſentiels :

Dans la Religion—Dieu.

Dans la loi—le Roi.

Pour les hommes en général—le bonheur.

Il entre enſuite dans le détail de ces importans objets ; il voit que les erreurs des hommes, & leurs *ſanglantes querelles* dans toutes les religions qu'ils ont fabriquées, leur ont fait oublier la Divinité, & la ſeule loi divine inſpirée à tous les hommes par

la néceſſité.—*Dieu par-deſſus tout, & ſon prochain comme ſoi-même.*

Il voit que ces querelles, &c. viennent de la part des Miniſtres chargés de maintenir la paix & le bon ordre : dès-lors il veut réformer des Miniſtres de ſang, & leur ſubſtituer ceux qui ſont intéreſſés à maintenir la paix dans les familles, *leurs chefs*, parmi leſquels le Roi en choiſit un.

Eh bien ! ces prêtres & leurs adhérans étant vindicatifs, ne vont-ils pas abhorrer le légiſlateur !— Ce ne ſera pas pour l'amour de Dieu aſſurément ; mais bien pour l'amour de leurs paſſions, ou de leurs bénéfices.

Leſquels alors du légiſlateur, ou des prêtres, ſervent le mieux la Divinité ?—Ils crient à l'impie contre celui qui ne ſuit pas à leur gré *leurs loix*, celui qui ne les ſoutient plus dans le pouvoir de *gouverner la terre* aux dépens des Souverains, comme de toutes les loix humaines :——les barbares !...

L'impiété conſtitue l'impie ; mais celui qui ſert ſon Dieu de tout ſon cœur, & engage ſes ſemblables à le chérir, à l'admirer ſans ceſſe dans la nature, peut-il être conſidéré comme un impie ?

L'homme ſage dira à cela : " Vous avez raiſon ; mais *les loix religieuſes doivent émaner de la Divinité directement, ſans quoi elles n'en impoſeroient point aux hommes*, du moins au plus grand

" nombre : & ſi vous tirez le rideau, ces derniers
" n'ont pas les yeux aſſez perçans, ou plutôt, n'ont
" pas une ame aſſez intelligente, aſſez ſenſible,
" pour concevoir la Divinité, & la reconnoiſſance
" que nous lui devons, ſans *des images miraculeuſes*,
" &c. : & il nous falloit des démonſtrateurs de ces
" images, qui les fiſſent reſpecter."

Je conviens de tout cela.—Mais ce ſont les prêtres qui ont déchiré le rideau à force de le tirailler, & de le rapiéceter (*). Je ſuis fâché que le voile de l'illuſion ſoit tombé ; mais il ſeroit encore plus fâcheux que les hommes reſtaſſent aujourd'hui ſans religion, ou livrés aux charlataneries deſpotiques du fanatiſme, ſoit par dépravation, ſoit par *attachement aux apparences extérieures de la Religion* : car il faut convenir auſſi que c'eſt à ce dernier point que l'on tient le plus particulièrement.—Moi je ſoutiens qu'il eſt temps d'en revenir au fond, de faire connoître aux hommes le bonheur, les douces ſenſations d'un cœur pur, & devenu digne, par la ſincérité de ſes vœux, & de ſes invocations, d

(*) J'eſpère que mes lecteurs ſentiront bien que je ne ve parler ici que des prêtres livrés à leurs paſſions, & qui dég dent leur état. Il en eſt beaucoup (& j'en connois un gra nombre) qui ſont trop eſtimables, pour que ce que je dis pu leur être appliqué. Ceux-ci ſont ſouvent convenus avec de cette fâcheuſe vérité : " *Que ce ſont les prêtres eux-mêmes* " *dans tous les temps, ont fait le plus grand tort à la religi* Mais il n'en doit pas réſulter que l'on mépriſe leur miniſt ni que l'on oublie le reſpect & la vénération qui ſont dus à ceux qui en ſont dignes.

s'identifier à l'Etre Suprême : & quels moyens ſur-naturels pourroient être plus efficaces pour ranimer la ferveur & la crainte du peuple, que de lui faire obſerver ſimplement les moindres merveilles de l'aſtronomie, ou de la végétation, les grands traits de la nature : alors il ſaura que tout ce que l'Etre Suprême nous donne, il peut nous l'ôter, ou nous le rendre, ſi nous ne le méritons pas, ou ſi nous nous en rendons dignes par la prière jointe au travail ; pourvu que nous ne prétendions pas à ce qu'on appelle *tenter le Seigneur* en exigeant ſes faveurs à *point nommé*.

L'homme ne ſait point aſſez ce qui lui convient, pour livrer à ſon choix le ſucès de ſes déſirs.

Enfin, je ſuis convaincu que c'eſt à l'Angleterre que l'on peut devoir une pareille reſtauration. Ce n'eſt pas à des réformes, à des convulſions, à des révolutions qu'il faut avoir recours ; c'eſt le moyen toujours de paſſer d'une erreur à une autre : en ſe preſſant trop, on gâte tout. Les hommes ont preſque toujours voulu (juſqu'à la Révolution de France incluſivement) conduire les grandes opérations, comme les moindres.

L'on ne perſuade pas tout d'un coup, ſur-tout lorſqu'on parle un langage nouveau : les ſecouſſes ſont toujours dangereuſes ; l'opinion ne change pas comme une manœuvre de tactique ; & d'ailleurs, à quoi bon changer de mode ? Loin de vouloir

ridiculiſer les cultes, mon intention ſeroit de réchauffer chacun dans le ſien, & d'engager celui qui n'en a point d'en adopter un, en les raſſurant ſur la forme,

Pour celui qui conſerve le même principe, c'eſt-à-dire, qui prie de bonne foi ſon Dieu, comme Catholique, comme Calviniſte, comme Muſulman, ou Indoux, &c. l'eſſentiel eſt la ſincérité.—Le mal eſt l'irréligion entière, ou le charlataniſme, & la foibleſſe qui favoriſe l'intolérance.

En Angleterre, quoique la Réforme y ait été établie par un tyran (*), & par des troubles toujours cruels, tout y eſt préparé pour le mieux; la ſouveraineté religieuſe eſt dans les mêmes mains que la ſouveraineté civile; il n'y a plus à craindre de conflit entre ces deux pouvoirs, qui ne doivent jamais être ſéparé.—En déſirant cette union de pouvoirs, on n'a plus à craindre d'y être régardé comme novateur: ailleurs il n'en ſeroit pas ainſi,

En Angleterre, le prélat, les miniſtres y ſont pères de famille, & choiſis par le chef de la loi, ſoit directement, ſoit indirectement: les opinions religieuſes y ſont libres; & l'on peut être convaincu aujourd'hui, *par l'expérience*, que la piété, *la vraie religion* y ſont mieux exercées que dans les pays de l'Inquiſition,

(*) Henri VIII.

Quiconque a voyagé en Eſpagne, & en Italie, connoît l'état des mœurs qui y règnent.

Déjà donc la plus grande partie de mes vœux eſt exaucée, dans ce pays, ſur ce point.

J'ai parlé du danger de ne ſuivre pas ſervilement les opinions des autres hommes ſur l'objet le plus reſpectable, & malheureuſement aujourd'hui le moins reſpecté.

Serois-je auſſi malheureux en parlant des autorités néceſſaires à la loi, & au maintien de la puiſſance exécutrice dans les mains d'un chef?—Oui, ſans doute; parce que j'aurai contre moi tous ceux qui ont le déſir ou l'ambition de les combattre & de les renverſer: tels, en France, les petits Parlemens de Province (qui prétendent ſe comparer à celui d'Angleterre), qui voulant tout gouverner, tout avoir, tout entreprendre, & n'ayant pu y parvenir, nous ont procuré les plus criminels & les plus barbares légiſlateurs qui aient jamais exiſté, par la demande qu'ils ont faite des Etats-généraux. —Je ne veux certainement que du bien à tous les membres de ces Corps en particulier; cependant ils me pardonneroient difficilement ma franchiſe, qui ne porte que ſur l'abus, & non ſur les individus.

Combien de membres eſtimables de ces Corps pourroient, s'ils le vouloient, ſe trouver heureux en remplaçant le mortier par le caſque! alors ils

nous prouveroient, & éprouveroient bientôt eux-mêmes, que ſouvent il ſuffit de changer d'habit pour changer auſſi d'opinion.

Il en ſeroit de même de tous les autres états, ou individus, qui n'auroient beſoin que de ſe dépouiller de l'eſprit de corps, du préjugé, & de l'habitude, pour être moins égoïſtes, plus attachés au bien général, qu'à des opinions particulières, & devenir les amis, ou les protecteurs des malheureux, au lieu de s'attacher à en faire, ou à les opprimer, de peur qu'on ne s'élève juſqu'à eux.

J'en reviens donc à penſer qu'une *ſociété* de *fidèles* amis, réunis ſous les motifs que je préſente, & entretenues par quelques légers travaux littéraires, procureroit en réalité l'idée qu'on nous a laiſſé de celle des Anges, & nous dédommageroit de l'indifférence ou de la haine des autres hommes. Je crois que ſi une telle ſociété s'uniſſoit, qu'il ſeroit plus à propos qu'elle commençât par des correſpondances épiſtolaires, que par des aſſemblées, ſouvent tumultueuſes, lorſqu'il n'y a pas eu d'abord une organiſation formée.

A propos de ſociété, mon ami, je vous dirai que m'étant trouvé, il y a quelque temps, dans une de ces maiſons publiques, (où vous ſavez que je vais rarement,) je fus conduit par haſard dans la converſation ſur cette matière; il en réſulta le dialogue ſuivant :

Mon plus proche voiſin, m'interrompant bruſquement, me dit :—FIDÈLES !.,. à quoi ?

Je répondis : A Dieu,—à nos Rois,—à nos pères,—à l'honneur,—à l'humanité, &c.

A Dieu ? —Bon, me dirent à la fois un Derviche, un Rabin, & un Prêtre ; vous voilà donc de ma religion ?

Entendons-nous, Meſſieurs, leur dis-je ; vous êtes de fort honnêtes gens, & je voudrois tous vous ſatisfaire ; mais commencez par vous mettre d'accord entre vous, enſuite je vous écouterai volontiers ; & comme il eſt un point ſur lequel nous nous accordons, comme nous adorons tous un ſeul & même Dieu, je m'en tiendrai, ſi vous le voulez bien, à ce point eſſentiel juſqu'à ce que vous ſoyez d'accord ſur les autres.

A ce moyen je pourrai vous ſervir de médiateur dans vos querelles ſur des détails qui vous éloignent toujours de l'objet principal. Nous nous contenterons donc d'admirer l'Etre Suprême dans la nature, dans ſes œuvres ; de le prier, de le louer de bonne foi, ſoit ſeuls, en famille, ou avec *nos amis*, ſoit au grand air, ou dans nos maiſons ; ſans nous attacher au local, ni à la forme extérieure.

J'y conſens, me dit un autre, qui tenoit les papiers du jour ;—mais *fidèles aux Rois !* Un Roi peut

être un deſpote !—J'en conviens, dis-je ; & alors même, j'aimerois mieux encore un tyran (s'il peut en exiſter, là où les Miniſtres ſont reſponſables de leur conduite), que des millions de deſpotes autour de moi, qui me caſſeroient les coudes dans les rues, *inſulteroient* ma femme en paſſant, par groſſièreté & impunément ; ce qui, pour un *Peuple Souverain*, ne ſont que des acceſſoires journaliers, & mènent facilement au bâton meurtrier nommé les *Droits de l'Homme*, au *piſtolet mendiant* ; à la lanterne, à la... &c. auxquels traits de *juſtice*, ou de liberté, on ne peut échapper nulle part dans le pays où ils règnent. Au lieu qu'en m'iſolant, le tyran ne viendra point me chercher dans ma retraite ; & un homme ſeul n'eſt ni dangereux, ni difficile à éviter. A-t-il une armée ? bientôt une autre armée eſt oppoſée à la ſienne, & l'on eſt libre de prendre parti dans l'une ou dans l'autre ; ou, mieux encore, de s'en éloigner. Il faut de l'ordre pour conduire les armées, & il n'y en a jamais dans le deſpotiſme populaire. Enfin, ſans ordre, point de ſociété, point de liberté, point de ſureté, point de propriétés.—Nous ſerons donc fidèles à nos Rois, & à la loi, tels qu'ils ſoient.

Ici un jeune Jacobin (les cheveux coupés en rond, ſans poudre, l'oreille garnie cependant de larges anneaux d'or, les haut-de-chauſſes attachés aux épaules, & ſerrés de manière à faire voir qu'il craignoit, en les perdant, d'encourir le reproche fait à ſes confrères) ſe préſente & dit ; " Moi, je trouve

" extraordinaire que vous prétendiez, parce que
" nous ſommes jeunes, nous autres enfans de fa-
" mille, nous aſſervir plutôt à la volonté d'un père,
" qu'à celle des autres hommes. *Nous naiſſons*
" *libres*, & nous ſommes plus jaloux de faire uſage
" de notre liberté, que nous ne le ſerons plus tard ;
" faut-il que nous attendions la mort d'un père
" éternel & incommode, pour jouir de la vie?"
—Mon beau Monſieur, (ſi votre liberté n'eſt pas trop gênée de m'entendre,) je vous dirai que c'eſt grand dommage pour vous, & pour celui qui a eu le malheur d'être votre père, qu'il ne ſoit pas mort le jour de votre naiſſance : il n'éprouveroit pas les chagrins que vous devez lui cauſer, & vous ne ſeriez pas à portée de propager *un auſſi beau ſyſtême que celui de tous vos pareils*. Je diffère tellement d'opinions avec vous (particulièrement lorſque vous dites que les hommes naiſſent libres) que je ne vois pas même que les loups naiſſent libres. L'être libre (comme vous l'entendez) eſt celui qui eſt indépendant du reſte de la nature, & qui, par conſéquent, n'a beſoin d'aucun autre individu.

Si donc quelques jeunes loups, ainſi que vous, aviez été abandonnés à votre libre indépendance le jour de votre naiſſance, & ſi vous aviez été dénués des tendres ſoins paternels & maternels, certes votre carrière à tous les deux n'auroit pas été prolongée au-delà de deux fois 24 heures.

Ce n'eſt donc qu'à ces ſoins paternels que vous devez les moyens de parvenir à l'âge de la liberté

qui convient aux hommes : ceux qui, comme le loup, en jouiſſent plutôt, en uſent ordinairement comme lui ; enſuite ſi votre ame n'eſt pas ſuſceptible de la reconnoiſſance que vous devez à tous les ſoins, à toutes les peines de vos parens, pour parvenir à former un homme *tel que vous*, peut-être ſentirez-vous mieux l'intérêt perſonnel.

Si par exemple, dans cette révolution, il vous eſt échu quelque fortune *bien ou mal acquiſe*, comment trouverez-vous vos principes dans la bouche de vos enfans ?

Qu'ils manquent de ſentimens naturels à votre égard, vous me paroiſſez au-deſſus de cette affection que la nature a placé dans le cœur de tous les pères ; mais lorſque vos enfans voudront vous priver de vos jouiſſances, & même du néceſſaire, que direz-vous à cela ?—Je fus bientôt débarraſſé de celui-ci.

Le mot d'*honneur* avoit frappé l'oreille d'un grand homme ſec, ſemblable au Gentilhomme à jambes de bois dans *Gil-Blas*, & qui ne tarda pas à me faire voir combien ſouvent on ſe trompe ſur la vraie manière d'interprêter cette expreſſion.

L'honneur ! dit-il ; parlez-moi, Meſſieurs, (en ſe tournant vers tous les auditeurs) d'une ſociété de gens d'honneur !—Ils ſont rares aujourd'hui. Je parie que, ſur tout ce que nous ſommes ici, il n'y en a pas quatre auxquels je ne fiſſe baiſer la pouſſière.

Un homme, plus tranquille en apparence, mais flegmatiquement colérique, lui fit à l'oreille une réplique assez directe, vraisemblablement, puisque nos deux satellites disparurent en entraînant à leur suite la portion la plus bruyante, & la plus considérable de cette assemblée.

Sentant mon inutilité dans cette affaire, l'honneur n'exigeant pas que l'on se mette quatre contre un, je n'ai pas jugé à propos d'augmenter le nombre des spectateurs.

Il est singulier qu'aucun traité, même depuis le temps où le résultat d'un duel s'appeloit *le Jugement de Dieu*, ne nous ait encore désigné l'étendue du cercle des circonstances attachées à l'honneur de verser le sang de son prochain, ou le sien propre, lorsqu'on n'y est pas forcé pour sa défense, pour celle de quelques êtres opprimés, celle de son pays, &c.——Il est étonnant que la civilisation qui a détruit tant de portions *de la pureté des mœurs*, & tant de préjugés, ne soit pas parvenue à renverser cette partie *de l'honneur des hommes !*

On sera bien surpris, sans doute, d'entendre un ancien Militaire parler de la sorte ; mais on reviendra de cette surprise, lorsque je dirai qu'il n'appartient qu'à celui qui a fait ses preuves à cet égard, & les renouvelleroit au besoin (*), de tenir ce langage.

(*) Non pas que j'y attache l'honneur, mais parce que j'aimerois mieux mourir que de perdre celui que j'ai conservé toute ma vie.

Cette foule ſortie, je continuai, à la ſollicitation de quelques perſonnes qui ſe trouvoient là.

Il s'agit ici de définir le véritable honneur, & non pas de maintenir les abus que des ſiécles de barbarie y ont attaché. —— L'honneur conſiſte à remplir tous les devoirs d'un galant homme, à défendre & ſoutenir en tout & pat-tout le foible & les opprimés, de quelques claſſes qu'ils ſoient, ſur-tout lorſqu'ils ſont vertueux ; à y employer tous ſes moyens ; à s'occuper ſans ceſſe de n'en jamais manquer l'occaſion, autant par ſes diſcours, ſon accueil, & ſes démarches, que par ſes actions. La bourſe du riche n'offre que des moyens ſouvent trop momentanés, (particulièrement pour celui qui manque de conduite,) & plus propres à mortifier, qu'à ſoulager l'homme infortuné qui a conſervé ſa délicateſſe : l'honneur avertit le puiſſant & le riche, qu'il a mieux à faire que de payer : l'honneur avertit le malheureux qu'il a mieux à faire que de recevoir quand il peut travailler ; qu'il a mieux à faire encore que de ſe battre pour une équivoque, s'il peut offrir ſon bras pour défendre celui ou celle qu'on aſſaſſine, ou déshonore, ou pour ſauver ſa patrie des incurſions qui la menace.

Si l'on avoit beſoin d'un homme d'honneur, il faudroit le chercher parmi *ces hommes* aſſez honnêtes, & aſſez connus par leur véracité, pour être crus ſur leurs paroles, même en juſtice.

Enfin, avant de ſortir de cette ſociété, nous avions à parler de l'*humanité* ; mais que reſteroit-il à dire

& à faire pour elle, ſi tous les hommes rempliſſoient les devoirs ſacrés de l'honneur ?

Je me trouvois preſque ſeul dans le Club, lorſqu'un homme, ſimplement & proprement vêtu, portant un viſage ſerein, s'approcha de moi de l'air le plus affectueux, & me prenant la main, me ſupplia de venir chez lui pour nous entretenir plus à notre aiſe. Je ne l'ai quitté que long-temps après, & avec peine, nous promettant bien de nous revoir, & en me diſant dès que je fus ſeul—— " On eſt bien heureux lorſque, ſur cent individus réunis, on peut y trouver un ami ! (*)

Vous connoiſſez le vôtre. Adieu.

(*) Cette ſeconde Lettre du Vte de *** pourra ſembler une digreſſion ; mais elle eſt trop liée au ſujet pour y être étrangère. Je continuerai de publier, par fois, ſa correſpondance avec moi ; mais je l'entremêlerai de quelques extraits de ſes manuſcrits dans les différens genres qu'il a traités moins ſérieuſement, afin de donner une idée générale de ſes ouvrages, dont la totalité montera à-peu-près à ſix volumes in 8°.

A ce moyen, les deux premières parties ſerviront en quelque manière de texte à toutes les autres : cependant il en eſt, tels que les Dictionnaires de Recettes, ſes voyages, &c. que nous ſerons obligés de faire paroître par volumes entiers, parce qu'ils intéreſſeroient moins par fragmens.

Si nous rempliſſons nos engagemens (pour la quantité promiſe à nos Souſcripteurs par le Proſpectus) avant la fin de l'année, nous eſpérons qu'alors ils voudront bien renouveller leur abonnement, pour ſe procurer la ſuite de ces ouvrages.— *Note de l'Editeur.*

NOTICES sur la Première Partie des Essais, qui a paru le mois dernier.

LE Vte de ***, en donnant ses idées sur les abus moraux & politiques qui se rencontrent dans les Corps établis, a pour but en même temps de contribuer au soulagement & au bien-être des membres de ces Corps : ce dont nous donnerons des preuves.

Il a souffert en voyant quelquefois, parmi ceux que l'on appelle Aristocrates, cet attachement obstiné à des priviléges, en quelque sorte perdus dès les premiers momens de la Révolution, fondés sur l'espoir de rentrer facilement, ou très-promptement, dans les objets de leurs désirs ; ce qui les a induits dans de cruelles erreurs, parce que, trop pleins de confiance dans de *moyens insuffisans*, ils s'engagent de plus en plus dans des malheurs dont on ne peut prévoir le terme.

Mais il plaint de tout son cœur ses malheureux confrères, tant Nobles qu'Ecclésiastiques ;

1°, Parce que la meilleure partie de leurs réclamations sont fondées sur une possession bien acquise ;

2°, Parce que les usurpations des Démagogues sont accompagnées de vexations & des crimes les plus abominables qui aient jamais été commis.

S'il a consenti à quelques sacrifices, tant de sa part, que de celle de ses confrères, c'est parce qu'il a senti qu'ils étoient nécessaires pour obtenir la paix, & pour le bien général.

En même temps il répète toujours que l'on ne devoit pas exiger ces sacrifices tout à la fois, & qu'il falloit laisser jouir les titulaires, c'est à-dire, remettre l'exécution des réformes à la génération suivante, quoique l'on pût les prononcer sur-le-champ, en dédommageant successivement les parties souffrantes.

Mais enfin, les choses ayant été poussées si loin !... *il a dit*, en gémissant sur les maux passés, présens, & à venir:

" Ne nous laissons point abattre par notre " mauvais sort : le retour à *un état supportable* " en France ayant *un terme incertain*, ne pouvons-" nous prendre des partis convenables à notre " situation, sans pour cela abandonner toute espé-" rance ?

" Pour se déterminer sur ces points il falloit " d'abord *s'unir sous un seul rapport*, & ne plus " disputer sur les degrés d'opinion. — La désunion " & l'incertitude sont notre plus grand désavan-" tage, & favorisent les succès de nos ennemis."

Dans ses vues il a publié, au mois d'Octobre dernier, l'Avis suivant.

AVIS

A MM. LES ÉMIGRÉS FRANÇOIS.

Iſle de Jerſey, ce 31 Octobre 1792.

UN ancien Gentilhomme François, retiré dans l'Iſle de Jerſey, (qui a évité de s'engager dans les partis extrêmes, quoiqu'il ait été un des premiers perſécutés en France, mais qui a toujours conſervé l'intérêt le plus vif pour tous les honnêtes gens & les malheureux de toutes les claſſes, ayant vu avec admiration une Société d'êtres généreux, former en Angleterre des ſouſcriptions & un établiſſement pour le ſoulagement des François qui ſe trouvent en ce moment en danger de manquer de reſſources), apprend aujourd'hui, avec une vraie douleur, qu'un nouveau Décret interdit toutes voies de rentrer dans ſes foyers, *à peine de mort*; & que cet établiſſement en Angleterre eſt manqué, ou contrarié par quelques circonſtances particulières, &c. Pénétré de la ſituation malheureuſe de ſes compatriôtes (ſituation qui lui eſt commune avec eux), & déſirant contribuer à l'adouciſſement de leur ſort, autant qu'il ſeroit en ſon pouvoir, il ſe fait un devoir & un plaiſir de leur communiquer quelques idées, dont il eſpère qu'un grand nombre pourront tirer parti: & quand il ne parviendroit par-là qu'à en arracher un ſeul de la misère *qui les menace*, il en éprouveroit une grande ſatisfaction; il pourroit ſe dire:—Que chacun des honnêtes gens qui ſont ſuſceptibles de s'intéreſſer aux peines

de leurs ſemblables, en faſſent autant, & tous les malheurs ſeroient changés en ſujets d'allégreſſe ;— mais il eſt perſuadé que pluſieurs milliers peuvent s'aſſurer une vie douce & tranquille pour le reſte de leurs jours, & *ſuivre leurs principes ſans inquiétudes*, ni troubles, en exécutant ce qu'il va leur propoſer.

Il s'agit de leur procurer de grands fonds de terre, très-fertiles, ſous de beaux climats, dans l'Amérique Septentrionale, où on ſe chargeroit d'en faire conduire un grand nombre, de les y loger, nourrir, chauffer, entretenir, &c. pour le reſte de leur vie ;

Moyennant que chacun des individus, en ſouſcrivant pour cet établiſſement, payera la ſomme de 600 liv. une fois payé ſeulement ; mais comme cet établiſſement a pour but de préſenter des reſſources aſſurées à des perſonnes infirmes, d'un âge avancé, & également à ceux qui, quoique dans la force de l'âge, ſe trouveroient bientôt manquer de moyens de ſubſiſtance, il eſt indiſpenſable que ces derniers conſentent à aider de leurs facultés phyſiques & perſonnelles, à l'exécution d'un plan qui leur aſſure le néceſſaire, l'aiſance, & même l'abondance pour le reſte de leurs jours : ce ſera un moyen pour eux de contribuer à la bienfaiſance des fondateurs, puiſque leurs travaux, en tournant à leurs propres avantages, aſſureroient en même temps la ſubſiſtance d'un certain nombre de leurs confrères infirmes, ou hors d'état de leur aider,

du moins physiquement ; car dans de pareils établissemens, il faudra nécessairement former des plans d'administration, & d'une discipline douce, seulement pour la bonne intelligence & le bonheur de tous.

Ce plan sera communiqué à chaque société, & refondu d'accord avec eux-mêmes, en forme de code analogue à leurs principes ; & la plupart de ceux qui ne pourront s'occuper au dehors, seront utiles à des emplois pour l'intérieur, & aux grades que ces Messieurs se donneront entre eux, sous la direction d'un chef.

En conséquence ceux qui se trouveront hors d'état de se rendre utiles aux travaux extérieurs, (les plus essentiels dans cette opération), payeront le double des autres, c'est-à-dire, 1,200 livres. Quel est celui qui ne se trouvera pas heureux, pour cette somme une fois payée, d'être assuré de tous les besoins, & *de l'exercice libre de sa religion* pour le reste de ses jours ?

On doit sentir les motifs & la nécessité de cette petite avance.—En supposant qu'il se présente 1000 souscripteurs pour un de ces établissemens, les personnes qui consentent à procurer des fonds de terre fertiles, quoique non défrichées, & auront assez de crédit pour exécuter ce projet, ne pourroient fournir près d'un million d'avance pour nourrir ces mille personnes pendant les deux premières années que l'on sera occupé à défricher, dé-

blayer le terrein, & le mettre en état de les nourrir & pourvoir à tous leurs beſoins pour la ſuite. Mais auſſi ces premiers temps de travaux paſſés, ils en jouiront paiſiblement le reſte de leur vie ; & je me propoſerois même, pour mon compte, que ſur le terrein que j'aurois fourni, & qui ſe trouveroit défriché, il en reſtât la moitié aux héritiers de toute la ſociété eccléſiaſtique que j'aurois formée, & l'autre moitié à mes deſcendans, vu que cet établiſſement n'eſt fait que pour la vie de ceux qui y auront ſouſcrit.

Les fonds de cette ſouſcription ſeroient dépoſés chez de bons & honnêtes négocians de l'Iſle de Jerſey, & de Londres, qui ſeroient les garans des ſouſcriptions : & comme la ſaiſon la plus favorable pour faire cette traverſée eſt au mois d'Avril prochain, on auroit le temps, d'ici là, de voir la tournure que prendront les affaires de France (pour la ſatisfaction de ceux qui eſpèrent encore rentrer dans leurs biens, ce qui eſt à-peu-près impoſſible aujourd'hui par la force, comme par le raiſonnement), & de raſſembler les fonds, ainſi que de faire toutes les démarches néceſſaires pour s'aſſurer de l'exécution, & obtenir, s'il eſt poſſible, *le paſſage franc* pour la nouvelle Colonie, que l'on diſperſeroit ſur le lieu à de petites diſtances les unes des autres. Quant au voyage de mer dans cette ſaiſon, c'eſt peu de choſe ; c'eſt l'affaire d'un mois à-peu-près.

Cet établiſſement, quoique religieux, n'entraînant aucuns vœux, ceux qui par la ſuite trouveroient des reſſources qui leur ſembleroient préférables, ſeront libres de ſe retirer où bon leur ſemblera, ſans pouvoir cependant retirer les fonds qui auront été employés pour les commencemens de l'établiſſement. Il eſt eſſentiel que les ſouſcriptions ſoient remplies d'ici au premier Janvier au plus tard, pour que les entrepreneurs ſachent à quoi s'en tenir, & profitent des premiers mois de l'année pour faire les démarches néceſſaires.

Enfin comme l'auteur de ce proſpectus enviſage beaucoup plus de peines pour lui, & plutôt les moyens de ſatisfaire les mouvemens de ſon cœur dans des circonſtances auſſi cruelles, que de vrais avantages pour ſes intérêts, il prend le parti de le rendre public, afin de fournir à toutes autres perſonnes (qui pourroient agir conformément à ce plan, y ajouter, changer, &c.) des moyens de ſoulager une quantité d'individus malheureux, qui méritent l'intérêt & les ſollicitudes de l'humanité entière. On peut trouver des facilités à faire exécuter ce plan en Eſpagne, comme en Angleterre, &c.

Il ne doute pas que les Seigneurs, & autres perſonnes charitables d'Angleterre, qui avoient fait les ſouſcriptions dont nous avons parlé, ne ſe joignent à lui avec plaiſir, pour faciliter ce nouveau plan ; ſans quoi il ſeroit difficile que cette

opération réuſſiſſe ; car malheureuſement il y a bien peu d'Emigrés en état de faire ces avances.

On inviteroit auſſi ceux qui ont pu, ou pourroient avoir quelques ſommes plus conſidérables que celles mentionnées ci-deſſus, & qui déſireroient profiter de cet établiſſement, à faire part de leur ſuperflu à ceux qui ne pourroient ſe procurer cette petite ſomme néceſſaire pour les premiers momens, ou à procurer à leur ſociété des ouvriers utiles, ſurtout des charpentiers, maréchaux, ouvriers en terraſſes, &c. : la ſociété leur payeroit l'intérêt de leurs avances.

Les travaux de l'Agriculture ne doivent point effrayer les honnêtes Eccléſiaſtiques auxquels ce projet eſt deſtiné ; ce furent les occupations de nos Patriarches, des premiers Religieux, la première fonction des Empereurs de la Chine ; enfin, l'art le plus eſſentiel, & des plus nobles, puiſqu'il ne déroge point à la Nobleſſe : leur ſanté ſe trouvera mieux d'un exercice auſſi ſalutaire. Eh ! qui pourroit ſe trouver humilié d'une occupation dont il recueille les fruits, & qui réuniroit la bienfaiſance, l'exemple de la ſimplicité, de la modeſtie, *la fermeté à ſes principes*, la reconnoiſſance même, à l'utilité perſonnelle en tout genre ? Cette opération peut ſe faire pour 100 perſonnes, comme pour 1000.

Ceux qui voudront avoir des renſeignemens ſur cette affaire, s'adreſſeront à M. Elie Durelle, & Compagnie, à Saint-Helier.

RÉFLEXIONS sur la Colonie proposée pour l'Amérique Angloise.

ON a entendu avec chagrin quelques-uns de *ceux* auxquels ce Plan eſt propoſé, dire : " Qu'ils " préféreroient *être les valets d'un maître quel-* " *conque*, à ſe ſervir eux-mêmes ;—d'autres, croire " que c'eſt une plaiſanterie."

Ce Plan eſt ſi peu chimérique, que celui qui le propoſe étant décidé à ſe rendre dans ce pays avec ſa famille, & à travailler lui-même, tant de ſes bras, que des connoiſſances qu'il a acquiſes pour les plans de ce genre, &c. il acceptera volontiers pour *aſſociés*, un petit nombre de ceux qui voudront travailler dans le même genre, de concert avec lui, & partagera avec eux proportionnellement ſes reſſources particulières, comme il l'eût fait plus en grand, pourvu qu'ils aient quelque talent utile aux travaux communs, du moins la force & la bonne volonté. Il ajoute :

Nous mangerons & travaillerons enſemble, ſans valets ni maîtres, ſeulement avec le bon ordre convenu entre nous.

Ceux qui auront une petite ſomme, on les mettra à même de la faire valoir pour leur compte dans l'opération, &c.

Quant à l'établiſſement en grand, propoſé, il ſeroit diviſé, comme on l'a dit, en un nombre de petites ſociétés près les unes des autres, dans leſquelles chacun choiſiroit ſes compagnons, depuis un juſqu'à cinquante : là, ils ne ſeroient aſſervis à qui que ce ſoit, & ne dépendroient que d'eux-mêmes, & de la néceſſité de ſe procurer leurs beſoins utiles & agréables, *ſuivant le plan qui auroit été concerté avec eux.*

Nous aurions des délaſſemens innocens, extérieurs & intérieurs, tels que la chaſſe & la pêche, très-abondantes en ces contrées, &c. D'ailleurs nous deſcendrions, en arrivant, dans une terre toute défrichée, achetée par l'*entrepreneur*, d'où l'on iroit, chacun à ſon tour, travailler au défrichement.

Mais, diſent quelques-uns, nous ſerions expatriés.—Hé ! ne l'êtes-vous pas déjà ?—La différence qu'il y a, c'eſt que, dans le pays où vous êtes tous, vous n'êtes ni libres d'exercer ouvertement vos fonctions, ni aſſurés de ne pas mourir de faim, à moins d'entrer la plupart *en ſervitude*, encore ceux qui en auront la faculté ;—de plus, dans la crainte d'eſſuyer de nouvelles perſécutions dans quelques parties de l'Europe que ce ſoit.

Au lieu qu'iſolés, *quoiqu'en ſociété*, dans un territoire fertile & immenſe, ſous un climat tempéré, vous n'aurez à craindre aucuns de ces inconvéniens ;—& d'autant moins que le trajet de mer, que vous redoutez, forme préciſément la barrière

qui assure votre tranquillité à l'égard de vos ennemis.

Les révolutions de l'Europe commencent ; (*) celle des Provinces Angloises est finie. *Les Américains ne peuvent changer qu'en mieux ; déjà plusieurs provinces désirent un Roi...* La liberté des religions y est entière ; à plus forte raison pour une société isolée, qui ne leur peut faire que du bien en défrichant une grande portion de leur terrein, que nos héritiers viendront habiter & cultiver, &c. Et d'ailleurs, si nous obtenons cet établissement dans la partie méridionale du Canada, nous y jouirions d'une Constitution plus affermie.

Quelques-uns (heureusement en petit nombre) parlent de *tout braver* en retournant en France.— *Si le sentiment qui les a retenus étoit pur, que seroit-il aujourd'hui ?...* Du moins, si la crainte du Ciel ne peut les arrêter, que celle des fers & de la mort leur fasse prendre des partis plus raisonnables.

Enfin, " l'*espérance*, direz-vous, de rentrer *paisiblement* en France dans nos fonctions, &c. ne " nous permet pas de nous éloigner, quoique nous " trouvassions aussi nos fonctions, & de quoi vivre " ailleurs, &c."

(*) Depuis ce temps, depuis que l'Angleterre a pris un parti dans cette guerre, nous avons tout lieu d'espérer que les projets des mécréans seront arrêtés dans leurs cours.

Je ne prétends pas être prophète ; mais, hélas ! liſez l'hiſtoire des Révolutions des Empires ; comparez-leur les événemens actuels, & ne vous abuſez plus... Liſez enſuite le *Cultivateur Américain*, & les nouvelles Hiſtoires des Colonies Angloiſes dans l'Amérique Septentrionale ; voyez les cartes de ce charmant pays, &c. & alors vous verrez que des établiſſemens de cette ſorte ne reſſemblent en rien à ceux des climats brûlans de la *Guyanne*, ou des Antilles, ni aux climats glacés du Nord ; & il ſeroit également ridicule de comparer une Société Religieuſe & Patriarchale, à l'eſclavage des deux Indes, &c.

Lorque les Jéſuites ont formé leurs Sociétés dans les quatre parties du monde, ſe ſont-ils effrayés de bien plus grands voyages, dans des temps où la navigation n'étoit pas auſſi ſure qu'elle l'eſt aujourd'hui, *& ils le faiſoient de leur plein gré :* mais ils ont viſé peut-être *trop haut*. Etant plus ſages, & auſſi laborieux, abandonnant les chimères pour des réalités, vous ſerez *plus heureux*, ſur-tout lorſque vous n'entreprenez rien excluſif à votre retour, & ayant le temps de penſer à ce que vous voulez faire, ſans cependant attendre qu'il ſoit trop tard.

Decret contre la rentrée des Emigrés en France.

« Tous les Emigrés François ſont bannis à « perpétuité du Territoire de la République « Françoiſe ; & ceux qui rentreroient ſeront punis « de mort. »

Les Propoſitions ci-deſſus n'ayant pas été écoutées, l'Auteur a fait le Mémoire ſuivant, deſtiné à être mis ſous les yeux du Gouvernement, & déposé chez M. DUNDAS.

MÉMOIRE.

Mars 1793.

LE VICOMTE DE *** (qui avoit publié, au mois d'Octobre dernier, par la voie de la Gazette de Jerſey, le projet de former un Etabliſſement Agricole pour le défrichement d'une grande portion de terre, dans la partie la plus méridionale des Colonies Angloiſes au Canada, ou dans les Etats-Unis de l'Amérique, en ſe chargeant d'y conduire, ſous les auſpices du Gouvernement Britannique, 1000, ou 2,000 Emigrés François, Nobles & Eccléſiaſtiques) a reconnu, depuis, la difficulté de former cette entrepriſe avec ſuccès, ſur-tout ſi cette Colonie n'étoit compoſée que d'Eccléſiaſtiques qui ne voudroient pas ſe *marier*, & dont une partie ſe trouvant infirmes, ne pourroient non plus travailler, ni ſe conformer à la diſcipline néceſſaire au bon ordre, dans les commencemens d'un établiſſement de cette nature; enfin, n'ayant pas les fonds néceſſaires pour les avances d'une telle opération, &c.

Ayant appris, depuis ſon arrivée à Londres,

1°, Que le genre de la guerre actuelle avoit déterminé le Roi d'Angleterre à conſentir à recevoir à ſa ſolde pluſieurs Légions de Volontaires François, Nobles & autres, pour aller redreſſer les torts des Républicains François ;

2°, Que Sa Majeſté Britannique avoit accepté les offres des Nobles Seigneurs Ecoſſois, de lever, à leur nom, des Régimens de leurs Tribus, pour la défenſe de leur propre pays, &c.

3°, Que le Gouvernement Britannique s'occupoit de former un grand établiſſement dans le Canada, pour procurer à la Nobleſſe Françoiſe infortunée, une retraite avantageuſe & utile à cette Colonie Angloiſe, &c,

Conſidérant ces trois rapports avec la quantité de Gentilshommes François qui ſe ſont adreſſés à lui, & attendent ſa réponſe pour prendre des partis dans quelqu'un de ces genres, le Vicomte de *** ſupplie MM. les Miniſtres d'Angleterre de prendre en conſidération l'offre qu'il fait—de former, ſur-le-champ des *Compagnies franches*, compoſées d'Officiers & Volontaires François, tant nobles que non nobles, leſquels ſeront attachés au ſervice de la Grande-Bretagne, & peuvent être employés dès cette campagne-ci,

Soit pour aller faire la guerre ſous les ordres de Son Alteſſe Mr le Duc d'York ;

Soit en reſtant cette année en Angleterre, comme les autres troupes, pour la défenſe des Iles Britanniques, ;

Soit, enfin, pour partir ſur-le-champ au Canada, comme troupes Angloiſes, deſtinées en même temps à la défenſe de ce pays, & à défricher une grande portion de terres.

Mais ſous ces trois rapports, l'objet de ce Corps ſeroit (après avoir fait une campagne, ou dès ce moment-ci), d'aller faire un établiſſement dans la partie du Canada, vers le Lac Ontario, parce qu'ayant la force & la diſcipline militaire réunies aux facultés néceſſaires pour une entrepriſe agricole, ils ne craindroient point les Sauvages, & procureroient à l'Angleterre des avantages dans ces deux genres, que l'on ne pourroit attendre d'aucune autre eſpèce de nouvelle ſociété.

Du reſte, ſi les loix Angloiſes ne permettoient pas que nous conſervions, en arrivant au Canada, les dehors ou l'apparence militaire, on pourroit nous y laiſſer (après cette guerre) comme de ſimples cultivateurs; on nous accorderoit enſuite d'y garder nos armes pour notre défenſe, ſi cela eſt poſſible, en nous conformant aux loix du pays.

On peut même auſſi, pour cette année, attacher nos Compagnies franches à une Légion, ou autre Corps, duquel nous ſerions aiſément détachés après la campagne, pour être envoyés à notre deſtination, &c.

Mais je crois que le mieux ſeroit de nous envoyer au Canada, avant la fin de la guerre, de crainte qu'à la paix nous ne fuſſions réformés.

Ceux auxquels le nouveau ſyſtême de Dumourier ne convient pas (& ils ſont en grand nombre, je crois) doivent d'autant plus volontiers ſe joindre à ce plan; parce qu'en rempliſſant l'objet, du moins de venger notre Roi, & d'aider à rétablir ſon légitime ſucceſſeur, ils profiteroient de notre entrée en France, les armes à la main, pour tirer des reſſources de chez eux, & ſe dégager tout-à-fait d'un pays où ils ne trouveroient plus les mêmes avantages, & qui ſera pour long-temps un ſéjour de troubles & de malheurs.

Les fonds qu'ils en tireroient ſerviroient à leur donner de grands moyens pour aider leur portion de défrichement au Canada, ou tels autres établiſſemens qu'ils pourront déſirer.

Enfin, aujourd'hui refuſer, ou ne pas s'empreſſer d'aller combattre pour rétablir un Roi en France, & pour ſoutenir nos Alliés, nos parens, nos *amis priſonniers*, nos propriétés, &c. uniquement par la crainte de ne pas retrouver la totalité de nos priviléges particuliers dans la nouvelle Conſtitution, ce ſeroit déclarer que l'intérêt perſonnel auroit ſeul dirigé ceux qui ſe ſont engagés dans les travaux pénibles de cette guerre.

Ennemi des aſſaſſins, des méchans ſeulement, cette campagne étoit & ſera la ſeule qui nous convienne

vienne. La ſuite, la reſtauration entière de la France ne peut être que l'affaire du temps: ceux qui croient n'y rien pouvoir, après avoir rempli ce premier devoir, ſeront approuvés de chercher alors *une autre terre promiſe*, où ils puiſſent être aſſurés de vivre en paix, & indépendans des malheurs de leur patrie, par l'effet de leur travail, & ſans être à charge à qui que ce ſoit.

Combien de braves & loyaux Gentilshommes, qui ont peu ou point à compter ſur leur fortune en rentrant en France, trouveroient dans ce plan des moyens de s'aſſurer un meilleur ſort!

C'eſt aux hommes expérimentés par le malheur & l'infortune que ce plan peut convenir. Tous ſeroient aſſurés, en arrivant, environ de 100 arpens de bonne terre; ceux qui auroient de l'argent acheteroient ou loueroient des ouvriers pour défricher leur portion.

Ceux qui n'en auroient pas travailleroient eux-mêmes à leur terrein, s'ils le vouloient, ou en céderoient une partie à ceux qui auroient de l'argent, pour faire défricher l'autre; & tous ſeroient pourvus au-deſſus du néceſſaire.

Les plus riches auroient la facilité de s'étendre; les autres auroient la même facilité avec le temps, proportion gardée; & tous ſeroient ſoutenus par le Gouvernement, & par la maſſe de notre Corps; avantages que l'on ne pourroit avoir individuellement, ni ſéparément.

Si je puis recevoir mes propres fonds, j'en aiderai de tout mon cœur ceux qui n'en auront pas, ou qui n'auront point encore reçu les leurs de France.

Quant au commandement de ce Corps, je n'en ambitionne que les moyens d'être utile par la direction, si elle m'est accordée. Il y aura d'autres Chefs qui commanderont ; & *le Corps des Officiers ne seroit nommé que sur l'ancienneté & la connoissance de leurs services*, lorsque le Corps semblera complet.

Du reste, si, après avoir montré notre bonne volonté pour faire cette Campagne en France, le Gouvernement préféroit nous envoyer sur-le-champ au Canada, peut-être seroit-ce le meilleur parti. On sait combien on pourroit compter sur notre fidélité ; & peut-être *les circonstances dans ce pays* ne la rendroient-elles pas inutile.

Ce dernier Mémoire n'a pas eu d'effets non plus, peut-être parce qu'il n'a pas été assez connu : ce qui nous a déterminé à le publier ici.

Réflexions *ſur la Poſition actuelle des Emigrés.*

BEAUCOUP diront encore à cela, ſans doute: " Ces moyens ne nous plaiſent point; nous avons " eu déjà aſſez de peines à ſupporter, ſans nous " engager à de nouveaux travaux dans un autre " genre, parce que nous préférons rentrer dans " nos biens *inceſſamment.*"

Aiſément cela ſe peut croire; nous avons tous ce même déſir: mais nous vous répondrons encore— Depuis quatre ans vous avez les mêmes eſpérances; *le ſuccès y a-t-il répondu?*

On ne vous dit pas que vous ſerez toujours auſſi malheureux; mais ce que l'on vous propoſe vous empêchera-t-il de profiter de vos avantages, s'ils vous arrivent?

Et, dans le cas contraire, combien ne vous applaudirez-vous pas d'avoir agi avec cette prévoyance?

Vous comptez toujours ſur les Puiſſances alliées; vous le pouvez indirectement, & non pas directement.

Car il ſeroit poſſible que leurs ſuccès même n'entraînaſſent pas les nôtres, du moins en totalité.

Songez que, quelque étendu que ſoit l'intérêt que nos malheurs inſpirent, il ne faut pas ſe flatter que toutes ces Puiſſances aient abſolument la même manière de voir que vous ſur nos intérêts : pas une, peut-être, ne ſonge à remplir *tous* vos vœux.

En fût-il autrement — le pourront-elles ? . . . . Obſtacles du côté du pays à vaincre, non-ſeulement par les armes, mais encore par l'opinion, même par les impoſſibilités phyſiques.

Obſtacles du côté des intérêts de chacune de ces Puiſſances, qui (faut-il vous le dire) ne peuvent oublier qu'elles étoient, & malheureuſement ſeront peut-être toujours rivales de la France.

Je vous vois dire alors : " Eh bien ! que l'on " me rende mon bien, & je ſerai content !...

Oh ! il ne falloit pas ſe donner tant de peines pour obtenir l'effet de cette demande. Si vous vous en fuſſiez contenté, & même de beaucoup plus, comme moi & beaucoup d'autres nous ſommes efforcés de vous y déterminer au commencement de la Révolution, tout le mal fait ne ſeroit point arrivé.

Enfin, ſi vous bornez aujourd'hui vos eſpérances à ce point, les projets qui tendent à vous aſſurer une exiſtence ailleurs, ne doivent que mieux vous convenir. Vos biens rentrans dans vos mains, ils ajouteront à vos nouvelles reſſources, & vous n'au-

rez pas la honte & le déſagrément d'aller vous ſoumettre à un régime qui ne vous convient plus.

N'allez pas dire que les Puiſſances ſous l'étendart deſquelles vous vous êtes rangés, vous auront trompés ! Elles n'ont pu vous promettre de faire plus que ne l'exigent leurs intérêts reſpectifs. Les Rois n'ont pas même ce pouvoir, ſur-tout dans ce moment-ci.

Que les malheurs & l'expérience vous apprennent donc à prévoir, & vous déterminent à agir en conſéquence.

Réuniſſons-nous, dis-je, ſous un ſeul rapport, celui de *Chevaliers François Royaliſtes*, ſous un ſeul uniforme, celui des Gardes de nos Rois; & allons vaincre ou mourir avec l'armée de Gaſton, ou ſous les ordres de celui de nos Princes qui voudra ſe rallier à nous ſous ce ſeul principe.

Que les Eccléſiaſtiques qui ſe croiront permis, & en état de porter les armes, viennent avec nous; que les autres ſe rendent dans le Brabant, ou en Amérique; que le tout enſemble ſe réuniſſe ſous des Chefs *choiſis par nous-mêmes*; & ſollicitons tous enſemble ce dernier effort de la part du Gouvernement qui nous a accordé une ſi douce hoſpitalité. Alors nous obtiendrons ſans doute d'être tranſportés, en force, dans les lieux où nous aurons déſiré, *d'un commun accord*, de nous rendre. Mais encore une fois, ſi nous ne nous uniſſons pas

ſous un même point de vue, qui voudra, ou qui pourroit s'unir à nous ? Notre aſſoupiſſement ne nous conduira qu'à un réveil léthargique & funeſte.

Enfin, ſi l'on ne peut parvenir à former cette réunion en un ou pluſieurs Corps, que chacun en particulier veuille bien écouter cet avis donné par le ſentiment le plus pur ; que chacun ſonge de ſon côté, autant qu'il eſt en ſon pouvoir, à ſe former, ſelon ſon genre, des reſſources particulières dans les différentes Puiſſances qui nous accueillent, ſoit par l'état militaire, par l'agriculture, les belles-lettres, &c.—Et je ne ceſſerai de répéter que cela ne vous empêchera pas, ſi les choſes tournent à bien, de rentrer chacun chez vous. Mais ma manière de voir ne me permet pas de croire qu'il ſoit poſſible à aucun de nous de jouir d'une vie agréable en France d'ici à bien long-temps.

C'eſt une des raiſons qui m'ont déterminé à renoncer à la France pour toujours ; mais cette réſolution ne m'empêcheroit pas, comme je l'ai dit, d'offrir de payer de ma perſonne pour venger mon Roi, & rétablir le bon ordre.

*Suite des Réflexions du Vicomte de ***, ſur l'Etat préſent des Choſes.*

ADRESSÉES A L'ÉDITEUR.

D'APRÈS le contenu de ma première Partie, mon ami, on a pu appercevoir mes vues & mon plan.

J'ai voulu ſuivre, ſelon mes facultés, le cercle de toutes les connoiſſances utiles aux hommes, à l'éducation.

Il falloit bien commencer par le Ciel, avant de parcourir la terre; parler de la nature, des ouvrages de l'Etre Suprême, avant de nous occuper de ceux des hommes: faire dériver la religion de la nature & de la raiſon; puis fonder la politique, ou l'ordre civile, ſur les mêmes principes.

Pour y parvenir, établir la paix généralement entre les ames, comme entre les corps; éteindre (s'il eſt poſſible) les querelles de religion, comme les querelles politiques & particulières.

Enfin, pour mettre la paix entre les hommes, il faut bien dire à chacun en corps, ce qu'il a de trop, ou trop peu; ce qu'il eſt néceſſaire de réformer peu à peu, & d'établir dans la ſociété en général.

J'ai déjà tâché de démontrer qu'il valoit mieux de la religion réelle que des religions apparentes ; que les hommes ne pouvant être parfaitement heureux dans ce monde, j'éprouverois le bonheur auquel j'aſpire, ſi je pouvois éloigner le malheur de mes ſemblables. J'aime mieux me répéter que de me démentir.

Qui pourroit donc avec raiſon m'en vouloir ?

Dans mes principes je rappelle vers Dieu, par conſéquent à la vraie religion.

Je prêche la fidélité aux loix, puiſque je réclame les moyens de les faire exécuter.

Si je parle avec reſpect & en faveur des Rois, c'eſt toujours pour le plus grand avantage des Peuples, & jamais en courtiſan.

Si je me récrie ſur les abus d'un ou de différens Corps civiles, ce n'eſt jamais que contre l'abus que porte ma réclamation, & je cherche en même temps des moyens propres à aſſurer des reſſources convenables aux membres de ces Corps (dont je fais partie moi-même), afin de les dédommager des ſacrifices indiſpenſables à faire, lorſqu'il s'agit du bien commun.

Dans une affaire générale, chacun y étant intéreſſé, a le droit d'y dire ſon mot, *& le doit peut-être.*

Il faut d'abord avoir de bonnes intentions ; mais comme il n'eſt pas poſſible que tous nos *lecteurs* aient la même façon de voir, il eſt néceſſaire de diriger ſes moyens entre les deux extrêmes, de manière à ce que chacun des partis oppoſés y puiſſe trouver à ſe ſatisfaire, s'il eſt raiſonnable.

En fait de guerre d'opinion, aſſurément ce n'eſt pas avec des menaces inutiles, quand on eſt les plus foibles, injuſtes quand on eſt les plus forts, & des raiſonnemens qui ne portent que ſur nos intérêts perſonnels, &c. que l'on peut vaincre, ou parvenir à des concluſions ſatisfaiſantes.

On ne dompte point un cheval ſans lâcher par fois les rênes ; à plus forte raiſon on ne ſe fait pas des amis de ſes alentours, en leur refuſant toujours la main.

Avant d'en venir à la voie des armes, il falloit eſſayer de parler aux cœurs. La dureté a provoqué la férocité des êtres qui en étoient ſuſceptibles, ſur-tout lorſqu'ils ſe ſont vus *livrés à eux-mêmes, ſans oppoſition intérieure.*

Je ſais que, dans le point de délabrement monſtrueux auquel les choſes ont été pouſſées, il n'y a que par une guerre dirigée avec vigueur, par un Gouvernement ferme, que l'on puiſſe à préſent rétablir & maintenir l'ordre ; mais, hélas ! com-

bien en *a-t-il coûté*, & combien en coûtera-t-il encore, pour y parvenir ? d'autant plus que les moyens mis en uſage n'étoient point aſſez efficaces, faute d'enſemble.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt un point ſur lequel tous les honnêtes gens ſont d'accord certainement :— c'eſt dans le déſir & l'intention de détruire les principes abominables des prétendus Républicains François ; mais malheureuſement d'autres intérêts diviſent les forces néceſſaires pour remplir cet objet d'une manière moins cruelle, & plus prompte.

Mes motifs à préſent ſont aſſez connus pour n'avoir pas beſoin de m'excuſer ; mais je n'ai pas de raiſons de craindre d'expliquer tous mes motifs.

Le célèbre *Barklay* a pu dire à Charles II. de grandes vérités, lui propoſer de les entendre, & être écouté ſans amertume :—ne pourrions-nous donc pas dire auſſi à tous les hommes auxquels nous déſirons être utiles, les ſacrifices qu'il convient à chacun de faire pour amender ſon ſort, & celui de ſes ſemblables ?

Je reviendrai à cet homme célèbre, dans un autre temps.

Les hommes ſe tourmentent trop ſouvent pour bien peu de choſes, parce qu'ils ſont maîtriſés par leurs habitudes.—Si l'on réfléchiſſoit lorſqu'on ſe trouve privé d'une terre, ou de tel autre objet, que l'on peut en trouver autant, & quelquefois beau-

coup mieux par-tout ailleurs, on auroit ſouvent ſujet de ſe réjouir, au lieu de s'affliger.

" Ceux qui penſent ici poſſéder quelque choſe,
" La poſsèdent bien moins, qu'ils n'en ſont poſſédés.

P. Corneille.

" Quitte tout, mon enfant, & tu trouveras tout.

Idem.

" Cherche la Liberté comme un bonheur extrême ;
" Mais ſouviens-toi, mon fils, de cette vérité ;
" Qu'il te faut renoncer tout-à-fait à toi-même,
" Ou tu n'obtiendras point d'entière liberté.

Idem.

J'ai cru pouvoir citer ici ces paſſages *évangéliques*, parce qu'ils ſont faits pour nous déterminer à nous attacher moins particulièrement aux objets dont nous pouvons nous paſſer.

Car, non-ſeulement tel ou tel privilége entraîne ſouvent, pour le ſoutenir, les plus grands chagrins & les plus grandes adverſités, des procès, &c. ; mais encore, ſi l'on ne s'attachoit pas tant au local pour de ſimples propriétés, ſouvent on ſeroit plus heureux & plus riche, même avec cent livres ſterling de rente, dans un pays neuf, qu'avec cent fois plus dans nos royaumes civiliſés.

Tout dépend de la manière de voir les choſes.

Il me ſemble que la France n'eſt plus digne de poſſéder nos braves & loyaux Royaliſtes ! *Je voudrois leur créer de nouvelles patries.* Combien j'en connois qui ne pourront jamais être heureux au milieu du mauvais eſprit que les démagogues ont établi dans ce beau pays !

Combien de bons Seigneurs qui ne s'occupoient que de bienfaiſance dans leurs terres, n'y trouveroient plus la poſſibilité de ſatisfaire leurs goûts honnêtes, & n'y ſeroient environnés que d'ingrats, ou d'aſſaſſins !

Combien de bons Paſteurs, ou Curés, qui partageant avec les Seigneurs leurs ſoins reſpectables auprès des malheureux, ſavoient maintenir le bon eſprit de la religion ſans fanatiſme, & prêchoient également l'exemple des bonnes mœurs, comme de la fidélité aux loix & au Roi !

Que deviendront-ils dans un pays auſſi corrompu, & dévaſté dans toutes ſes parties ?

Je ſais qu'il y en a dans ces deux genres qui auroient trop à perdre en richeſſes & en *opinions*; je les plains d'autant plus, que le danger pour eux s'étend en raiſon de ce qu'ils avoient plus de moyens. Ceux-ci ne ſuivront pas mes avis vraiſemblablement ; & cela eſt naturel ; l'on n'abandonne pas aiſément de telles eſpérances. Mais les autres, qui ſont en bien plus grand nombre, devroient ſe réunir, ou s'occuper individuellement des meil-

leurs partis à prendre, afin de s'assurer, à tout événement, un meilleur sort.

Il ne faut pas se dissimuler que, plus les générosités sont grandes, plus elles sont susceptibles de s'épuiser (ce dont assurément il n'y a nulle apparence); mais enfin, c'est à nous d'y penser pour les bienfaiteurs; & de les aider à nous fournir les moyens de terminer nos malheurs, auxquels tous les honnêtes gens ont pris un intérêt si bien démontré!

En effet, quels travaux, quelles détresses, fatigues, maladies, &c. n'a pas souffert l'infortunée Noblesse Françoise, dans cette Campagne de 1792! dans laquelle *tous les moyens généraux & particuliers étoient insuffisans.*

J'ai quelquefois le chagrin d'entendre accuser d'indolence ceux qui restent aujourd'hui dans l'indécision sur les partis qu'ils ont à prendre.

On seroit moins sévère si l'on considéroit combien ils sont à plaindre après une aussi cruelle expérience. Quelle certitude, quelle perspective leur présente-t-on pour rentrer en lice, & éviter un sort semblable à celui de l'année dernière?

Combattre, pour la Noblesse ce n'est rien; *mais mourir de faim, de fatigues inutiles!...* &c.

D'ailleurs, point de réunion générale, point de concert; point de chefs présens, ni *employés activement*; point de fonds pour les avances nécessaires.

Voila des excuſes aſſurément ; mais ſi l'on prenoit d'autres partis, encore une fois, je crois que l'on parviendroit à remédier à une ſituation auſſi fâcheuſe.

Les Eccléſiaſtiques François ſont peut-être encore plus à plaindre ſous tous les rapports, parce qu'ils ont été chaſſés, & de plus perſécutés, pourſuivis comme nous ; & que la plupart d'eux n'avoient que peu ou point de biens de patrimoine.

Ce ſont les capitaux de leurs revenus qui ont été les premiers diſſipés par les Aſſemblées nationales ; & c'eſt ce qui eſt le plus difficile à recouvrer par la voie des armes *(après les principes religieux qui les intéreſſent encore davantage)* : élevés, éduqués pour ce ſeul état, que deviendront-ils *ſi les victoires même ne peuvent reſtaurer des finances perdues ?*

Si le Clergé a eu des torts dans différens temps, (comme je l'ai dit, & comme les honnêtes Eccléſiaſtiques en gémiſſent eux-mêmes), ce n'eſt pas la faute de ceux-ci ; & un Gouvernement ſage eût pu trouver des reſſources dans leurs richeſſes, non-ſeulement ſans perſécuter les titulaires, c'eſt-à-dire les membres exiſtans, mais même ſans altérer conſidérablement leurs jouiſſances. Mais enfin, ſi le mal eſt pour ainſi dire ſans remèdes, ne peut-on faire aucunes démarches préparatoires, qui tendent à leur aſſurer un meilleur ſort que *l'aviliſſante mendicité* à laquelle ils courrent riſques d'être réduits ?

Il faut enfin ſe déterminer à vouloir être François, ou à y renoncer.

Dans les deux cas, il y a différens partis à prendre.

Dès l'inſtant que les eſprits en France ont *été dirigés* vers une Révolution, il eſt devenu néceſſaire de *conquérir ce pays* par l'opinion, ou par les armes : le premier moyen entraînoit le ſecond.

Car ſi par la bienfaiſance, jointe à l'intelligence, vous euſſiez mis beaucoup de gens de votre parti, *en adoptant un ſyſtême analogue au moment*; néceſſairement, *en prenant les armes avec eux ſous ce rapport*, vous euſſiez réuſſi à maintenir le bon ordre, & à en établir un nouveau qui, *tel qu'il fût*, auroit rendu votre ſituation préférable à ce qu'elle eſt, *ou ſera*.

Ce parti n'ayant point été pris, il faut aujourd'hui prendre de nouvelles réſolutions : ſoit les armes, ſoit les inſtrumens de cultivateurs, ou la plume.—Nos Prêtres, ainſi que nous, vont manquer de tout ; être à charge à eux-mêmes & aux autres.

Faiſons pour eux ce que nous aurions dû faire d'abord ; ſollicitons auprès de tous les Princes, des *aſiles* où ils puiſſent ſe retirer en *communauté*, dans les Pays-Bas, ou ailleurs, avec leurs Evêques à leur tête, en laiſſant la liberté à ceux qui auront pu trouver des reſſources particulières, d'en jouir,

ou de ſe réunir, s'ils le peuvent ou le veulent, aux différens Corps que peut former la Nobleſſe.

Quant aux Nobles, ils doivent appercevoir que la France ne peut plus être habitable pour eux qu'après avoir été entièrement conquiſe *ſous un ſeul rapport général*; car ſi elle l'eſt diviſément par différentes Puiſſances, bientôt encore une portion de François ſe trouvera obligée de combattre contre l'autre.

Que par-tout donc où il peut ſe réunir cent, ou même cinquante Gentilshommes, qu'ils en choiſiſſent un, qui ſera chargé d'exprimer *leurs intentions*, & que ces Commiſſaires ou Députés ſe rendent, ſous un mois, auprès des Miniſtres de la Grande-Bretagne, & de Sa Majeſté Impériale, ou enfin du Congrès des Puiſſances combinées, s'il en exiſte un.

Que là ils diſent d'*un commun accord*: " Voilà l'état numératif de nos confrères; tous voudroient venger leur Roi, rétablir ſon légitime ſucceſſeur & ſon infortunée mère dans leurs droits, d'où s'enſuivroit le bon ordre, & la rentrée en poſſeſſion de nos propriétés: nous abandonnons le reſte des objets de nos réclamations aux ſoins de nos Souverains, qui ne les conſidéreront que relativement au bien général;—mais nous ne pouvons reſter plus long-temps dans une ſituation ſi pénible au moral & au phyſique, ni dans l'incertitude où nous nous trouvons."

Nou

Nous demandons à *combattre ſous les ſeuls rapports*, dont nous venons de parler.

Mais comme d'un côté les Princes alliés paroiſſent embarraſſés de quelle manière nous employer tous dans cette guerre ; & comme beaucoup des nôtres ne ſont pas au même degré de forces phyſiques pour en ſoutenir les fatigues ; nous vous apportons le détail particulier de ceux qui peuvent & déſirent ſuivre le parti des armes ; celui de ceux qui déſireroient, ou que l'on pourroit engager à former des entrepriſes agricoles dans des pays neufs, *ſoit en grand, ſoit en détail*.—Il y en a en outre qui ſont hors d'état de ſuivre ces deux partis : parmi ceux-ci, quelques-uns ont pu ſauver des fonds à ſuffire pour les ſoutenir juſqu'à la fin *des événemens*. Le reſte eſt le plus à plaindre, & n'eſt pas en aſſez grand nombre pour effrayer la généroſité des têtes couronnées réunies, d'autant moins que le renverſement des entrepriſes des Démagogues ne doit avoir un terme éloigné, ſoit qu'ils ſe détruiſent eux-mêmes, ſoit qu'ils ſoient réduits par les dehors.

Du moins alors les propriétés *foncières* rentreront dans les mains des propriétaires.

Voilà les ſeuls moyens, je crois, d'éviter aux malheureux Emigrants la miſère, *peut-être même bien des déſagrémens*, & ces moyens n'ôtent à aucuns l'eſpoir de rentrer chez eux, ſi cela devient poſſible.

Les ſecours néceſſaires pour ſoutenir les Communautés des Eccléſiaſtiques, & une petite partie des Emigrés, ſeroient d'autant moins onéreux, qu'ils s'éteindroient à la mort de chacun d'eux, ou au moment de la *Reſtauration.*

IDÉES PHILANTROPIQUES.

C'EST la connoiſſance de tous ces malheurs, & de tant d'autres victimes de l'inſouciance générale, qui m'ont fait déſirer qu'il ſe formât une nouvelle *ſociété philanthrophique.*

Je ne craindrai jamais de répéter *ce vœu naturel.*

Combien il ſeroit doux pour *nos amis*, & pour nous-mêmes, ſi nous pouvions parvenir à arrêter *la main ſuicide* de quelques-uns de ces êtres, qui ne ſont malheureux ſouvent, que parce qu'ils croient l'être !

Si nous étions aſſez heureux pour être ſecondés par des ames ſenſibles, tous ces infortunés ſauroient qu'en venant à nous, nous leur offririons moins de l'argent que des ſecours plus précieux ; que nous les conſolerions en entrant dans leurs peines, en écoutant le récit de leurs adverſités, même de leurs torts. Nous leur indiquerions les

moyens de les éviter, de les réparer à l'avenir ; enfin, de ſe relever à un état de médiocrité ſuffiſante pour éloigner le retour de leurs maux.

Pour y parvenir, ce ſeroit beaucoup ſi nous pouvions les occuper ſuivant leurs goûts. Le déſœuvrement, le défaut de ſavoir ce que l'on doit faire, l'incertitude, ſont les cauſes des malheurs de la plupart des hommes ; on peut y ajouter les appas décevans de l'ambition & du luxe, qui, ſur mille prétendans, favoriſent à peine un élu.

J'eſpère auſſi que nous parviendrions à abolir la *mendicité*, ſi dégoûtante, ſi affligeante à voir, & *ſi dangereuſe à tolérer*.

Mais pour remplir des vues auſſi intéreſſantes, il ſeroit néceſſaire que tous les honnêtes gens qui ont des pouvoirs quelconques, les Souverains même, fuſſent membres de cette Société : il n'y en a jamais eu dont les motifs ſoient auſſi eſſentiels.

Nous aurions beaucoup à citer ſur toutes les Sociétés qui ont été formées : mon intention eſt de parler des principales par la ſuite.

Malheureuſement les hommes puiſſans & riches ont ſi ſouvent été trompés par des charlatans, ou faux pédans de toutes les claſſes, qu'il eſt difficile de les faire ſortir du cercle de défiance dont ils s'environnent. En me liſant, je les vois déjà mettre

les mains ſur leurs poches, ou trembler pour *leurs marottes* (c'eſt-à-dire l'objet ordinaire de leur goûts).

La plupart ſe font des jouiſſances artificielles, auxquels ils ſont d'autant plus attachés, qu'ils ont plus travaillé, ont eu plus de peine, & fait plus de dépenſes pour les acquérir !

Combien n'en voyons-nous pas qui ſont dégoûtés de la vie, par l'embarras où ils ſont ſur le choix de leurs plaiſirs.

A qui s'adreſſeroient-ils pour les tirer de cette anxiété, dont le *mal-être* n'eſt que trop réel ?

Ils ne trouvent par-tout que dégoût, qu'ennui. En effet, les riches & les pauvres ne ſont malheureux, de chacun leur côté, que parce qu'il y a une diſtance énorme entre eux. — Ceci me rappelle cette maxime que j'ai dictée à mon fils, dans mon plan d'éducation ; *Mon fils, cherchez les malheureux ; c'eſt avec eux qu'on trouve le bonheur, & qu'on peut le procurer.*

L'ordre civile actuel (qui reſſemble beaucoup au déſordre) a mis des barrières inſurmontables entre ces deux claſſes d'hommes, faits pour ſe ſervir & ſe rendre heureux, *en ſe tendant mutuellement la main.*

Que pourroit faire le riche de ſon or, ſi le pauvre ne lui donnoit en échange le travail de ſes

mains ? Et *vice.*— Souvent le riche s'ennuie d'acheter, de faire conſtruire, de donner des repas, &c. : alors il théſaurise, en attendant qu'il naiſſe en lui des déſirs plus agréables à ſatisfaire ; bientôt il s'endurcit, s'abrutit, & perd même les facultés de l'eſprit, comme celles du cœur.

Comment pourroit-il être heureux ?

D'autres ſe créent une paſſion factice, un goût excluſif & de convention pour des objets artificiels, inanimés.

L'un aura ſa maiſon pleine de coquilles, & ne voudra pas voir une plante : cependant il ſe croit naturaliſte, parce qu'il eſt conchiologiſte.

L'autre s'eſt environné de ſtatues, de médailles antiques, & ne fait aucun cas des productions naturelles. Rien ne l'intéreſſe dans la nature, ni même dans les arts du moment.

Il faut que les objets de ſon amour datent de 2000 ans & plus (ſoit que les titres de cette antiquité ſoient vrais ou faux) pour fixer ſes regards, & lui faire délier les cordons de ſa bourſe.

Il ne peut être échauffé que par le marbre. Il eſt des manies bien différentes qui tiennent à l'intérêt.

J'ai connu pluſieurs Gentilshommes Normands, qui avoient leurs écuries & leurs prairies pleines

de chevaux de la plus belle eſpèce, & ſouvent eux & leurs femmes ne pouvoient ſortir ni en voiture, ni à cheval :—cela s'appelle être *maquignon*.

Un autre a le goût d'élever des hôtels, où il ne peut recevoir *un ami*, & ſe loge ſouvent dans une maiſon commune.

Comment trouveriez-vous un homme de *Paris*, qui paroît avoir le goût des théâtres, puiſqu'il s'y rend tous les jours, & qui pourtant n'auroit celui, ni des belles-lettres, ni de la muſique ? Mais, direz-vous, il a le plaiſir de voir le ſpectacle, les jolies femmes, qui en ſont le plus bel ornement.—Point du tout : il dit avoir la vue baſſe ; il *lorgne* toujours, & ne voit rien : il trouve toutes les femmes *mauſſades*, & toutes les pièces *déteſtables*. Il le dit tout haut, de peur qu'un autre ne jouiſſe des plaiſirs qui lui échappent : il bâille ſans ceſſe ; puis, ſans prendre congé de ceux auxquels il a fait, malgré eux, partager ſon ennui, il les quitte bruſquement au milieu de la ſcène la plus intéreſſante de l'Opéra, pour aller jouer le même rôle aux *Italiens*.

Voilà cependant ce que vous pourriez voir tous les jours dans notre capitale.

L'on croira peut-être que, m'érigeant en cenſeur auſtère, je veux m'attacher à fronder tous les goûts, & prétendre à priver les hommes de tous les objets de leurs plaiſirs : on ſe tromperoit aſſurément ; ma morale n'eſt pas ſi ſévère.

Le *Spectateur Anglois*, & beaucoup d'autres, ont été moins indulgens que moi, & l'on ne s'eſt pas aviſé de leur en ſavoir mauvais gré.

Je crois au contraire que l'on peut innocemment ſe procurer toutes ces jouiſſances, & beaucoup d'autres. L'excluſion, l'excès, le charlataniſme, la pédanterie, l'enthouſiaſme, & les manies ſont les ſeuls points que je déſire engager à réformer, pour leur ſubſtituer les manières les plus douces, les plus agréables, & les plus ſages, de bien employer ſes richeſſes, & ſon temps. Ce ſera le ſujet d'une partie de mes écrits par la ſuite.

LETTRE DU VICOMTE DE ***.

VOUS me demandez, mon Ami, quel ordre je déſire que vous mettiez dans la publication de mes écrits ?

Comme la face des affaires a varié tous les jours depuis les temps auxquels j'ai commencé à écrire, vous avez bien fait de parler du préſent, en même temps que vous avez donné quelques-unes de mes idées ſur les origines ;.... & de ne pas épuiſer les ſujets eſſentiels.—Peu de lecteurs pourroient ſou-

tenir long-temps des maximes, ou de la politique. Si nous n'avions pas à ſatisfaire des goûts différens, & que nous euſſions ſuivi mon premier plan, nous aurions donné toute notre morale d'abord, pour appuyer notre politique ſur cette baſe de nos principes : la politique nous amenoit naturellement à l'ordre civile, au milieu duquel ſe paſſent tous les événemens, les révolutions, les guerres entre les Puiſſances ; les petites guerres de la ſociété, l'éducation, les aventures, les voyages, les arts qui s'y rencontrent, &c. ; & nous euſſions ainſi rempli notre carrière littéraire.

Mais il faut ſe conformer aux déſirs & à l'attente de nos lecteurs.

On a tant lu de moraliſtes & d'hiſtoriens ! Il faut des faits, des événemens nouveaux qui accompagnent les anciens, & lier ſes principes avec les différentes époques.

La Révolution actuelle occupe tous les eſprits ; on ne voudra point attendre que vous ayiez coulé à fond toutes les cauſes, avant de parler des effets.

Vous avez déjà effleuré les unes & les autres. Donnez à préſent mes notes & recherches, à l'appui de ce qui concerne les principaux Corps politiques de France. Vous parlerez enſuite de la Révolution, autant moralement qu'hiſtoriquement : beaucoup d'écrivains ont raconté les faits, mais il en reſte encore beaucoup d'ignorés ; nous en ferons

connoître quelques-uns : nous développerons des caractères mal connus, parce qu'ils ont été maltraités par les deux partis extrêmes.

Nous donnerons enſuite notre Plan de Conſtitution, mais pour ainſi dire par forme de converſation.

De-là nous paſſerons aux Mémoires de notre Héros ; nous y trouverons à placer à propos les Principes d'Education, & nos Maximes, de manière à ce qu'elles paroiſſent moins fatiguantes : viendront enſuite les ouvrages détachés, &c.

N'oubliez point, dans la diſtribution de nos écrits, que ce n'eſt point un Journal que nous préſentons au Public, quoique nous ſoyons obligés de les faire paroître ſucceſſivement. Il peut s'enſuivre un ouvrage purement périodique, & fondé ſur les mêmes principes ; mais il faut auparavant vous débarraſſer de tous mes *fagots*, puiſque vous avez voulu commencer cette entrepriſe.

Adieu.

Le Vicomte de*** avoit joint à la Lettre ſuivante des Réflexions & des Recherches Politiques pour tâcher d'arrêter *les maux qu'il prévoyoit dès-lors*, comme on va le voir. Ces Recherches, plus développées dans ce Recueil, ſerviront à appuyer ce qu'il a dit dans la première Partie

de ces Eſſais, & donneront des lumières ſur les principaux Corps Politiques de France, depuis l'origine de cette Monarchie.

Savoir :—ſur l'Etat Eccléſiaſtique & les Religions anciennes & modernes.

Sur la Nobleſſe & les Fiefs dans tous les temps.

La Chronologie de tous les Etats-Généraux, depuis le commencement de la Monarchie.

Sur les Parlemens de France ; leur origine générale, & celle de chacun d'eux en particulier.

Sur les priviléges de quelques Provinces.

Sur ce que l'on appelle le Tiers-Etat, *depuis l'eſclavage juſqu'à l'abus de la liberté.*

Sur le Peuple en général.

N. B. Après ces recherches hiſtoriques & politiques, nous donnerons le Plan de Conſtitution, que le Vicomte de *** a cru convenable à ce royaume, (lorſqu'il a vu que l'on ne pouvoit plus éviter une refonte générale.) *Note de l'Editeur.*

LETTRE *du Vicomte de***, écrite le 14 Février 1789, en Réponſe au Diſcours de M.* Necker, *du 7 du même mois.*

SI l'on regardoit les ſentimens de la Nobleſſe comme préjugés dans une Monarchie, il faudroit auſſi ne conſidérer cette Conſtitution que comme un mot vuide de ſens.

On mettoit en queſtion dernièrement ce que c'étoit que la Conſtitution, *prétendant que nous n'en avions point*, quoique la nôtre ſubſiſte depuis 1400 ans.

La Conſtitution d'un Etat n'eſt autre choſe qu'une convention établie depuis l'origine d'une ſociété quelconque, pour maintenir le bon ordre & le bonheur de tous; fondée ſur les opinions, les mœurs, la religion, les uſages, &c. des membres de cette ſociété, &c.

La Conſtitution Françoiſe a été établie par des Francs, des hommes libres, qui faiſoient le fond de la Nation, *& avoient toute puiſſance de ſe donner des Rois, comme des eſclaves.* Ils ſe ſont donnés les uns & les autres; ils ont augmenté avec confiance & généroſité les pouvoirs des premiers. Ils ont donné depuis la liberté, & cédé des biens aux autres pour peu de choſe, & *ſouvent pour rien.* Voilà l'origine des *inféodations.*

Les ſentimens, les opinions qui élèvent les ames des Nobles, de ces êtres généreux & magnanimes, peuvent-ils être regardés comme des préjugés? Et leurs *donataires*, ceux que les Nobles ont traités comme leurs enfans, peuvent-ils, ſans injuſtice, ſans ingratitude, & ſans danger, prétendre à les anéantir, & à leur ravir les honneurs qui ſont partie de leurs propriétés, depuis l'origine de la ſociété?

C'eſt avec regret que je vois la conduite de M. Necker tourner au déſavantage *d'une partie de la Nation.* J'avois ſi bonne idée de ſes vues, que ce n'eſt pas ſans chagrin que je me vois forcé de changer d'opinion ſur quelques-unes des intentions de ce Miniſtre, *ce dont on pourra juger par les effets!....*

Si la juſtice des réclamations de la Nobleſſe, à cet égard, ne frappe pas aſſez ſes rivaux, les intérêts particuliers du Peuple & de l'Etat fixeront ſans doute leur attention.

En effet, que l'on conſulte les meilleurs Politiques, de quelque opinion qu'ils ſoient, J. J. Rouſſeau même, qui étoit aſſurément un publiciſte très-décidé, & l'on verra que la France ne peut être qu'une Monarchie, & jamais une Démocratie: il en réſulte l'impoſſibilité de ſe paſſer de l'Ordre de la Nobleſſe dans cette Puiſſance.

Il ſuffiroit de réformer les abus de ce Corps, comme des autres : — par exemple *les priviléges pécuniaires*, dans les exemptions des taxes aux dépens du Peuple ; l'énormité des penſions accumulées, par abus, ſur les mêmes têtes, & quelques-uns des droits féodaux ; enfin, en ſupprimant la vénalité des charges, ne plus permettre qu'il ſe faſſe des Nobles, ni des Juges, à l'avenir, à prix d'argent : mais il faut laiſſer jouir les titulaires, & reſpecter toutes propriétés acquiſes par le temps & *la foi des traités* ; ſans quoi, ſi vous attaquez la propriété d'une claſſe d'hommes, il n'y aura plus de raiſons pour ne pas attaquer celle d'une autre.

On traite en ce moment les François comme des enfans.

On a l'adreſſe de mettre en rivalité tous les Corps de l'Etat, pour tirer indifféremment ſur tous.

On a l'injuſtice de faire craindre à la Nobleſſe pour ſes prérogatives, malgré l'abandon qu'elle veut faire de celles pécuniaires : (ce qu'elle auroit pu ne faire qu'aux Etats-généraux, *en traitant cordialement avec le Tiers.*)

Cela compoſe déjà une ſomme conſidérable aſſurée pour le Gouvernement, & démontre évidemment la grandeur d'ame & la franchiſe de cette belle portion de l'humanité.

Que réſulte-t-il de cette première ouverture ?— Qu'elle enhardit encore à empiéter ſur les Nobles. Le Gouvernement leur dira : *Donnez-nous encore.* Et le Tiers Etat dira : " Ce n'eſt pas aſſez de tout " ce que vous avez fait pour nous de tout temps ; " vous nous accordez aujourd'hui qu'il n'y ait " plus de différence entre nous dans la manière " d'être impoſés par les Rois ; mais nous voulons " encore qu'il n'y ait plus de diſtinctions honori- " fiques ; nous voulons occuper les mêmes places " que vous. Comment pourriez-vous nous le diſ- " puter ? Nous ſerons en nombre égal aux Etats- " généraux, & même ſupérieur, les Curés étant, la " plupart, des nôtres. Si l'unité des voix ne nous " ſuffit pas, le Souverain (*) fera pencher la ba- " lance du côté *de notre amour-propre :* enfin, ſi le " Roi lui-même ne ſe prête pas à nos déſirs, " nous ſaurons bien l'y forcer."

A ce moyen, que ſera la Nobleſſe, déjà appau- vrie par ſa généroſité ? Quel rôle jouera-t-elle dans l'Etat ?... Que deviendra la Monarchie ?

Conſidérez enſuite comme on abuſe le *Tiers Etat*, quoiqu'en le traitant beaucoup mieux en appa- rence.

On fait faire également des abandons pécuniaires *prématurés*,—à la Nobleſſe, par des craintes *(peut-*

(*) Abuſé, & croyant faire le bien.

être trop fondées) ; au Tiers Etat, par des eſpérances qui flattent leur vanité (†). Sous le prétexte de *l'amour des peuples, on* ne ſatisfait pas les beſoins ; on ne ſatisfait que l'orgueil : *on* entretient ce vice, on sème la jalouſie dans les cœurs, auxquels on ne devroit faire connoître que le déſir de les rendre heureux, & leurs devoirs, dans l'obéiſſance, la modeſtie, & l'eſprit de ſubordination qui doit les caractériſer.

Cet orgueil deviendra funeſte un jour à ceux qui le protègent !... En même temps l'on veut avilir les ames des Nobles, qui, ne ſervant que par amour pour la gloire, & par fidélité, devroient être ſoutenus dans cette noble fierté qui les rend propres aux plus grandes choſes.

Ces ſentimens, loin d'être des préjugés, ſont de l'eſſence de la Monarchie, comme de la Nobleſſe ; & en les détruiſant, il eſt certain que l'on détruit le Gouvernement. On aura beau faire ; on ne pourra jamais être gouverné par la multitude.

Quelque Conſtitution que l'on adopte, il faut toujours en revenir à confier les ſoins du Gouvernement à un petit nombre : ce petit nombre, s'il n'eſt choiſi & *recherché* parmi les gens de mérite, même

(†) Déjà les Notaires de Paris ont ſix millions de conſignés chez eux par le Tiers Etat ! &c. &c. &c !

retirés & ignorés, ſera ſouvent pris parmi les plus intrigans & les plus ardens ; & voilà des Ariſtocrates d'un autre genre.

Celui qui mène une vie tranquille (celle qui eſt la plus naturelle) ſera toujours ſoumis par principe à l'autorité quelconque ; & celui-là préférera toujours l'être à des hommes d'honneur qui aient l'ame élevée par une bonne éducation, & de grands principes.

Ce ſont ces hommes tranquilles, les pères de famille propriétaires, qui conſtituent la *Nation*, les vrais citoyens, & qui ne doivent point être troublés par les ſecouſſes de l'ambition. — Eſt-ce là ce que nous promet la nouvelle manière de convoquer les Etats-généraux ?

Cet eſprit de la Nobleſſe, dis-je encore, tient tellement à la Monarchie, que le plus fier Gentilhomme, dont les ſentimens ſont droits, ira plus volontiers habiter, avec ſa famille, dans les vaſtes forêts de l'Amérique, & y vivre dans la plus grande égalité républicaine, que de ſe voir avili dans ſes foyers, après avoir perdu ſans raiſon la conſidération due à ſes ſervices, & à ceux de ſes ancêtres ; parce qu'il le verra rejetté de tous les emplois civiles & militaires, que ſes ayeux ont tous exercés, par la raiſon que les roturiers enrichis ſe croiront le droit d'occuper ces places, (qui ne peuvent l'être par tout le monde, vu qu'il faut avoir reçu une éducation & une inſtruction analogue, &c.) Il ne lui

lui reſtera plus, pour occuper ſes enfans, que d'en faire des marchands, ou artiſans, qui ſuccéderoient dans le commerce (abandonné par les roturiers), à ceux qui les remplaceroient dans les places d'honneur, ſans qu'il fût beſoin pour eux d'autre mérite ſouvent, que d'avoir ruiné les Nobles leurs prédéceſſeurs, ou la cabale, ou enfin la loi du plus fort, la plus injuſte de toutes, & contre laquelle il n'y a de reſſource que *la ſéparation des pouvoirs*, ou d'employer *une autre force pour l'oppoſer à la leur !...*

Ce n'eſt donc point un préjugé dans la Nobleſſe; c'eſt l'eſprit de la Monarchie : dès l'inſtant que cet eſprit ſera anéanti, *la puiſſance du Monarque le ſuivra de près.*

Conſidérons encore *ce que c'eſt que cet amour* (ſoi-diſant) du peuple, & voyons s'il n'eſt pas clair *que c'eſt uniquement l'amour de leur argent* qui détermine à ſuivre ce nouveau plan.

Quel autre bien fait-on *au Peuple*, au Tiers Etat, (en anéantiſſant la Nobleſſe, &c,) que de ſatisfaire ſon amour-propre, & la jalouſie de ceux qui veulent le diriger & le tromper, pour en profiter ſeuls ?

Diminuera-t-on ſes impôts ?

Non. Au contraire, on tire d'avance ſur lui : il paie les eſpérances qu'on lui donne ; il payera les prétendus honneurs qu'on lui fait eſpérer.

La répartition ſera plus égale, dit-on ; c'eſt-à-dire les Privilégiés payeront ce qu'ils ne payoient pas ; cela eſt juſte, *pourvu que cela tourne au ſoulagement du Peuple* ; mais le peuple payera également ce qu'il payoit, & plus encore.

Les Nobles conſentent d'eux-mêmes à payer plus ; mais les Nobles auroient réclamé pour le Peuple, & il n'aura plus de protecteurs, parce que *ſes Repréſentans* (le haut Tiers Etat, la Finance, &c.) trop flattés des honneurs qu'on leur accorde, n'auront aucun intérêt à défendre les malheureux, & ne feront jamais en faveur du Peuple (qu'ils auront ſoumis à leurs intérêts) tout ce que faiſoit la Nobleſſe.

Tous les avantages ſeront en faveur de ces nouveaux deſpotes ; & ceux qui ont vraiment beſoin d'être protégés, d'être ſoutenus, tous les petits propriétaires, ceux qui paient le plus, les artiſans, parce qu'ils ſont le plus grand nombre, n'auront perſonne pour eux.

Ce n'eſt pas cette claſſe intéreſſante que l'on appelle *le Peuple*, qui ſe reſſentira *des nouveaux honneurs*, ni des grâces pécuniaires ; c'eſt cette claſſe audacieuſe de nouveaux enrichis, qui a arboré l'étendart de la ſédition, *encouragés par la liberté d'écrire, pouſſée juſqu'à la licence*, & jointe à l'injuſte avantage d'être *excluſivement écoutés !*

Par le nouveau plan, le Clergé, la Nobleſſe, & la partie eſſentielle & nombreuſe de l'Etat (le Peuple), ſeront donc opprimés ; je dis plus :

Le Souverain va perdre ſes plus grands avantages. *On* lui perſuade que par ce plan il ſatisfait *à ſon amour pour ſon Peuple.* C'eſt l'abuſer d'une cruelle manière. D'abord eſt-il indifférent, pour un auſſi bon Roi, de perdre en un inſtant, l'attachement de toute ſa Nobleſſe, *dont il eſt lui-même ſorti* (& qui eſt également une portion intégrante & eſſentielle du Peuple, ou de la Nation) de laquelle la fidélité & le dévouement le plus ſincère, *& ſi bien démontrés*, lui aſſurent le mieux l'amour de tout ſon Peuple, *& ſans leſquels il ne ſauroit les conduire ?*

Quant à cette partie nombreuſe & eſſentielle de l'Etat, qui pour la plupart ne ſavent ni lire ni écrire, quelle reconnoiſſance, quelle affection auront-ils pour leur Roi ? Quels ſeront leurs avantages en n'éprouvant aucun ſoulagement, du moins aſſez réel pour les frapper, ni les flatter, comme il en ſeroit en faveur des nouveaux parvenus ; & lorſqu'ils ne trouveront plus que des malheureux opprimés, parmi les Nobles & les Curés honnêtes, qui, *précédemment*, ne leur parloient que de l'attachement dû à leur Roi ?

Ce n'eſt pas tout : le Souverain va perdre ſa première prérogative dans l'Etat, *puiſqu'il n'aura plus ni le pouvoir de faire du bien*, ni l'appui que lui donnoit l'autorité de la Nobleſſe par émana-

tion de la ſienne, pour contenir les méchans, & maintenir les loix : pouvoirs, tellement liés dans une Monarchie, que, ſans cette union, la puiſſance royale, celle d'un ſeul homme, la puiſſance exécutrice enfin, eſt illuſoire.

Quoique ce pût être véritablement un avantage pour la Nation que nous ayions des États généraux pour ainſi dire perpétuels, dès que le Tiers Etat y acquierre tant de prépondérance, le Roi n'aura pas de mérite à acquieſcer à ce qu'ils auront réſolu : bientot ils exigeront plus qu'ils ne devoient jamais obtenir ; *& quel pouvoir alors le Roi pourra-t-il oppoſer au grand nombre ?...*

Le remède que je vois à cela, c'eſt que le Gouvernement ayant des beſoins, la Nobleſſe voulant donner l'exemple de la généroſité & des ſacrifices,

1°, Que le Roi s'aſſure de la parole que les Princes & les Pairs ont donné au nom de toute la Nobleſſe, *& elle ſera tenue* ; c'eſt-à-dire que *tous les privilégiés* conſentiront que les impoſitions ſoient payées ſans aucune diſtinction, pourvu que la dénomination des tailles ſoit abolie, & remplacée *par l'impôt territorial*, ce qui va fournir des ſommes conſidérables ; mais que l'on ne ſurcharge pas le Peuple plus qu'il ne l'eſt : que l'on ſoulage cette claſſe, même ſans diminuer les impôts, en réduiſant le prix du ſel, en organiſant l'adminiſtration par l'établiſſement des municipalités, diſ-

tricts, &c.; en assimilant les droits de toutes les provinces, ce qui entraîneroit l'abolition des barrières dans l'intérieur du royaume, & une grande diminution dans les frais de régie, &c.

2°, Que les Ministres soient responsables; que nous ayons des milices nationales *bien constituées*, & liées aux Etats provinciaux; & que l'on y *enrôle les commis*, ainsi que dans les régimens, afin d'occuper cette espèce d'hommes *inutiles, quand ils ne sont pas à charge.*

Que le Roi, assuré de ces nouveaux avantages, confirme la Noblesse dans ses droits.

Enfin que, hors le cas *d'un mérite supérieur*, & même à mérite égal, la naissance soit toujours préférée, & que l'on dédommage la pauvre Noblesse de la perte de ses priviléges pécuniaires, soit en lui permettant de faire valoir *avec franchise* l'exploitation d'une charrue, ou autrement, &c. parce qu'il n'est pas plus juste d'écraser le Noble devenu pauvre, que les autres infortunés.

LE VICOMTE DE ***

Sur le Roi & M. Necker.

ON ne peut parler de M. Necker ſans parler du Roi, parce que ce Miniſtre étoit réuni au Roi, lorſque le PLAN, *qui a tout perdu*, a été formé. Peu de perſonnes jugent de cette première cauſe de nos malheurs avec impartialité : ce qu'il y a de certain, c'eſt que M. Necker, à en juger par l'événement, a cauſé tout le mal : ſon grand tort eſt de ne l'avoir pas prévu. Il y auroit de l'injuſtice à prétendre qu'il a voulu la mort du Roi, ni aucune des horreurs qui ont été commiſes.

Il y en auroit une bien plus grande à attribuer ces maux au Roi.

M. Necker s'eſt trompé, parce qu'il s'eſt laiſſé aveugler par l'ambition de gouverner l'Etat entier, avec le ſecours de la force du Tiers Etat, comme il gouvernoit le Roi lui-même. Tout le monde doit ſavoir que les plus grands maux arrivent ſouvent par les plus petites cauſes.

Pour défendre le Roi (s'il en avoit eu beſoin), il ſuffit de connoître l'énumération de ſa conduite & de ſes opérations, depuis ſon avénement au trône.

Ce ſont des faits inconteſtables : ſoit qu'on le juge comme Roi, comme père, comme mari, ou comme citoyen François (ſi l'on peut le dire).

Ces faits ont été parfaitement conſtatés par le digne M. de Malsherbes, par M. de Lally-Tollendal, dans ſa défenſe du Roi, & par les écrits de M. Necker lui-même. Ils ſont tels, qu'aucuns règnes de notre Monarchie n'en peuvent fournir autant.

Quant à M. Necker, ſa conduite précédente, qui lui avoit valu l'eſtime générale de l'Europe, prouve, ſinon qu'il étoit ſans défaut, du moins qu'il étoit incapable de vouloir ce qu'il a cauſé; mais ſon aveuglement l'a rendu bien coupable, & je lui crois l'ame trop honnête pour n'être pas perſuadé qu'il en eſt bien puni dans ſon cœur. *Il eſt des erreurs bien chères!*

Reflexions relatives à mes Mémoires ſur la Révolution, écrites avant l'Ouverture des Etats Généraux.

LORSQUE j'ai écrit mon Mémoire relatif au commencement de la Révolution, dont ces recherches font partie, ce fut avec précipitation: mon intention étoit uniquement de mettre mes idées ſous les yeux d'un Miniſtre, *recommandable dans ce temps*, auquel je l'ai adreſſé, le 22 Octobre dernier 1788. Je n'ai ſongé à le faire imprimer alors qu'à la ſollicitation de quelques amis; & après la

lecture de pluſieurs Brochures nouvelles relatives aux affaires du temps, auxquelles j'ai déſiré de répondre publiquement.

L'objet des Notes ſuivantes eſt de donner des éclairciſſemens ſur les principaux articles de mon Mémoire, & de répondre, par des autorités, à ces différens ouvrages nouveaux, où l'on remarque de la partialité, de l'eſprit de parti, en place du vrai patriotiſme & de l'amour du bien général, qui doivent uniquement animer aujourd'hui tous les bons François.

Il doit réſulter de ces ſentimens, que ſans altérer les propriétés, ni les droits de chaque claſſe de citoyens, l'on trouve *dans toutes ces claſſes, les reſſources néceſſaires aux beſoins de l'Etat, & dans chaque individu, l'empreſſement à y contribuer.* Il ne s'agit point de tirer ſur le Clergé parce qu'il eſt Clergé, ainſi des autres; mais on ne peut payer les dettes de cette grande terre nommée France, qu'à même *cette terre* & ſon mobilier; par conſéquent on doit prélever ſur toutes *ces terres*, au marc la livre, la ſomme due, n'importe à qui en appartiennent chacune des portions.

L'ETAT A DES BESOINS.

Que la Nobleſſe d'abord donne l'exemple du déſintéreſſement en s'attachant moins à ſes privilèges, en exemptions pécuniaires, qu'aux diſtinctions & aux honneurs qui forment l'eſſence de ſon état.

Il eſt donc néceſſaire que, *dans ces momens critiques*, aucuns membres des Corps prépondérans ne ſe laiſſent aveugler par un intérêt perſonnel mal entendu. Que l'on ne prétende plus que les biens Eccléſiaſtiques ne doivent pas contribuer aux charges & au ſoulagement de l'Etat, ni être impoſés comme les autres ; ni enfin *que, hors de telle ou telle égliſe, point de ſalut.*

Recherches & Réflexions ſur les Religions, Anciennes & Modernes.

AVANT de donner les articles d'une Conſtitution *en perſpective, peut être*, je crois devoir faire mention de ce que j'ai reconnu d'abuſif, ou de meilleur, chez les Anciens & les Modernes, en fait de Religion, comme de Politique, &c.

Après avoir fait connoître les abus des autres religions, comme de la nôtre, depuis leurs différentes origines, j'en demontrerai les avantages, & l'on verra, par le réſultat, qu'elles avoient toutes un bon principe ; qu'elles tendent toutes au même but, à la gloire de Dieu, & au bonheur des hommes :—mais qu'il n'en exiſte point de préférable à la religion Chrétienne: je demande qu'on en juge moins d'après mes propres opinions, que d'après celles des hommes les plus reſpectables de

l'antiquité, d'après M. l'Abbé de Fleury, Auteur de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, & autres.

DE LA MYTHOLOGIE.

En ſuivant l'ordre Chronologique des Religions qui ont été établies ſur notre globe, depuis le temps que les Hiſtoriens nous en ont donné connoiſſance, nous trouvons que, dans les temps où les Anciens (les Egyptiens, les Grecs, &c.) faiſoient des Dieux de leurs Rois, & perſonnifioient leurs idées; ce que l'on appelle la Mythologie; dans ces mêmes temps nos Patriarches menoient la vie Nomade, c'eſt-à-dire errante, *& n'adoroient qu'un Dieu.*

La plus grande partie des Philoſophes nommés *profanes*, avoient le même principe. Il eſt certain que ce n'étoit que figurément que les *Payens* admettoient la pluralité des Dieux.

" Les Chaldéens & les Egyptiens croyoient que " tous les attributs de la Divinité pouvoient ſe " réduire à *trois:* Puissance, Intelligence, " & Amour.

" Ils diſtinguoient auſſi *trois ſortes de mondes*, " le monde *ſenſible*, le monde *aërien*, & le monde " *éthéréen*. Dans *chacun* de ces mondes ils recon- " noiſſoient encore trois principales propriétés: " *figure*, *lumière*, & *mouvement*; *matière*, *forme*, &

« *force*. C'eſt pour cela qu'ils regardoient le « nombre *trois* comme myſtérieux. — Cependant « on n'admettroit pas qu'ils euſſent une idée de la « *Trinité*.

Origène a dit : « En Egypte, les Philoſophes « ont une ſcience ſublime & cachée ſur la nature « Divine, qu'ils ne montrent au Peuple que ſous « l'enveloppe de fables & d'allégories. Toutes « les Nations *Orientales*, *les Perſes*, *les Indiens*, « *les Syriens* cachent ces myſtères ſacrés ſous leurs « fables religieuſes. Le ſage, *dans ces Religions*, « pénètre le ſens, tandis que le vulgaire n'en voit « que le ſymbole extérieur & l'écorce."

Des Brachmanes, ou Gentoux.

Quoique la religion de *Brama* (dont les Bramines dans toute l'Inde ſont les Prêtres,) paroiſſent, ſelon *Voltaire*, la plus ancienne des religions, (puiſqu'il prétend que *Bénarès* ſur le *Gange* eſt la première ville du monde connu) le code de cette religion a été de tout temps ignoré, par les ſoins des Bramines à le cacher, & elle ne nous a point fourni dans l'antiquité de Philoſophes, qui nous aient communiqué leurs idées, comme dans toutes les autres religions du *Levant*.

Il n'y a que depuis 20 ans au plus qu'un Gouverneur Anglois du Bengale a trouvé le moyen d'arracher des mains des Bramines ce fameux code des Gentoux : je ſuis parvenu à m'en procurer une traduction Françoiſe quelque temps

après : & à mon grand étonnement, comme à celui du reſte du monde, il ne s'y eſt trouvé que peu de choſes qui valent la peine d'être lu ; le reſte eſt un amas d'abſurdités.

On y voit que dans cette religion, comme dans beaucoup d'autres, les Prêtres y faiſoient un abus épouvantable de leurs pouvoirs, &c. ; ce qui étoit la vraie raiſon de leurs myſtères impénétrables depuis tant de ſiécles. Un des points de leur religion eſt de ne tuer ni manger aucun animaux.

On ſait que le fanatiſme y conduit les femmes *vivantes* ſur le bûcher de leurs maris *morts* ; que les Bramines ou Brachmanes y aſſujettiſſent les femmes aux humiliations les plus aviliſſantes, & même les plus *obſcènes*, &c. Cependant ils adoroient un ſeul Dieu ; & le grand Brama étoit leur Patriarche. Cette religion règne encore dans un pays immenſe, dans tout le Mogol, l'Indoſtan, depuis la Perſe & les Tartaries juſqu'à la Chine ; quoique la religion de Mahomet, ou d'*Omar*, ſoit répandue dans toutes ces contrées.

Nous paſſerons donc à la religion des Perſes, puis des Chinois, qui le diſputent d'antiquité à celles des Bramines & des Iſraélites.

(*) " One of the benefits conferred upon the People of India, by the indefatigable induſtry and genius of Sir William Jones, is a new Tranſlation of the *Sebanſcrit*, or *Hindoo law*, to be ſubſtituted for that of M. *Halhed*, which has been *found materially erroneous*." Note tirée des Papiers-Nouvelles.

De Zoroastre.

Ecoutons *Zoroaſte*, lorſqu'il définit la Divinité.

« Dieu eſt le premier des incorruptibles, éternel, « non engendré ! Il n'eſt point compoſé de parties ; « il n'y a rien de ſemblable ni d'égal à lui : il eſt « auteur de tout bien, déſintéreſſé, le plus excel- « lent de tous les êtres excellens, & la plus ſage « de toutes les intelligences ; le père de la juſtice « & des bonnes lois, inſtruit par lui ſeul, ſuffiſant « à lui-même, & le premier producteur de la na- « ture. »

Zoroaſtre, Légiſlateur des Perſes, ſelon quelques-uns, vivoit en même temps que *Confucius*, c'eſt-à-dire, cinq à ſix ſiécles avant Jeſus-Chriſt ; mais les auteurs varient ſur le temps où il a vécu : le Ch^r de Florian lui fait donner des conſeils à *Numa Pompilius*, premier Roi des Romains, & ſucceſſeur de *Romulus*, par le canal de la Nymphe Egérie, 700 ans avant *Jeſus-Chriſt*.—D'autres le font naître un ſiécle plus tard, donnant des conſeils auſſi au grand *Cyrus* ;—d'autres encore le font vivre avec *Darius*, oncle maternel de *Cyrus* II. 400 ans avant *Jeſus-Chriſt*.—Les moins croyables ſont ceux qui prétendent qu'il exiſtoit avant *Abraham*.

Il eſt vraiſemblable qu'il étoit avant *Confucius*.

Enfin, ſes ouvrages ont été tranſmis juſqu'à nous ; & ſi l'on veut en juger, on peut voir l'analyſe qui en a été faite par M. *Paſtoret*. Cet ouvrage (dans lequel on trouvera également les loix de *Confucius* & de *Mahomet*) a remporté le prix de l'Académie.

Dans cet ouvrage, les trois Légiſlateurs ſont comparés l'un à l'autre comme Moraliſtes, comme Légiſlateurs, & comme Sectaires.

Il eſt inutile que je répète ici ce que l'on ſera mieux à portée de voir dans l'ouvrage que je viens de citer.

Il me ſuffit de dire que *Zoroaſtre* reconnoiſſoit un ſeul Dieu, qu'il nommoit le grand *Oromaze*. Il donnoit au principe du mal le nom d'*Aryman*, expreſſion dont s'eſt auſſi ſervi *Moïſe*, &c...

Zoroaſtre s'étoit retiré dans une grotte pour méditer & écrire ſes *révélations*, comme *Moïſe* fut la Montagne. Il y a d'excellentes choſes dans ſes Révélations.—Sa Secte exiſte encore en *Perſe*, à *Hiſpahan* ; mais elle y eſt traitée, par les Mahométans, comme les *Juifs* par les Chrétiens.....

De Confucius.

Le célèbre *Confucius*, Légiſlateur de l'Empire de la Chine, qui deſcendoit des Empereurs de la troiſième Dynaſtie, eſt né 551 ans avant J. C.

dans le *royaume de Lu*, que les Chinois appellent aujourd'hui *Quangtong*. Siamkum, *Roi de Lu*, étoit alors âgé de vingt ans.—La race de Confucius exiſte encore en Chine, où ils ſont la première famille de cet Empire, ayant toujours les titres de Ducs, ou de Mandarins : ils ſont chefs de la ſecte des *Lettrés* qui domine à la Chine, & eſt émanée des principes de *Confucius*. La domination de cette ſecte eſt d'autant plus ſure, que ſes membres ſont les ſeuls qui ſachent lire, les Chinois ayant adopté pour leur langue une quantité innombrable de caractères, en ſorte qu'il faut preſque la vie d'un homme pour parvenir à les connoître. Il n'eſt pas étonnant alors qu'il n'y ait que ceux qui ont la faculté de s'en occuper, qui aient des connoiſſances, & qui gouvernent le reſte.

C'eſt pour cette raiſon que leur Empire, le plus ancien du monde, s'eſt maintenu juſqu'à nos jours, depuis plus de 4000 ans.

Nous avons une traduction des loix de *Confucius* par M. Amiot, en un gros volume, grand in-4°.

On ne peut rien voir de plus admirable que la morale de ce grand homme. *C'eſt, après l'Evangile*, ce qu'on peut trouver de meilleur.

J'ai du plaiſir à voir parmi les ouvrages de l'Apôtre du doute, & l'inſtituteur de la tolérance la plus licencieuſe, les quatre vers ſuivans, ſur le grand

Confucius; ce qui prouve l'aſcendant du vrai mérite, même ſur les gens les plus pervers dans leurs opinions.

Quatrain pour être mis au bas du Portrait de Confucius, *par* Voltaire.

" De la ſimple Vertu, ſalutaire Interprête,
" Qui n'adora qu'un Dieu, qui fit aimer ſa loi,
" Toi qui parlas en Sage, & jamais en Prophète;
" S'il eſt un Sage encore, il penſe comme toi."

Qui croiroit que ces vers ont été faits par l'Auteur du Poëme de la Pucelle d'Orléans?

Les Chinois adorent un Etre Suprême, & en même temps pluſieurs Divinités inférieures: ce qui n'eſt, en quelque ſorte, qu'un hommage qu'ils rendent à leurs héros, leurs grands hommes, les inventeurs de leurs principaux arts & ſciences; mais jamais le vice.

Confucius, dans ſes préceptes admirables, parle de Dieu comme d'un " *principe pur & parfait*, " *qui eſt la ſource & l'eſſence de tous les êtres*," &c. Il défendoit l'idolatrie; mais cela n'a pas empêché qu'on ne lui ait érigé des temples, ainſi qu'il paroît par un Décret du *Pape* contre les *Jéſuites* miſſionnaires, qui permettoient ce culte à leurs proſélytes; mais encore, ce culte n'eſt qu'un hommage rendu au mérite par la reconnoiſſance, & non une adoration.

MAHOMET.

Quoique ce ſoit le moment de parler de Jéſus-Chriſt, je finirai par-là, comme étant l'objet de mes concluſions.

MAHOMET.

Mahomet, légiſlateur, pontiſe, & conquérant, eſt né à la Mecque en Arabie, d'une des plus illuſtres familles, dit-on, de ce pays-là (& ſelon leur Chronique) deſcendoit d'*Abraham*, qui vivoit 2600 ans avant Mahomet.

Mahomet eſt né l'an 569 de l'Ere Chrétienne, ou après Jéſus-Chriſt, & 1322 ans après la fondation de *Rome*.

Il a puiſé ſon *Alcoran*, ou *Coran*, en partie dans l'Ecriture Sainte, en ce qu'il y a de meilleur, & dans les Légiſlateurs précédens; mais il y a joint beaucoup d'abſurdités.

Il n'a établi ſa religion & ſa puiſſance que par la force des armes; cependant cette religion eſt la plus étendue du globe: preſque toute l'Afrique, une moitié de l'Aſie, & la Turquie d'Europe, vivent ſous cette loi.

Les Mahométans adorent l'Etre Suprême, *Créateur & Fondateur* de toutes choſes, &c. Mais Mahomet ſe diſoit *Prophète* inſpiré; il a fait croire au peuple ſes prétendus *miracles*, quoique ridicules,

& fondés uniquement ſur la mauvaiſe foi de cet audacieux impoſteur.

Les Mahométans ont le tort, comme beaucoup d'autres Peuples, d'être intolérans, & de mépriſer tout ce qui n'eſt pas Muſulman.

Les principaux articles de la religion Mahométanne ſont :

1°, Qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu,

2°, Et que Mahomet eſt ſon *envoyé* ;

3°, Elle leur enjoint de ſe purifier par les libations, ou bains (néceſſaires dans les pays chauds) ;

4°, De prier Dieu aux heures marquées ;

5°, De faire l'aumône ;

6°, De jeûner dans le Ramazan (ou Carême) ;

7°, D'aller, une fois dans la vie, à la Mecque, (lieu de la *naiſſance & du tombeau de Mahomet*) ;

8°, Elle leur défend le jeu & les liqueurs fortes ;

9°, Elle leur permet d'avoir quatre femmes, & de prendre autant de concubines qu'il leur plaît ;

10°, Elle leur défend de retenir en eſclavage un homme qui profeſſe la religion Mahométanne.

A l'égard des femmes, peu importe aux Mahométans de quelle religion elles ſoient, parce que, *diſent-ils*, elles n'ont point d'ames.

Il reſte beaucoup à dire ſur cet homme extraordinaire, & ſur la puiſſance qu'il a fondée ; ſes conquêtes, même en France, en Eſpagne : mais nous le renvoyons à l'Hiſtoire.

LOIX DES AMÉRICAINS,
Avant la Découverte du Nouveau Monde.
(*L'an* 1492.)

L'EMPIRE du Pérou, qui s'étendoit ſur la Mer du Sud, depuis la rivière des Emeraudes juſqu'au Chili, étoit policé, ſelon les Hiſtoriens Eſpagnols, depuis quatre cents ans, & probablement davantage, par une race de Sages conquérans, qui ſembloient *n'avoir voulu conquérir que pour le bonheur des hommes.*

Manco-Capac, au-delà duquel les traditions du pays ne remontent pas, raſſembla, dit-on, les Sauvages épars dans les forêts ; il ſut leur perſuader qu'il étoit fils du Soleil, *& envoyé par ſon père pour les rendre heureux.* Il fonda la ville de *Cuzco* ; il apprit à ſes ſujets à cultiver & à enſemencer la terre ; *Mama-Oïllon*, ſa femme, apprit à celles de ſon ſexe les arts domeſtiques. Ce légiſlateur éleva les idées des Péruviens, en les faiſant renoncer au culte des animaux, des reptiles & des plantes, pour tranſporter leurs adorations *à l'image la plus ſenſible de la Divinité*, au *Soleil*, dont la chaleur vivifiante leur procuroit les biens

dont ils jouiſſoient. Ce premier pas, diſent les Eſpagnols, avoit conduit les plus ſages d'entre eux à l'idée *d'un être ſupérieur au ſoleil, qui ſeul donne la vie à l'univers, & la conſerve,* dont le Soleil & la Lune n'étoient, ſelon eux, que les miniſtres.

Le *Sacerdoce* étoit un appanage du ſang des *Incas.*

Les Péruviens diviſoient l'univers *en trois mondes*; le ſupérieur, ou le Ciel, ſéjour des ames pures; le mitoyen, ou le terreſtre, ſéjour des générations actuelles; & le bas monde, ſéjour des peines, où les ames des méchans expioient leurs forfaits par un ſéjour proportionné à leurs crimes, *après lequel elles repaſſoient dans d'autres corps.*

Ils croyoient *l'ame une ſubſtance inépuiſable* & toujours agiſſante; ils attachoient aux ſonges une importance d'autant plus grande, qu'ils tenoient pour conſtant qu'ils étoient les objets réels que l'ame avoient vus en ſe promenant *pendant le ſommeil du corps.* Le Souverain Pontife, ou le Grand-Prêtre du Soleil, réſidoit à Cuzco, & devoit être oncle ou frère de l'Inca régnant. Cette Divinité avoit des temples dans toute l'étendue de l'Empire, & ces temples étoient remplis de richeſſes immenſes; il y avoit dans tout l'Empire des maiſons religieuſes pour les filles vierges deſtinées au culte de ce Dieu du pays, & c'étoit parmi ces vierges qu'on choiſiſſoit les femmes des Incas.

L'Empire du Pérou étoit diviſé en quatre principaux départemens, répondans chacun à l'un des points cardinaux du monde, dont ils tiroient auſſi leur dénomination. La ville de Cuzco, dont le nom, dans l'idiome Péruvien, ſignifie *le nombril*, étoit préciſément au centre de l'Empire. Ces grands départemens étoient diviſés en une infinité de petites juriſdictions, dont chacune avoit ſon juge, qui rendoit compte à celui des quatre juges ſupérieurs du département dont il étoit, de toutes les ſentences qu'il avoit rendues dans le courant du mois. Chaque ville étoit partagée en Décuries, de ſorte que le Décurion, chargé de l'inſpection de dix familles, étoit auſſi le ſolliciteur né de leurs affaires au tribunal de leur reſſort. Il étoit obligé de dénonçer leurs fautes, *ſous peine de ſupporter ſeul les dommages réſultans du délai du jugement* pour les parties intéreſſées, ou de ſubir la peine double de celle qui eût été infligée au coupable. Leur manière de rendre compte conſiſtoit à arranger des franges de cordes de diverſes couleurs, dont on étoit convenu de ſe ſervir pour écrire les faits, ou ſe rendre compte à ſoi-même des choſes faites, ou ſe rappeller ce qu'on avoit à faire : ces tiſſus, ou franges, s'appelloient *Quipos* en langue Péruvienne.

L'*Inca* régnant *marioit lui-même* tous ceux de ſon ſang : la cérémonie en étoit toute ſimple : tous les deux ans il faiſoit raſſembler à *Cuzco* tous ceux de ſa famille de l'un & l'autre ſexe qui

étoient à marier, depuis l'âge de dix-huit ans pour les filles, & vingt pour les garçons ; & les appelant chacun par leurs noms, il donnoit telle fille à tel garçon. Les juges de chaque diſtrict en faiſoient autant dans toute l'étendue de l'Empire pour les enfans du peuple. Les parens des deux côtés fourniſſoient chacun la moitié des meubles des nouveaux ménages : mais quoiqu'on eût égard aux attachemens particuliers dans ces alliances, on ne pouvoit prendre une femme que dans la province, & même dans le lieu où l'on étoit né. On avoit, dans ce pays-là, *de tels égards* pour les *veuves*, *les orphelins*, *les infirmes* & *les vieillards* ſans famille, qu'on avoit réſervé dans *chaque diſtrict une portion ſuffiſante de terrein pour leur ſubſiſtance*, qui étoit *cultivée & enſemencée aux dépens du public*, *même avant celle des Curacas*, *ou Seigneurs du pays*, *& celle même de l'Empereur du Pérou*.

Les Druides.

LES *Gaules*, que nous occupons aujourd'hui, avoient auſſi une religion diſtincte lorſque *Jules-Céſar* en fit la conquête peu d'années avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt. Les *Druides* étoient les Prêtres de cette religion ; ils adoroient l'Etre Suprême d'une manière fort ſimple : ils choiſiſſoient pour temple, ſouvent l'ombre du plus beau chêne de leurs forêts, dont ce pays étoit alors couvert.

Ils conſtruiſoient une table, ou autel triangulaire, au pied de cet arbre, qui devenoit ſacré; ils ne s'en approchoient plus alors qu'avec le plus grand reſpect, & là ils faiſoient leurs ſacrifices, qui malheureuſement avoient par fois, dit-on, des hommes pour victimes.

Souvent ils établiſſoient leurs temples, ou leurs autels ſur un rocher, ou montagne élevée, en y faiſant porter la plus grande pierre qu'ils pouvoient trouver, & la poſoient ordinairement ſur trois autres pierres en forme de pivots.

Il y a un de ces *autels des Druides* dans l'Iſle de *Jerſey*, ſur la petite montagne qui domine le *Château de Montorgueil*, bâti par *Céſar*. Il y avoit dans la même Iſle, un autre temple circulaire, ſur la montagne de la ville.

On en trouve encore en France à pluſieurs endroits; on ne peut concevoir, en voyant ces ſortes de temples de Druides, comment ils ont pu parvenir à tranſporter une pierre auſſi conſidérable ſur un lieu auſſi élevé. Cependant en conſidérant la manière dont elles ſont poſées ſur leurs pivots, on ne peut douter que c'eſt l'ouvrage de l'art, & non de la nature.

Il y avoit auſſi des *Druideſſes*, des femmes vouées au ſervice de cette religion. *Le Mont St. Michel* près Avranches en Normandie, étoit occupé par ces femmes, ainſi que pluſieurs autres places; elles

abuſoient le peuple & faiſoient les Prophéteſſes: les Romanciers de chevalerie, & les Poëtes, leur ont donné le nom de *Fées*, ſur-tout lorſqu'elles s'iſoloient, ou couroient le monde.

Ce qui fait que les peuples de nos provinces qui ont quelques idées, par tradition, du ſéjour de ces femmes dans leurs différens cantons, n'en parlent que comme de *Fées*, & ſont toujours en poſſeſſion de quelques contes extraordinaires à répéter à ce ſujet.

Religion Chrétienne.

CETTE Religion a fourni plus de Sectes à elle ſeule que toutes les autres enſemble; mais il faut s'occuper du fond, avant de parler des acceſſoires,

J'ai parlé des plus grands Légiſlateurs de l'ancien & du nouveau monde, en fait de religion, auxquels on pourroit encore ajouter, ſi l'on veut, l'idée que les habitans du nord de l'Europe ont gardé d'un de leurs anciens Rois ou chefs, nommé *Odin*, qui étoit à leur tête lorſqu'ils vinrent peupler ce pays pour ſe ſouſtraire aux pourſuites des conquérans du Levant. Ils diſent que les enfans d'*Odin* furent les premiers Rois des *Scandinares*, &c. qui ont conquis depuis des portions de l'Angleterre & de la France; mais il n'eſt plus guère de mention de ce légiſlateur que dans les romans.

Jéſus-Chriſt eſt né l'an du monde 4004, ſuivant l'opinion reçue; & 753 ans après la fondation de Rome: on varie là-deſſus de 4 ans environ.

Il étoit la ſoixante-ſeizième génération depuis *Adam*; ce qui ne fait pas tout-à-fait deux degrés par ſiécle: il falloit alors que nos Patriarches, ſes pères, *qui vivoient juſqu'à 900 ans*, ſe mariaſſent tous *dès l'âge de cinquante ans*; ce qui ſe rapporteroit à l'âge de 5 à 6 ans de notre carrière ordinaire.

L'*Evangile*, le Code de *Jéſus-Chriſt* ſurpaſſe tous les autres par le fond de bonté, de douceur, de généroſité, de charité, de cette humilité ſimple & pure, qui éloigne de toute *vanité*, *orgueil*, *vengeance*; il maintient le cœur dans l'activité de la bienfaiſance & de l'amour du bien: il eût été à déſirer que l'on s'en fût tenu à ces principes fondamentaux.

Je vais donc m'attacher aux principaux traits de l'Ecriture Sainte, extraits par M. l'Abbé de Fleury, qui m'ont paru des meilleurs en ce genre; la Bible étant plus volumineuſe, & ſouvent *difficile à expliquer*, particulièrement à des jeunes gens.

Eſt-il rien de plus judicieux que les Réflexions de M. l'Abbé de Fleury, ſur les premiers temps de la vie de nos Patriarches, lorſqu'il dit:

" Ce qui ſemble groſſier dans cette vie *nomade* de bergers, ou de cultivateurs, n'eſt que par l'oppoſition que nous y trouvons avec nos mœurs, & celles de tous les Etats civiliſés, qui ont tous leur enfance, leur accroiſſement, & leur déclin, comme la carrière de la vie humaine.

Mais il n'eſt pas de genre de vie plus déſirable, & plus propre à procurer le bonheur que celui de nos premiers Pères. Ils vivoient en famille ; ils ſe marioient entre eux, ne connoiſſoient de diſtinction dans leur famille que celle de l'âge, & de puiſſance que celle des pères de famille, qui y étoient révérés. L'ambition & l'envie ne leur étoient point connus ; ils obſervoient religieuſement un culte pour rendre hommage à l'Etre Suprême. Leurs offrandes étoient des *brebis* ou des *géniſſes* de leur troupeau, parce que ces animaux étoient les ſeules richeſſes qu'ils recevoient de la Divinité, & les ſeules qu'ils déſiraſſent.

Leurs deſcendans, *les Chrétiens*, *offrirent le pain*, formé du bled de leurs champs, qui les nourriſſoient ; les premières offrandes avoient le même objet des dernières, de rendre hommage, & de marquer ſa reconnoiſſance à la Divinité ; mais l'*offrande du pain* eſt plus pure & plus douce que celle de ceux qui verſoient le ſang.

Ceux qui ſe proſternent (les Incas en Amérique) devant le diſpenſateur de la lumière & du feu (le ſoleil) qui entretient en nous la vie, & fait naître les objets précédens, les *animaux*, & la *végétation*, dès qu'ils avoient en vue le Dieu tout-puiſſant, premier moteur de la lumière même, ainſi que du grand univers, ne peuvent manquer d'être vu auſſi favorablement d'un Dieu ſi bon, qui nous le prouve ſans ceſſe dans l'ordre général, depuis l'infiniment grand juſqu'à l'infiniment petit, s'ils ajoutent à ce

ſulte une morale auſſi pure que celle de Jéſus-Chriſt.

Nous allons relever ici une partie de l'Introduction de M. de Fleury, ſur la comparaiſon qu'il fait entre les Patriarches & les différentes nations qui leur ont ſuccédé.

Mœurs des Iſraëlites, & des Chrétiens.

" Il faut tout-à-fait ignorer l'Hiſtoire pour ne pas voir la grande différence qu'apporte dans les mœurs la diſtance des temps & des lieux. Nous habitons le même pays qu'habitoient les *Gaulois*, & enſuite les Romains. Combien ſommes-nous éloignés de la manière de vivre des uns & des autres, & même de celle des François qui vivoient il y a ſept à huit cents ans ! Et dans ce ſiécle où nous ſommes, quel rapport y a-t-il entre nos mœurs & celles des Turcs, des Indiens, ou des Chinois ? Donc ſi nous joignons les deux eſpèces d'éloignement, nous n'aurons garde de nous étonner que les hommes qui vivoient en *Paleſtine*, il y trois mille ans, euſſent les mœurs différentes des nôtres ; nous admirerions plutôt ce que nous y trouvons de conforme.

" Il ne faut pas toutefois s'imaginer que ces changemens ſoient réglés, & ſuivent un progrès toujours égal : ſouvent des pays fort proches ſont fort différens par la diverſité des religions & des dominations, comme aujourd'hui l'Eſpagne & l'Afrique, qui, ſous l'Empire Romain, étoient uniformes,

" Au contraire, il y a aujourd'hui grande relation entre l'Eſpagne & l'Allemagne, qui n'en avoient aucune du temps des Romains. Il en eſt de même à proportion de la différence des temps. Ceux qui ne ſavent pas l'Hiſtoire ayant ouï dire que les hommes des ſiécles paſſés étoient plus ſimples que nous, ſuppoſent que le monde va toujours ſe raffinant, & que, plus on remonte dans l'antiquité, plus on trouve les hommes groſſiers & ignorans.

" Il n'en eſt pourtant pas ainſi dans les pays qui ont été habités ſucceſſivement par diverſes nations. Les révolutions qui y ſont arrivées y ont amené de temps en temps la misère & l'ignorance, après la proſpérité & la politeſſe. Ainſi l'Italie eſt en bien meilleur état qu'elle n'étoit il y a 800 ans; mais huit cents ans auparavant, ſous les premiers Céſars, elle étoit plus heureuſe & plus magnifique qu'aujourd'hui. Il eſt vrai que remonter encore huit cents ans vers le temps de la fondation de Rome, on trouveroit la même Italie beaucoup moins riche & moins polie, quoique dès-lors fort peuplée; & plus on iroit au-delà, plus on la verroit pauvre & ſauvage. *Les Nations ont leurs âges, à proportion comme les hommes.* L'état le plus floriſſant des Grecs fut ſous *Alexandre*; des Romains, ſous *Auguſte*; des Iſraëlites, ſous *Salomon*."

On pourroit ajouter:—des François, ſous François Ier, puis ſous Louis XIV; & l'on auroit les quatre grands âges du monde.

La ſuite au Numéro prochain.

LETTRE AU RÉDACTEUR.

Comme vous, mon ami, j'ai ſouvent entendu dire : " Qu'à la Reſtauration de *Charles II, ce Prince n'avoit pu récompenſer ſes amis* ;" ce qui n'eſt pas exactement vrai, en général : ce ſont de ces traits que l'on craindroit de répéter, ſi le zèle des Loyaliſtes, des Soutiens de la Royauté, & du bon ordre, pouvoit jamais être refroidi par des vues d'intérêts.

Mais tous ceux qui ſont ſuſceptibles de tenir la même conduite à l'égard de leurs Souverains, ſavent ſe préparer aux ſacrifices qu'ils ont à faire. Des hommes d'honneur, aſſez loyaux pour ſacrifier leur ſang & leur vie pour l'Etat, ſont bien capables auſſi, néceſſairement, de ſacrifier leur fortune, parce qu'en pareil cas les reſſources foibles d'un Prince nouvellement rétabli ſur ſon trône, peuvent à peine ſuffire à acquérir ce qui reſte de *cœurs aliénés*, & dont le plus grand nombre échappe toujours à la juſtice conquérante. Mais comment pourroit-on récompenſer *les vrais Loyaliſtes ?* Quel prix pourroit-on mettre à leurs actions ? Il n'en eſt point de plus digne d'eux que l'eſtime & la reconnoiſſance de leur Souverain, & de tous les honnêtes gens. Souvent, en pareil cas, le Prince ne peut rendre la propriété légitime qui avoit été enlevée

à ſes défenſeurs, *parce qu'il faudroit renouveller des troubles pour arracher ces propriétés des mains des uſurpateurs*, auxquels il reſte toujours des moyens d'en faire renaître, après ces *grandes ſecouſſes*. Alors les faux Royaliſtes ſe diſent: " Ah ! ſi j'avois ſu cela ! ! !... &c."

Les autres, au contraire, ſont ſatisfaits d'avoir rempli leur objet ; en bons Chevaliers ils euſſent vendu tous leurs biens pour lever des régimens, pour faire de leurs vaſſaux des appuis de la Couronne, de leur patrie, du bon ordre, &c. ils y euſſent ajouté leur ſang & leur vie, en *s'incorporant avec eux* pour combattre dans une ſi belle cauſe.

Trop heureux d'avoir rétabli leur Roi, & délivré leur pays des fléaux qui l'avoient acablé ; il leur reſte de plus l'honneur, le contentement intérieur, enfin la vie : avec de tels biens, qu'importe la fortune, dès qu'ils ne pourroient en jouir qu'avec des hommes corrompus ?

Lorſque la juſtice eſt forcée de *fermer les yeux*, l'honnête homme doit s'écarter de la ſociété, & il lui reſte toujours aſſez de moyens pour vivre avec honneur. Du reſte, s'il en a été ainſi de la Reſtauration de Charles II, cet exemple doit apprendre du moins à ne pas trop ſe flatter, lorſqu'il y a *tant de Reſtaurateurs* à concilier & à ſatisfaire.

Croirez-vous, mon ami, que lorſque je dis aujourd'hui :—" Il n'y a plus que par la force, que par une guerre vigoureuſe que l'on peut terminer la Révolution, &c." nos Confrères me répondent : " Vous voilà donc *rendu à la raiſon !* Tous les " *Conſtitutionnels* ont été obligés auſſi d'en venir " là."

Mais, Meſſieurs, ce n'eſt pas cela. Je n'ai jamais voulu la Conſtitution nouvelle *toute entière*. Je vous ai dit que ſi vous en aviez adopté ce qui étoit le meilleur (*en vous incorporant* en apparence avec le tout, dès les premiers momens) en ſoutenant *le bon* vous ſeriez parvenu à purger *le mauvais*. On vous a fait voir autrement : il s'en eſt ſuivi *tout ce que vous avez vu*. Aujourd'hui il n'y a plus que la guerre, mais *non pas une guerre de partis*. Il faudroit *que la France fût renouvellée toute entière* par de nouveaux Romains, ou Germains, & CELA NE SERA PAS.

Je penſe toujours qu'il falloit éviter la guerre ; mais quand le glaive eſt tiré du fourreau, il ne faut l'y remettre qu'après la victoire.

Ne vous réjouiſſez donc pas tant de cette guerre ; attendez encore à vous féliciter. Juſqu'ici vous avez paſſé d'un mal à un autre ; & *vous n'êtes pas à la fin de ces criſes.*

Je rencontrai hier deux de mes confrères à Londres, qui me demandèrent : " Quel parti donc prendre à préſent ?" Je leur répondis :—Aucun à l'égard de la France ; il faut faire *ſciſſion* complète avec ce pays ; il n'y a plus de calcul, plus de raiſonnement avec ces gens-là. Si vous êtes honnête homme, vous voudrez raiſonner avec eux ; ils vous *pendront :* ſi c'eſt un coquin, il voudra calculer ; ils le *mangeront :* laiſſez-les à leur malheureux ſort.

" Mais, mon bien ?"

Si vous allez vous faire tuer, ſupplicier, &c. mal-adroitement, certes votre bien ſera perdu pour vous ; ſi au contraire vous cherchez à vivre ailleurs, vous y trouverez un moins mauvais ſort : &, *peut-être un jour*, votre bien ira vous chercher.

" Mais comment trouver à vivre ?"

En ne reſtant point à Londres, & *n'y laiſſant* que ceux qui peuvent réellement s'y rendre utiles & *agréables*.

" Et où aller ?"

Je vous l'ai dit : par-tout ailleurs, pourvu que vous ayiez des plans généraux, ou des vues particulières.

" Mais *Gaſton*, *De Wimpfen*, &c. ?"

Gaſton, tel qu'on ſe le figure, n'exiſte pas ; ſon armée ne ſubſiſte guère : *les Puiſſances ne paroiſſent pas même le connoître !..*

D

De Wimpfen ſera tué, aſſaſſiné, ou deviendra chef d'un nouveau parti.—Je le connois beaucoup; il a de l'eſprit; il eſt entreprenant; mais il a par-deſſus tout une ambition extrême, & ce ne ſeroit peut-être pas un mal aujourd'hui; car il eſt heureux, *Félix*.

Une Révolution étoit ſon véritable élément:—grand, beau, & froid comme un Allemand, avec cet air franc qui caractériſe cette belle eſpèce d'hommes, il eſt venu dès ſa jeuneſſe en France, où il a été conduit par un frère beaucoup plus âgé, & doué de qualités ſupérieures aux ſiennes.

Le Baron de Wimpfen, ſon frère aîné, eſt mort Officier-Général, avec le Cordon rouge, laiſſant la réputation d'un des Officiers de France les plus inſtruits. Je l'ai vu ſouvent; il ſoutenoit ſa réputation, & étoit l'auteur des Mémoires du Comte de St. Germain, &c. &c. (*)

Le Baron de Wimpfen l'aîné a donc pouſſé ſon frère *Félix* au ſervice de France, l'a fait Colonel en ſecond du Régiment de La Marck, dont il étoit Colonel-Commandant, &c. lequel Régiment ſe trouvant du Camp de M. le Maréchal de Broglie en 1778, à Vaux-*ſur-Seule*, Vauſſieux,

(*) Ce n'eſt pas le même que le Baron de Wimpfen, Général Allemand, qui a propoſé un Plan aux Etats-généraux pour la conſtitution de l'armée de France.

&c. en Baſſe-Normandie, Félix de Wimpfen fut logé chez Mlle de St. Germain, dans une terre joignante à celles ci-deſſus. Cette demoiſelle, fille de mérite, & de condition, jouiſſant de 20,000 liv. de rente, a pris du goût pour lui, & l'a épouſé.

Ce qui a fait grand bien à *Félix* ; car il m'a dit qu'il ne poſſédoit que ſes 6000 liv. d'appointement, & autant de dettes qu'il faiſoit par an.

Le voilà propriétaire Normand, devenu Maréchal de camp, enfin *député* par les Nobles de la Province aux Etats-généraux : ce qui annonce certainement de la confiance d'un côté, & du mérite de l'autre.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait eu de grands débats, comme cela ſe pratique pour cette élection ; mais le Baron *Félix* entraîna toute la pauvre Nobleſſe pour lui (& le calcul étoit aſſez ſûr) en donnant un *projet* à faire valoir aux Etats-généraux, par lequel *tous les Nobles du Royaume porteroient une médaille à la boutonnière pour les diſtinguer.* Il fut donc un des trois députés Nobles de Caen, & *l'on ſait ce que devint la médaille.....*

A peine fut-il à l'*Aſſemblée*, qu'il ſe rangea du côté contraire à ſes Commettans, d'où il n'eſt pas encore ſorti, du moins en apparence.

Je ſuis certain, & il m'a dit, *depuis, à moi-même*, « *Qu'il ſeroit toujours contraire à l'ancien régime.* » Mais ce n'eſt pas une raiſon pour être partiſan du

nouveau. Quoique, dans ſa nouvelle *Déclaration aux Pariſiens*, écrite à la tête de ſon armée *Normande, Bretonne*, &c. il diſe " Qu'il combat pour " *la République, l'unité de la République*, &c." il n'a pas d'autre parti à prendre que de parler ainſi dans ce moment, pour entraîner vers lui. Je ſuis perſuadé que, s'il réuſſit, *s'il ſurvit à cette entrepriſe*, il a des vues dont on peut tirer parti: mais attendons, dis-je, la réunion de toutes les différentes vues, des différentes armées belligérantes, du dehors, du dedans, &c. &c. &c.; & alors... il faut eſpérer que tout ſera pour le mieux.

Nous avons déjà vu,

D'abord *Necker*,—puis l'ombre, hélas! du digne *Maréchal de Broglie*,—une étincelle du *Comte d'Eſtaing*.—Bientôt a paru l'*épée* du héros orateur *La Fayette*; celui-là a tenu long-temps; nous en parlerons encore.—Le vieux *Luckner*, comme ancien partiſan, a donné, quelque temps, des eſpérances aux deux côtés. Il s'eſt perdu, *encore* vivant, au milieu des ombres des morts, avec quelques-uns de ſes *anciens* collègues.—Alors arrive *Dumourier*; il n'y a pas de champignon qui croiſſe plus vîte; mais ce nouveau *Lichen* s'eſt bientôt converti en *veſſe-de-loup*: ſon hiſtoire ſera courte; d'autres ſe chargeront de l'écrire.—Le Comte de *Cuſtine* a pourtant montré un caractère & du talent militaire, il faut en convenir; mais le voilà bien embarraſſé,

qu'en faire. — *Valence* ſe battoit aſſez bien en Général, comme en particulier ; je l'ai vu faire *ci-devant* ; mais il n'a jamais été qu'en ſecond à l'armée : galant auprès des belles, & fort joli garçon d'ailleurs, il étoit plus fait pour réuſſir *en combat ſingulier*, qu'en bataille rangée : enfin le voilà réduit à la *philoſophie des Inſurgens*.

Je n'en finirois pas, ſi je voulois décrire tous les perſonnages qui ont joué des rôles dans cette révolution. Il faut donc à préſent jetter tous les yeux ſur le Baron Félix *de Wimpfen* ; il peut devenir notre meilleure reſſource, pour préſerver *des vies plus précieuſes que nos biens*, ſur-tout ſi les *ſiéges des villes* ne devenoient plus que des acceſſoires, & que l'entrée des armées en France, *par terre* & *par mer*, devinſſent *aujourd'hui* leur principal objet.

Dieu lui donne aide, ſi ſes intentions ſont bonnes, comme je l'eſpère ; & à vous, mon ami, joie, ſanté, & proſpérité pour nos Ouvrages.

GOD SAVE ALL THE KINGS OF EUROPE !

Adieu.

Le V^te de ***.

AUX SOUSCRIPTEURS.

LE V^te^ de ***, plein de reconnoiſſance pour ſes Souſcripteurs (qui ont bien voulu lui donner de l'encouragement, & des conſeils même, avant de connoître ſes ouvrages en entier) les prie de recevoir tous ſes remercîmens, & d'être perſuadés qu'il ne négligera rien pour leur marquer ſa reconnoiſſance en faiſant tous ſes efforts pour rendre ſes écrits plus intéreſſans par la ſuite. Il eſpère que ſon zèle pour le bien public, & la pureté de ſes intentions, détermineront ceux qui lui conſervent de l'intérêt, à lui accorder de l'indulgence, & à faire uſage de leur crédit auprès de leurs amis, pour les intéreſſer en ſa faveur, afin qu'il puiſſe du moins faire face aux frais de l'impreſſion pour l'année.

Il les prie d'obſerver que les circonſtances politiques ont éprouvé des changemens continuels depuis que la plupart de ſes écrits ont été faits, ce qui fait qu'ils deviennent purement hiſtoriques; mais une fois arrivé *au courant*, il eſpère que le degré d'opinions qu'il a adopté au milieu des extrêmes, & l'impartialité avec laquelle il traite des affaires importantes qui occupent aujourd'hui le monde entier, ſatisferont les perſonnes raiſonnables auxquelles il a affaire, & les mettront à portée de juger ſainement de la vérité en différens genres. *

* Le Rédacteur de cet Ouvrage obſerve que s'étant déterminé à ne le publier, dans les Papiers publics, qu'au mois de Janvier prochain, temps auquel il ſe trouve plus de monde réuni à Londres, il n'eſt pas étonnant que la Liſte des Souſcripteurs ne ſoit pas encore conſidérable.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

POUR L'OUVRAGE INTITULÉ

RECUEIL D'ESSAIS, ou Précis des Mémoires & des Opinions, &c. du V^te de ***, qui paroîtront dans le cours de l'année, conformément au Prospectus.

	£.	s.
ALlardyce, Alexander, Esq.	1	1
Allardyce, Mrs.	1	1
Alexander, William, Esq. Lincoln's-Inn	1	1
Anderson, Samuel, Esq. Banker, Edinb.	1	1
Ascough, G. M. Esq. Temple	1	1
Bellegarde, M. le Vte de	1	1
Bird, Mrs.	1	1
Blair, Sir John Hunter, Bart	1	1
Brodie, Alexander, Esq.	1	1
Buccleugh, Duke of	1	1
Buccleugh, Duchess of	1	1
Buchanam, Miss	1	1
Burnet, Mrs.	1	1
Burnet, Mr.	1	1
Campbell, Lady Archibald	1	1
Craig, Colonel	1	1
Craig, Mrs.	1	1
Cumming, Rev. John	1	1
Cumming, George, Esq.	2	2
Cumming, Capt.	1	1
Cumming, Mrs.	1	1
Currie, Mr. T.	1	1

	£.	s.	d.
Delawar, Rt. Hon. Earl of -	1	1	
Diron, Major - -	1	1	
Downie, Miſs - - -	1	1	
Ferguſon, James, Eſq. M. P. -	1	1	
Forbes, Rt. Hon. Admiral - -	1	1	
Forbes, Rt. Hon. Lord - - -	1	1	
Forbes, Hon. Capt. A. Navy -	1	1	
Forbes, Hon. Capt. C. Guards	1	1	
Forbes, Sir William, Bart. -	1	1	
Forbes, Hon. Mrs -	1	1	
Forbes, Miſs, Upper Mary-le-Bonne	1	1	
Fraſer, James, Eſq. Argyll-Street	1	1	
Fraſer, John, Eſq. - -	0	10	6
Glenny, George, Eſq. -	1	1	
Gordon, Berner, Eſq. - -	1	1	
Grant, Sir James, of Grant, Baronet, M. P. ſa famille, & autres Souſcripteurs d'Ecoſſe, dont les noms ne nous ſont pas encore parvenus	52	10	
Grant, George, Eſq. - - -	5	5	
Grant, Mrs. - -			
Grant, Charles, Eſq. -	5	5	
Grant, John, Fleet-Street -	1	1	
Grant, M. C. City - - -	1	1	
Grant, Walter, Temple -	1	1	
Grant, William, Charing-Croſs	1	1	
Grant, William, Eſq. M. P. -	5	5	
Grant, William, Eſq. St.-Alban-Street	3	3	
Hamilton, A. Eſq. - -	1	1	
Hamilton, Mrs. - -	1	1	
Hay, John, Eſq. - -	1	1	
Hay, Hon. Mrs. -	1	1	
Hunter, M. Eſq. of Portland	1	1	
Hutchinſon, Miſs. - -	1	1	
Knight, Miſs - -	1	1	
Le Meſurier, Thomas, Eſq. Temple		1	

	£	s.	d.
Lee, Mr.	1	1	
Lyell, Mrs.	1	1	
Macleod, Rt. Hon. Lady	1	1	
Montair, N. Esq.	0	10	6
Morse, Mr.	1	1	
Nicholl, R. D.	1	1	
Parsons, Mr.	1	1	
Pierrepoint, Mrs.	1	1	
Pole, Hon. Mrs.	1	1	
Scott, David, Esq. M. P. Harley-Street, N° 23	1	1	
Small, P. Esq.	0	10	6
Smirnove, A. M. Esq.	0	10	6
Smirnove, M. T. Esq.	0	10	6
Smith, Mr. Samuel, Parliament Street, N° 1	1	1	
Smith, Mrs. Sam. Parliament Street, N° 1	1	1	
Sulivan, Mr.	1	1	
Todd, J. Esq.	0	10	6
Walkenshaw, Mrs.	1	1	
Vandercom, Miss, City	1	1	
Wheler, M. T.	1	1	
Wheler, Mrs.	1	1	
Villiers, Hon. Mrs.	1	1	
Wilson, George, Esq.	1	1	

NOTA. Les Personnes dont les adresses ne se trouvent point ici avec les noms, sont priées de vouloir bien indiquer leurs demeures.—N° 18, SOUTH-STREET, GROSVENOR SQUARE.

Suite des Recherches ſur les Religions & la Politique.

Religion Chrétienne.

Extrait des Mœurs des Iſraëlites & des Chrétiens, par M. l'Abbé de Fleury.

« Si nous nous imaginions un pays, où la différence des conditions ne fût pas ſi grande, où de vivre noblement ne fût pas de vivre ſans rien faire, mais de conſerver ſoigneuſement ſa liberté, c'eſt-à-dire, de n'être ſujet qu'aux loix & à la puiſſance publique, ſubſiſter de ſon fond ſans dépendre de perſonne, & ſe contenter de peu plutôt que de faire quelque baſſeſſe pour s'enrichir ; un pays où l'on mépriſeroit l'oiſiveté, la molleſſe, & l'ignorance des choſes néceſſaires à la vie, & où l'on fît moins de cas des plaiſirs que de la force du corps ; en ce pays-là il ſeroit bien plus honnête de labourer, ou garder un troupeau, que de jouer & ſe promener toute la vie. Or il ne faut pas recourir à la République de Platon pour trouver des hommes en cet état ; c'eſt ainſi qu'a vécu la plus grande partie du monde pendant près de quatre mille ans.

« C'eſt chez les Chrétiens de la première Egliſe de Jéruſalem qu'il faut chercher l'exemple de la vie la plus parfaite, & par conſéquent la plus heureuſe qui puiſſe être ſur la terre, en commençant

par Jéſus-Chriſt, le modèle comme la ſource de toutes les perfections : il nous a donné l'exemple que nous devrions ſuivre, &c.

" Avec un extérieur ſimple Jéſus-Chriſt conſervoit une merveilleuſe dignité : il étoit très-ſérieux. On le voit pleurer en deux occaſions ; mais il n'eſt point dit qu'il ait ri, non pas même qu'il ait ſouri doucement, comme remarque St. Chryſoſtôme. Il ne demanda rien à perſonne ; il agiſſoit ſuivant la maxime, " *Qu'il vaut mieux donner que de recevoir,*" puiſque répandant continuellement tant de bienfaits, il recevoit ſi peu de choſe ; tout le monde le cherchoit & couroit après lui ; & il ne cherchoit perſonne en particulier, mais allant de ville en ville, il exhortoit tout le monde à la pénitence.

" Il eſt reſté en doute que Jéſus-Chriſt fût le Fils de Dieu, ou ne le fût pas ; mais de quelque manière que l'on arrange ce problême, il n'en eſt pas moins vrai que Jéſus-Chriſt a réformé le monde."

Les ſchiſmes, les diviſions entre les Ariens & d'autres Prélats, lors des premiers Conciles, ſur la Divinité de Jéſus-Chriſt, n'ont ſervi qu'à prouver que les Conciles ne ſont pas infaillibles, comme on le prétend ; & c'eſt de ces diviſions que *Mahomet* a profité pour établir ſa religion.

" En fait de religion, ce que les *Iſraëlites* connoiſſoient diſtinctement étoit : *Qu'il n'y a qu'un ſeul*

Dieu, qui a créé le Ciel & la terre, qu'il gouverne tout par ſa providence ; qu'il ne faut avoir de confiance qu'en lui, ni eſpérer aucun bien que de lui ſeul ; qu'il voit tout juſqu'au ſecret des cœurs ; qu'il meut intérieurement les volontés, & les tourne comme il lui plaît ; que tous les hommes naiſſent en péché, & ſont naturellement enclins au mal ; que toutefois ils peuvent bien faire avec le ſecours de Dieu ; qu'ils ſont libres, & qu'ils ont le choix de faire du bien, ou du mal : que Dieu eſt très-juſte, & punit, ou récompenſe, ſelon le mérite ; qu'il eſt plein de miſéricorde, & pardonne à ceux qui ont le regret ſincère de leurs fautes ; qu'il juge toutes les actions des hommes après leur mort, d'où il ſuit que l'ame eſt immortelle, & qu'il y a une autre vie."

—Que peut-on demander de mieux ; voilà notre religion primitive : ſi nos Prêtres s'en étoient tenus là, que de maux ne ſeroient point arrivés ! ! !

" Les autels des Payens étoient toujours dehors & à découvert. Nos Egliſes reſſemblent bien davantage à des Ecoles publiques, ou à des Salles deſtinées à traiter d'affaires, que les Anciens nommoient *Baziliques*.

" Les grands biens de l'Egliſe étoient à la diſpoſition des Evêques ; mais les Saints Prélats de ce temps là, *bien loin de s'en réjouir, s'en plaignoient*, & regrettoient le temps où les oblations des Fidèles

ſuffiſoient pour la nourriture des *pauvres & des Clercs*. St. Auguſtin offrit pluſieurs fois au Peuple de rendre le bien qu'il poſſédoit pour l'Egliſe; mais on ne voulut pas les accepter.

" Ce ne fut que dans les perſécutions que l'on commença à voir des Hermites.

" On compte St. Paul comme le premier: St. Antoine avoit paſſé quelque temps auprès du lieu de ſa naiſſance, où il menoit la vie *aſcétique*; puis il aſſembla ſes diſciples, & ſe retira dans le déſert, pour y vivre plus librement.

" On ne les nomma plus ſimplement *Aſceſtes*, quoiqu'ils menaſſent la même vie; on les appela *Moines*, c'eſt-à-dire Solitaires ou Hermites, habitans des déſerts: on nomma *Cénobites* ceux qui vivoient plus retirés.

" Les Cénobites (*) ne laiſſoient pas de vivre fort retirés; ils ne voyoient que leurs confrères.

" Parmi les Iſraëlites les *Moabites* étoient ceux qui faiſoient les vœux les plus conſidérables; *ce qui conſiſtoit à être ſobre*, & à ne pas *boire de vin*.

(*) Tout le monde connoît l'idée qu'ils nous ont laiſſée de ce qu'on appelle *La Vie d'un Cénobite*.

" Il y avoit une eſpèce de Moines que l'on nommoit *Prophètes*, & qui alloient en troupes *prophétiſant* au ſon des inſtrumens ; ils vivoient fort retirés dans le ſein des montagnes, tels que *Elie*, *Eliſée*, qui vivoient ſur le *Mont Carmel* & en *Galgala*, &c.

" C'eſt dans le neuvième ſiècle que l'on rapporte le plus de ces *faux martyrs*, & de tous ces Saints que la *crédulité*, la *fauſſe piété* & l'ignorance ont tranſmis juſqu'à nos jours : *telle eſt la vie des Saints.*" (*)

—Combien d'autres faits (j'entends *purement hiſtoriques*) qui n'ont pas plus de vraiſemblance, de vérité, *ni même d'importance*, que l'on répète emphatiquement, & dont on fait ſouvent le texte d'un pompeux diſcours, ſeulement parce que cela a été écrit dans *tel temps*, & par *tel homme*—Je ſuis loin de vouloir fronder rien de ce qui peut être conſidéré comme *principe*, comme moral ; j'eſtime, je révère tout ce qui eſt de ce genre, dans quelque écriture que ce ſoit, & de la part de tel homme qu'il vienne, & notre Ecriture Sainte eſt des plus reſpectables à cet égard : mais plus j'en fais cas, plus j'en voudrois retrancher ce qui prête à la méchanceté, ou à la critique, comme le *Chapitre d'Ezéchiel*, & autres, afin de pouvoir engager les hommes à graver le reſte, non-ſeulement *en lettres d'or*, dans la maiſon de chaque père de famille,

(*) Auſſi dit-on : " Il ment comme la Vie des Saints."

mais encore dans tous les cœurs :—je ne voudrois pas exclure, par la même raiſon, la plupart des *principes de Confucius*, auprès deſquels le Chapitre d'Ezéchiel ne brilleroit pas. Il ne faut pas plus de préjugé, de religion à religion, que de nation à nation : il faut être de bonne foi, & ne s'attacher qu'au bien, qu'à Dieu, & convenir enfin que tous ces honnêtes Moraliſtes, & nous, n'avons tous qu'un même Dieu ; que le meilleur eſt celui qui le ſert le mieux, & aime le mieux ſon prochain.

Tel eſt le mérite de M. l'Abbé de Fleury ; c'eſt qu'il ne nous a donné (dans ſon Ouvrage ſur l'ancien & le nouveau Teſtament, dans les *mœurs* des *Iſraëlites* & des Chrétiens) que ce qu'il y avoit de bon à conſerver : cet ouvrage eſt donc *ma Bible*.—

" Le Pape & les Eſpagnols étant accablés par les *Mahométans*, qui ravageoient l'Italie & l'Eſpagne depuis deux cents ans, & ne ſachant comment ſe délivrer d'un pareil fléau, le Pape, dis-je, au lieu de commander des pénitences, des jeûnes, & autres choſes (comme de coutume) accorda *une indulgence* à tous les Princes Souverains, & aux Gentilshommes, qui ſe joindroient pour repouſſer les Turcs.

" Ces Croiſades devinrent un amuſement ; & la quantité de pays que l'on traverſoit, faiſoit que les ſoldats, & le reſte de l'armé, au lieu de faire pénitence, ne s'occupoient que de débauches & de

propos licentieux, pour ſe déſennuyer des fatigues de la route.

" Ce fut dans le treizième ſiècle que la diſcipline ne fut plus obſervée dans le Clergé ; on cherchoit plutôt le Maître des Sentences, *ou Gratien*, que les Pères : on cherchoit plutôt dans l'Ecriture, *le ſens figuré* que *le littéral*.

" La plupart des Evêques, depuis le douxième ſiècle, abandonnoient la prédication & l'inſtruction de leur Clergé : ils ſe laiſſoient accabler *d'affaires temporelles*. Les Laïcs, principalement les Princes, ne pouvoient ſe paſſer de leurs conſeils ; c'étoient les Evêques & les Abbés qui étoient ou Miniſtres, ou Chanceliers d'Etat ; ils étoient *les juges de preſque toutes les affaires* ; & même, ſans en chercher au dehors, *leurs Seigneuries temporelles* n'en fourniſſoient que trop : ſouvent ils *avoient des guerres à ſoutenir* ; il leur falloit des places fortifiées, & aſſembler leurs troupes ; il leur falloit de nombreux équipages, de groſſes familles, & beaucoup d'officiers. *Parmi tout ce tapage, le temporel devenoit le principal*, & le *ſpirituel en ſouffroit beaucoup*. —

" *L'Egliſe prenoit ſoin des Pauvres* de tous les âges & de tous les ſexes ; mais on ne comptoit pas pour pauvres ceux qui pouvoient travailler, puiſqu'ils étoient en état de n'être à charge à perſonne, & à même d'aſſiſter les autres pauvres, parce qu'un bon Chrétien ne ſe contente pas de travailler pour ſe nourrir, mais auſſi pour nourrir les autres pauvres.

« On regardoit comme un devoir de religion de donner à l'Egliſe les prémices & les dixmes des fruits de la terre & du bétail, pour la ſubſiſtance des Clercs *& des Pauvres. Origène* ſoutient que la loi ancienne oblige encore en ce point, plutôt confirmé qu'aboli par l'Evangile ; *mais nous ne voyons pas que l'on procédât encore par des cenſures contre ceux qui y manquoient.* Ces offrandes ſe portoient chez l'Evêque, ou chez le Diacre, & *il étoit défendu d'offrir autre choſe ſur l'Autel que le Pain & le Vin.* »

—Après les grands ſchiſmes qui ont diviſé l'Egliſe dès ſon origine, l'événement le plus mémorable dans la religion Chrétienne, a été la ſciſſion formée par *Calvin* & *Luther*. Le grandmal eſt que de part & d'autre on ait attaché tant d'importance à un ſimple ſujet de diſcuſſion particulière. Si *Calvin* n'avoit point eu de querelles avec le *Pape*, & le déſir de ſe venger ; ſi *Henry VIII* n'avoit point été amoureux d'une femme, on ne connoîtroit peut-être pas encore la manière de diviſer les Catholiques en *Proteſtans* & en *Romains* ; & peut-être la majorité de la Catholicité entière en ſeroit venu à ne vouloir d'autres chefs de leur religion que leurs Rois, ſans pour cela ſe diviſer en deux ou pluſieurs religions.

Alors la Révolution de Flandres, & celle actuelle de France, n'auroient pas eu lieu, du moins ſous les mêmes rapports.

Dans le vrai, la différence qu'il y a d'un honnête Proteſtant à un honnête Catholique-Romain, valoit-elle la peine de verſer tant de ſang ? N'y a-t-il pas une bien plus grande diſtance, ſouvent, d'un Catholique à un autre Catholique ? Cette *animoſité prétendue religieuſe* peut-elle émaner d'un Code tel que l'*Evangile*, qui nous eſt commun ! ! !

Je vais en donner quelques exemples :

NOTES SUR L'HISTOIRE DES GUERRES de Flandres, par le Cardinal de Bentivoglio, *traduit par M.* Loiſeau, *Chanoine d'Orléans, extrait par le Vicomte de***.*

GROTIUS, Strada, & le Préſident de Thou, qui ont remonté juſqu'aux Ecrivains Eſpagnols, Italiens, Hollandois, ou Flamans, ont traité plus au long cet important ſujet.

Quelques auteurs François, tels que Gabriel Chappein, Euſtache Lenoble, ont auſſi traité cette matière, mais d'une manière plus foible.

Cet ouvrage, par le Cardinal de Bentivoglio, a paru réunir les avantages de tous les autres enſemble.

Guy, Cardinal Bentivoglio, étoit d'une des plus illuſtres Maiſons d'Italie, alliée aux Rois d'Arragon & Naples, aux Ducs de Milan, & à pluſieurs

autres Souverains : elle avoit poſſédé, pendant plus d'un ſiècle, la Souveraineté de Boulogne.— Jean Bentivoglio ayant été dépouillé de cet Etat par le Pape Jules II, qui le réclamoit à main armée, ſe retira avec ſa famille dans le Ferrarois, où il fixa ſon domicile. Cornelio Bentivoglio s'attacha au ſervice du Duc de Ferrare, & parvint au commandement de ſes troupes ;—le Cardinal Bentivoglio naquit à Ferrare, de ce Seigneur, & d'Eliſabeth Bendadey, en 1579.

Il montra dès ſa jeuneſſe les plus heureuſes diſpoſitions ; le Pape Clément VIII l'appela auprès de lui ; Paul V, ſon ſucceſſeur, en 1607, le nomma Nonce de Flandres, où il reſta 8 années : ſon miniſtère y fut très-agréable aux Archiducs. Ce fut là qu'il recueillit les premiers matériaux de cette hiſtoire : il fut envoyé enſuite en France.

Il y réuſſit également, malgré les circonſtances critiques dans leſquelles il ſe trouva. Louis XIII lui continua ſes bontés, même après qu'il eût été rappelé à Rome, & élevé à la dignité de Cardinal en 1621. Il poſſéda les qualités les plus éminentes dans tous les genres ; & cependant il fut réduit à manquer du néceſſaire, & mourut en 1644, à l'âge de 65 ans, au moment où il avoit lieu de croire qu'il alloit fixer le choix du ſacré Collége à la vacance du Saint Siége : il ſuccomba aux ſuites d'une inſomnie qui lui fut cauſée par un *ronfleur* impitoyable qui logeoit près de lui dans le Conclave.

Il avoit écrit auſſi en Flandres pluſieurs relations ; entre autres, des détails ſur les vues & les prétentions des Proteſtans de France, ſur la forme de leur Gouvernement Eccléſiaſtique, & ſur *celle qu'ils vouloient donner à l'eſpèce de République qu'ils avoient deſſein d'établir dans ce Royaume.*

Il étoit le premier Commiſſaire de l'Inquiſition dans cette affaire étrangère, où le *célèbre Galilée*, ſous lequel il avoit étudié les Mathématiques, fut condamné à ſe rétracter *de ſon opinion ſur le mouvement de la terre*, ſi conforme à la bonne phyſique. Bentivoglio, trop inſtruit pour lui en faire un crime, n'épargna rien pour lui ſauver l'*humiliation* qu'il éprouva.

Les Provinces de Flandres n'ont pas toujours été réunies ſous le gouvernement d'un même Prince ; chacune avoit un Souverain, dont l'autorité étoit très-bornée ; le temps amena la réunion de toutes ces Provinces.

Les femmes y étant admiſes preſque par-tout à hériter à la ſouveraineté, au défaut de mâles, on vit alors tous ces Etats particuliers s'accroître par des mariages ; les prérogatives des Princes augmenter avec leur puiſſance, & la Maiſon de Bourgogne les raſſembler preſque toutes ſous ſes loix.

Philippe le Hardy, Duc de Bourgogne, quatrième Fils du Roi Jean, ayant épouſé Marguerite, fille

unique de Louis III, Comte de Flandres, héritière des Comtés de Flandres & d'Artois (& de Bourgogne), des Duchés de Brabant & de Limbourg, du Marquiſat d'Anvers, & de la Seigneurie de Malines; Philippe le Bon, petit-fils de Philippe le Hardy, & aïeul de Marie de Bourgogne, femme de l'Empereur Maximilien, acquit le Duché de Luxembourg, & le Comté de Namur, des héritiers de ces deux Etats : il ſe fit donner les Comtés de Hainault, de Hollande & de Zélande, par Jacqueline de Bavière, qui en étoit Souveraine, & qui lui céda auſſi les droits qu'elle avoit ſur la Seigneurie de Friſe.

Mais ce fut *Charles-Quint*, petit-fils de Marie de Bourgogne, qui conſomma la réunion des 17 Provinces, lorſqu'il eût reçu, en 1527, les Seigneuries d'Utrecht & d'Ovériſſel, d'Henry de Bavière, Evêque d'Utrecht, qui ne pouvoit contenir ſes ſujets dans l'obéiſſance ; lorſqu'il eût acquis d'un Duc de Saxe ſes prétentions ſur la Friſe, qu'il eût enlevé la Seigneurie de Groningue au Duc de Gueldres, & qu'il eût conquis, en 1543, le Duché de Gueldres & le Comté de Zulphen, après la mort du dernier Duc de Gueldres, de la Maiſon d'Egmont, &c.

Charles-Quint gouverna la Flandres dans la paix la plus profonde ; mais dès les premières

années du règne de Philippe II, ſon fils (*), cette heureuſe tranquillité fut troublée par pluſieurs cauſes étrangères & domeſtiques: le mal fit ſourdement des progrès; il ſe déclara tout-à-coup par des ſéditions éclatantes, & enfanta la guerre la plus longue & la plus atroce dont l'hiſtoire nous ait jamais offert des exemples, & dont cet ouvrage eſt l'hiſtoire.

Les troubles durèrent d'abord pendant 40 ans de ſuite; une trêve de 12 ans, commencée en 1609, en ſuſpendit les horreurs; mais on reprit les armes avec la même fureur à la fin de la trêve.

Enfin l'Eſpagne fut forcée de reconnoître l'indépendance des Provinces-Unies (aujourd'hui la Hollande & les Pays-Bas, la Flandre Autrichienne, la Flandre Françoiſe, &c.); & cette indépendance leur fut irrévocablement aſſurée dans le traité de paix de Munſter en 1648: *ainſi cette guerre dura* 80 *ans!*

Les anciens habitans des Provinces s'appeloient *Bataves* & *Friſons*, & étoient ſortis des anciens Belges. Le nom des Provinces-Unies que portent aujourd'hui la République de Hollande, vient de l'union qu'elles firent à Utrecht en 1579, pour ſe

(*) Philippe II commença à régner en 1558. par l'abdication de Charles V, la même année que Ferdinand, Roi des Romains, frère de Charles, monta ſur le trône Impérial d'Allemagne.

défendre mutuellement contre Philippe II, Roi d'Eſpagne, dont elles avoient ſecoué le joug.

La *France* & l'*Angleterre*, rivales de l'Eſpagne alors, *aidèrent aux Bataves inſurgens à ſecouer le joug de leur Souverain*; mais ces deux premières Puiſſances avoient tant de troubles elles-mêmes dans leurs propres Etats (la France par la guerre de religion ſous Charles IX, &c.; l'Angleterre, par tous les événemens qui marquèrent le règne de la Reine Eliſabeth), qu'elles ne purent s'en occuper eſſentiellement, & ne ſongèrent qu'à prolonger les guerres du Roi d'Eſpagne avec ſes ſujets.

Avant les troubles, les Provinces Belgiques, ou autrement dit, les Pays-Pas Autrichiens (devenus à l'avénement de Philippe II, fils de Charles-Quint, provinces de l'Eſpagne) étoient gouvernées chacunes entre elles avec beaucoup de reſſemblance dans leurs loix, coutumes, &c. *La religion Catholique y dominoit.*

Les trois Ordres du Clergé, de la Nobleſſe, & du Peuple, compoſoient les aſſemblées, ou Conſeils de chaque province; les appels étoient portés au Tribunal Supérieur établi à Malines.

Trois Conſeils plus remarquables partageoient, auprès du Prince, les ſoins les plus importans du Gouvernement: le Conſeil d'Etat, le Conſeil Privé, & celui des Finances. Les Membres des Conſeils étoient pris dans les provinces dépendantes alors de la Maiſon d'Autriche.

Philippe II, fils de Charles-Quint, & Archiduc d'Autriche, avoit été nourri & élevé en Eſpagne ; Charles fit venir en Flandres ce Prince, jeune encore, pour le faire reconnoître & aimer des Flamands. Philippe ne fit pas un long ſéjour en Flandres ; mais étant retourné à Bruxelles, dans un âge plus avancé, à l'occaſion de ſon mariage *avec Marie Reine d'Angleterre*, il y reſta quelques années, & n'en ſortit que lorſque des motifs importans le rappellèrent en Eſpagne, après l'abdication de Charles.

Philippe avoit la piété & la fermeté de caractère de Charles ; mais il n'avoit pas comme lui le goût des armes, & l'amour de la gloire. Les Flamands le ſentirent : Charles Quint étoit bon & affable, quoique grand politique : Philippe étoit ſérieux & compoſé.—Charles parloit toutes les langues, & ſavoit ſe plier aux manières de toutes les nations : Philippe ne parloit que l'Eſpagnol, & n'adoptoit que les uſages Eſpagnols. On jugeoit aiſément, par ſon caractère & par ſa conduite, qu'il ſe fixeroit en Eſpagne, & que les Eſpagnols auroient ſeuls part à la bienveillance & à l'exercice de ſon autorité. La faveur du Prince d'Eboly, du Duc d'Albe, du Comte de Feria, & de Granvelle Evêque d'Arras, confirma cette opinion : il ne ſe déterminoit que par leurs conſeils.

Les Flamands ne ſe diſſimuloient pas qu'ils étoient devenus ſuſpects à leur Souverain. Le *Lutérianiſme*, le *Calviniſme*, & autres ſectes, avoient

fait des progrès en Flandres; Charles-Quint avoit travaillé à les détruire en publiant contre eux des Edits très-sévères, qui furent confirmés par Philippe, ainsi qu'un Tribunal établi à l'instar de l'*Inquisition*, dont les juges étoient Ecclésiastiques. Les Flamands qui ne craignoient rien tant que des changemens dans leur gouvernement, avoient frémi d'abord à la vue de cet établissement, & ne dissimuloient pas l'horreur qu'il leur inspiroit.

Les Grands partageoient ces sentimens avec le Peuple, & en profitoient pour augmenter leur crédit & leur autorité dans les provinces.

On distinguoit parmi eux, sur-tout, le Prince d'Orange, & le Comte d'Egmont.

Le premier, Guillaume de Nassau, Prince d'Orange, né en 1533 en Allemagne, appelé dans les Pays-Bas pour y recueillir la succession de son cousin-germain René Comte de Nassau, héritier de la Maison de Châlons:

Le second, Charles-Lamoral Comte d'Egmont dont étoient les Ducs de Gueldres, sorti d'une Maison très-illustre & Flamande d'origine, étoit monté aux plus hautes dignités de l'Etat, & aux plus hauts grades militaires.

Le premier avoit toutes les qualités politiques; le second avoit toutes celles d'un guerrier & d'un grand général.

Tou

Tous deux avoient la confiance générale : le départ du Roi Philippe pour l'Eſpagne déplut beaucoup à tous les Grands de ces provinces, auxquels l'éloignement de la Cour ôtoit tout eſpoir de ſes faveurs. Ils laiſsèrent échapper des plaintes vives.

Aux mécontentemens de la Nobleſſe & du Peuple, ſe joignirent ceux d'une partie des Eccléſiaſtiques, peu ſatisfaits de l'érection de nouveaux Evêchés dans les principales provinces, pour l'établiſſement deſquels il avoit fallu ſupprimer quelques Abbayes.

A ces mécontentemens ſe joignit encore celui de l'introduction de troupes étrangères, Allemandes & Eſpagnoles, dans les principales forteresſes du pays.

Tel étoit l'état des choſes lorſque Philippe ſentant combien ſa préſence étoit néceſſaire en Eſpagne, partit de Bruxelles ; il laiſſa le gouvernement des Pays-Bas à Marguerite d'Autriche, Ducheſſe de Parme, fille naturelle de Charles-Quint.

Il aſſembla les Etats-généraux des provinces à Gand, avant de partir, pour établir la Ducheſſe de Parme dans ſon gouvernement, & préparer les Flamands à ſon départ :—il fit remiſe de tous les impôts, retira les troupes étrangères, à l'exception de 3000 hommes, qu'il laiſſa encore juſqu'en 1561.

Quoique la réponſe des Etats fût pleine de reſpect, & de proteſtations de ſoumiſſion & de fidélité, le Roi y reconnut les mauvaiſes diſpoſitions des provinces.

La crainte de l'Inquiſition ſur-tout conſternoit les Flamands: le Roi tint ferme à l'exécution de ſes Edits *contre l'héréſie*. *Grotius* prétend qu'*il périt plus de* 100,000 *hommes* par la main du bourreau, en vertu des *édits inquiſitoriaux!*

Du reſte, le Roi ne voulut rien changer d'ailleurs au gouvernement des Pays-Bas; & après avoir fait ces diſpoſitions avec la Gouvernante, il partit par mer pour l'Eſpagne, & la Ducheſſe de Parme fut faire ſon ſéjour à Bruxelles.

Le Roi avoit recommandé à la Ducheſſe de mettre le Cardinal Granvelle, Evêque d'Arras, & Archevêque de Malines, à la tête de ſon Conſeil.

Cette confiance particulière & excluſive déplut ſouverainement aux Gouverneurs des provinces, particulièrement au Prince d'*Orange*, au Comte d'*Egmont*, & au Comte *de Horne*, chef de la Maiſon de *Montmorency*, & Amiral de Flandres.

Ils commencèrent à éclater en murmures, ainſi que le peuple: progrès de l'héréſie; intelligence entre ce *Prince d'Orange* & l'Amiral *de Coligny*, chef des Proteſtans en France, ſous les ordres du Prince de Condé.

Embarras de la Gouvernante ; haine de la Nobleſſe contre *Granvelle*, qu'elle inſulte : lettre du Prince d'Orange, joint au Comte d'Egmont & de Horn, au Roi, contre le Cardinal : le Roi n'y fit que des réponſes peu ſatisfaiſantes. Alors le Cardinal éprouva tant de déſagrémens, qu'il fut obligé de ſolliciter lui-même, auprès du Roi, ſon rappel. Le Roi s'y détermina en 1564 ; mais il en conſerva du reſſentiment, & ſut ſe venger, par la ſuite, de ces Seigneurs.

Joie des Flamands au départ de Granvelle ; nouvelles diviſions dans le Conſeil de la Gouvernante : *le Roi perſiſte dans la ſévérité de l'exécution de ſes Edits contre l'héréſie ; elle n'en fait que plus de progrès.* L'audace des hérétiques augmente ; nouveaux ſoupçons du Roi contre le Prince d'Orange : la Gouvernante, embarraſſée par les fédérations & les ſéditions qui s'élèvent, ſonge à ſe retirer.

Colère du Roi à l'occaſion des troubles de Flandres ; la Gouvernante fait prendre les armes, attaque & défait les Huguenots à *Valenciennes*. Les Fédérés avoient pris le nom de *Gueux*, que leur avoit donné le Gouverneur *Barlemont*, en en parlant à la Ducheſſe. Dans un repas de ces Fédérés, ils prononcèrent :

« Par ce pain, par ce ſel, & par cette beſace,
» Gueux ne changeront point, quelque choſe qu'on faſſe. »

Ils ſe paſſoient une beſace de main en main, & ſe revêtiſſoient de groſſes étoffes comme des gueux.

Le Roi ſe décide à envoyer en Flandres une armée ; il en confie le commandement au *Duc d'Albe*, homme dur, altier & ambitieux : le Prince d'Orange ſe retira en Allemagne. Le Duc d'Albe fait arrêter les Comtes d'Egmont & de Horn.

La Ducheſſe eſt mécontente de ce qu'on lui avoit caché cette réſolution ; elle quitte la Flandres : le Duc d'Albe reſte Gouverneur & tout-puiſſant en Flandres ; il fait conſtruire de nouvelles citadelles ; il établit *un tribunal de ſang*, & fait arrêter tous ceux qui lui plaît de trouver coupables.

Il ſe fit une *émigration conſidérable* ; le Prince d'Orange brave le Duc d'Albe, & tâche de ſuſciter des ennemis au Roi d'Eſpagne. Les Sieurs de Riſoire & de Carloo, de la Maiſon de VANDERNOOT, firent une conſpiration contre le Duc d'Albe : elle n'eut pas d'effet.

Le Duc d'Albe fait trancher la tête au Comte d'Egmont & au Comte de Horn, ce qui mit la plus grande conſternation dans toute la Flandres.

Après cette cruelle expédition, il partit pour combattre le Comte Louis de Naſſau, qui commandoit une petite armée dans la Friſe ; il finit par le vaincre, & l'en chaſſa.

Après cette victoire, le Duc d'Albe ſe rendit à Utrecht, pour y mettre le bon ordre ; il fut bientôt obligé d'en partir pour aller s'oppoſer au Prince

d'Orange, qui entroit dans le *Brabant*, & vint attaquer la ville de Liège avec une armée de 30,000 hommes, preſque tous Allemands, excepté 4,000 François.—Le Duc d'Albe en triomphe encore—ſon embarras pour obtenir des impôts—amniſtie publique—*il ſe fait ériger une ſtatue* avec ſix canons de bronze, pris ſur le Comte Louis de Naſſau à Gemminghen, dans la nouvelle citadelle d'*Anvers*, qu'il venoit de conſtruire. Le Duc y étoit vêtu d'une armure complette; il fouloit de ſon pied droit une figure monſtrueuſe également de bronze, qui avoit deux têtes & quatre bras; il tenoit d'une de ſes mains un écrit; des trois autres, une torche, une hache, & un marteau briſé: il avoit à ſes oreilles des callebaſſes & des écuëlles; au cou, une beſace d'où ſortoient des ſerpens: le Duc fouloit de ſon pied gauche un maſque & une maſſe d'armes.

Le Comte Louis de Naſſau ſurprend *Mons*, & s'y maintient: le Duc d'Albe en fit le ſiége dans les formes; & malgré les diverſions que le Prince d'Orange opéroit, le Duc ſe rend de nouveau maître de cette ville.

—Encore nombre de ſiéges en ce genre:—les Provinces de Hollande, animées par le déſeſpoir qu'occaſionnoient les cruautés du Duc d'Albe, oppoſèrent la plus grande réſiſtance, & eurent des triomphes ſur les troupes du Roi.

Enfin le Duc d'Albe obtint du Roi la démiſſion du Gouvernement de Flandres, qu'il remit à Dom Louis de *Réqueſens*, Grand Commandeur de Caſtille, *le* 17 *Novembre* 1573. Il laiſſa *ſa mémoire en exécration* à la Nation Flamande, dont il méritoit avec juſtice d'être l'horreur : il dit lui-même avoir fait périr 18,000 hommes par la main du bourreau.

Un des premiers ſoins de *Réqueſens* fut de faire abattre le monument que le Duc d'Albe avoit élevé à ſon orgueil : il en envoya le modèle en Eſpagne.

Siége de Leyde par les Royaliſtes ;—perſiſtance victorieuſe des Hollandois aſſiégés :—fameuſe inondation du 1^er^ Août, 1574 ; ce parti violent de rompre les digues, fut le ſeul que pouvoient employer les rebelles pour leur délivrance.

Nouvelle *amniſtie* publiée par Réqueſens : négociations inutile : la guerre continue.

Réqueſens meurt le 5 Mars 1575, d'une fièvre, manquant d'argent & navré de chagrins.

Cette mort eut des ſuites fâcheuſes ; Réqueſens étoit homme d'Etat, d'une grande ſageſſe, & d'une grande prudence : ſa mort fut ſuivie des plus grands troubles, & de l'anarchie dans toute la Flandres.—Les Princes voiſins ;—de nouvelles armées étrangères y portèrent leurs ravages :—les Hollandois commençoient à ſe déſeſpérer, voyant que la Reine

Eliſabeth ſembloit les abandonner, parce qu'ils avoient pris quelques-uns de ſes vaiſſeaux, ſous prétexte qu'ils apportoient des proviſions aux Royaliſtes.

Ce fut alors que *le Prince d'Orange leur conſeilla d'abandonner leur territoire*, après l'avoir couvert des inondations de la mer, en rompant toutes leurs digues avant de partir, & d'emporter leurs meilleurs effets dans une autre patrie (à *Batavia*, &c.) Mais ayant appaiſé Eliſabeth, ils reprirent courage: le Prince d'Orange ne manqua pas de profiter de cet inſtant favorable à ſes vues.

Dom Juan d'Autriche vint prendre le gouvernement de la Flandres; il propoſe des moyens de pacification aux Flamands, qui conſultent le Prince d'Orange. L'Empereur & le Duc de *Clèves* propoſèrent leur médiation: il ſe conclud un accord à *Marche* ou *Famine*, le 12 Février 1577; la paix ne fut pas de longue durée; les parties ne pouvoient ſe concilier ſur l'article de la religion.—— Dom Juan eſt menacé; il ne perd pas courage:— le Prince d'Orange engage les Flamands à armer de nouveau; les citadelles ſont démolies; le Prince d'Orange eſt fait Gouverneur du Brabant.

L'Archiduc *Mathias* eſt reconnu en qualité de Gouverneur des Pays-Bas. Traité de fédération entre la Reine Eliſabeth & les Etats inſurgens.

Les Réformés obtinrent la liberté de conſcience. Dom Juan meurt, & remet, avant de mourir, ſon autorité entre les mains du Prince de Parme: le Roi confirme le choix de Dom Juan.

Négociations inutiles; la guerre continue: le Prince propoſe aux Flamands de ſe ſouſtraire à l'autorité du Roi d'Eſpagne. *Ils s'offrent à la Reine Eliſabeth.*

Les rebelles choiſirent le Duc d'Alençon, le 28 Juillet 1581, pour Souverain: il accepte: le Roi d'Eſpagne s'en plaint en France: le Duc d'Alençon arrive en Flandres.

Le Prince d'Orange eſt aſſaſſiné le 18 Mars 1582; mais la balle dont il fut atteint ne faiſant que traverſer les deux joues, & lui caſſer quelques dents, il écrivit ſur-le-champ pluſieurs billets pour calmer les rumeurs que cet événement, & les ſoupçons contre les François, alloient occaſionner.

Le Prince de Parme, pour le Roi, bat le *Maréchal de Biron.*

Le Duc d'Alençon meurt le 10 Juin 1584; on le crut empoiſonné: il n'avoit ſervi qu'à augmenter les troubles & les diviſions de la Flandres.

Le Prince d'Orange fut aſſaſſiné, & mourut, ſur-le-champ, d'un coup de piſtolet dans le côté, le 20 Juillet 1584.

Il fut extrêmement regretté par les Flamands rebelles : le Prince *Maurice*, son fils, âgé de 18 ans, fut revêtu de ses dignités.

Le *Prince de Parme* continue la guerre pour le Roi d'Espagne ; il s'empara d'*Anvers*, & eut beaucoup d'autres succès.

La *Reine Elisabeth* fait un nouveau traité avec les États-généraux des Flamands ; elle nomme le Comte de *Leicester*, Gouverneur-général des Provinces-Unies.

Les Flamands confient le commandement de leurs armées au Prince Maurice de Nassau :—— le Duc de Parme s'empare de l'Écluse.

Le Roi d'Espagne déclare la guerre à l'Angleterre, contre l'avis de Parme. *Philippe II manque la grande opération maritime qu'il avoit projettée contre l'Angleterre*, avec sa flotte dite l'*invincible*, qui fut dissipée par la tempête, &c. & maltraitée par les flottes Angloises & Hollandoises.

Le Duc de Parme quitte la Flandres pour aller au secours de la Ligue *contre Henry IV*, en Août 1588, par ordre du Roi d'Espagne ; ensuite il revint en Flandres, y continue la guerre.

Il retourne faire la guerre en France en 1590 ; il y est blessé : il languit encore quelque temps, & meurt le 3 Décembre 1592.

Le Comte Pierre-Erneſt *de Mansfeld* lui ſuccéda dans les Pays-Bas : le Prince Maurice inveſtit Groningue.

Navigation des Hollandois aux Indes Orientales ; ils eurent des ſuccès aux Indes Occidentales ; mort de l'Archiduc Comte Erneſt.

La France (Henry IV) déclare la guerre à l'Eſpagne : ſuite de cette guerre en Picardie, &c.

L'Archiduc *Albert d'Autriche*, Cardinal, fut envoyé dans les Pays-Bas, par Philippe Roi d'Eſpagne, pour remplacer Erneſt : gloire de Maurice ; paix de *Vervins*.—Le Cardinal André d'Autriche, Gouverneur des Pays-Bas.—*Mort de Philippe II.* Les Archiducs ſoutiennent la guerre contre les Eſpagnols. *Mort de la Reine Eliſabeth* ; avénement de Jacques I. au trône d'Angleterre.—Trêve (entre Philippe III Roi d'Eſpagne & les Flamands) de 12 ans.—En 1621, à la fin de la trêve, la guerre recommença, comme nous l'avons dit, juſqu'à ce que la *paix de Munſter*, en 1648, aſſura *l'indépendance des Provinces Unies*, aujourd'hui *la Hollande*.

En 1747 les Hollandois ont établi un Stathouder de la Maiſon de Naſſau-d'Orange.

COMBIEN la diviſion dans notre religion n'en a-t-elle pas entraîné d'autres !

Si l'on n'avoit pas tant multiplié les écritures, les paroles inutiles, &c. il ne ſe ſeroit jamais trouvé matière à tant de chicanes ſur un fond auſſi reſpectable.

L'intérêt, l'ambition, s'y ſont joint dans tous les temps.

C'eſt encore ainſi que s'eſt élevée la prétendue *Congrégation de Jéſus*, dont je vais donner ici un extrait, ſuffiſant pour éviter la peine de lire pluſieurs volumes de cette Hiſtoire.

NOTES ſur l'Origine & les Progrès des JESUITES.

Ignace de Leyola, Patriarche, & fondateur de cette Société, étoit né en Eſpagne ; il ſuivit d'abord le parti des armes : jetté dans le monde par cette profeſſion, il ſe livra à ſes paſſions ; & les Jéſuites auteurs de ſa vie, remarquèrent eux-mêmes que la vanité & l'ambition dominèrent en lui.

A l'âge de 30 ans, en 1521, il ſe trouva à Pampelune, lorſque les François l'aſſiégèrent : il y eut

la jambe droite caſſée ; ayant été mal panſé, il ſe la fit caſſer de nouveau, & ſe fit enſuite rapper l'os de la jambe (qui avançoit trop) par amour-propre.

Pour ſe déſennuyer, il voulut lire des romans ; & n'en ayant pu trouver, la lecture de quelques livres ſaints qui lui vinrent ſous la main, le ramenèrent à des idées plus édifiantes.

Il eut, dit-on, *des viſions, des inſpirations, des extaſes* ; enfin il compoſa ſon livre des *Exercices Spirituels*, & s'occupa de former le plan de ſa Société : comme il avoit encore l'imagination pleine des exercices militaires, il dreſſa cet ouvrage ſur le plan de ſes idées guerrières : il y repréſente Jéſus-Chriſt ſous la figure d'un Roi belliqueux, qui invite ſes ſujets à le ſuivre dans une expédition qu'il va tenter *contre le Diable* ſon ennemi.

Les premières années de ſa converſion ſe paſsèrent en pélerinages à *Jéruſalem*, & autres lieux, en mortifications, qui lui donnèrent des ridicules : il commença à apprendre le Latin à 33 ans, mais ſans ſuccès. Il ſe procura des diſciples, & fut mis en priſon avec eux à Salamanque.

Alors il vint à Paris continuer ſes études, & recommença ſes prédications ; ſes premiers proſélytes furent *Le Fèvre*, qui avoit été ſon répétiteur ;

François-Xavier, qui enſeignoit la Philoſophie dans l'Univerſité ; Lainé, Salmeron, Bobadilla, & Rodriguez.—Pour fixer ſes diſciples il les mena à l'Egliſe de Montmartre près Paris, le jour de l'Aſſumption 1534 : *Le Fèvre* leur dit la Meſſe ; ils y communièrent ; & après la Meſſe, ils s'engagèrent, à haute & intelligible voix, & firent vœu de ſe rendre, dans un temps preſcrit, à Jéruſalem, pour la converſion des Infidèles du Levant.

Il envoya deux de ſes diſciples au Concile de Trente ; ils prêchèrent publiquement le long de la route, à *Veniſe*, à *Rome* même. Ils y furent inquiétés ; mais Ignace les tira d'affaire, ainſi que lui, par-tout.

Dans la ſuite, trois autres diſciples, *Lejay*, *Brodier*, & *Brouet*, ſe joignirent à lui.

Ignace vint à bout de faire approuver ſon Ordre par *Paul III*, en 1539. Ce Pape accorda, l'année ſuivante, une Bulle en faveur de cet Inſtitut, à condition que les membres ne paſſeroient pas le nombre de 60 ; mais cette reſtriction fut levée en 1543.

Jean III, Roi de Portugal, voulant envoyer des Miſſionnaires dans les Indes, chargea ſon Ambaſſadeur à Rome, de lui en choiſir dix. Ignace lui donna *Rodrigues* & *Xavier* : le premier reſta en Portugal ; & Xavier ſe rendit dans les Indes.

Bientôt *cet Ordre* devint ſi puiſſant, que ſes membres, déjà diſperſés dans tous les royaumes,

& dans toutes les parties du monde, ſurent faire naître des guerres en Savoie, en Pologne, en Suède, &c. ſelon leurs intérêts & leur ambition. Poſſédant des Colléges dans toutes ces Puiſſances, ils devinrent *l'ame de la Ligue*, & les auteurs *des conſpirations contre Henry III* & *Henry IV*; de celle contre *Eliſabeth* & le Roi *Jacques* en Angleterre; des troubles de Ruſſie & de Pologne; du plan *des Moliniſtes*.

Ils devinrent ſuſpects par-tout, particuliérement en France; ils parvinrent à s'y établir (malgré les oppoſitions du Parlement, de l'Univerſité, du Clergé, &c.) par lettres-patentes que le Cardinal de Lorraine leur fit obtenir de Henry II, en 1550, &c.

Leurs écrits ſont contraires à l'autorité & à la perſonne des Rois, & *leur morale relâchée*.—Ils veulent devenir les maîtres dans les 4 parties du monde.

Les Jéſuites furent ſoutenus en France par les *Guiſes* en 1560, toujours repouſſés par le Parlement & l'Univerſité: rappelés enſuite *politiquement* par *Henry IV*, mais avec reſtriction; puis par *Louis XIV*, avec les mêmes reſtrictions à-peu-près, les ſoumettant toujours à ne rien innover contre le Clergé, conditions auxquelles ils ſont toujours contrevenus.

Aux Etats-généraux de 1614 *le Tiers Etat exigeoit que les Jéſuites prêtaſſent ſerment de fidélité au Roi; ils trouvèrent le moyen de s'y ſouſtraire.*

Leurs inſtitutions étoient un myſtère.

Le plan général de l'Inſtitut des Jéſuites tend à ſe former *une Monarchie univerſelle, dont le Général eſt le deſpote.*

Il n'y avoit même rien de ſtable dans l'Inſtitut des Jéſuites ; ils pouvoient le changer arbitrairement, & lui donner tous les caractères qu'exigeroient leurs intérêts ; & ils pouvoient comprendre dans leur ſein les hommes de tous les ordres, peut-être même de toutes les religions ; les laïcs, *les gens mariés*, les Evêques, les Papes, les Empereurs, les Rois, &c.

Leur vœu *d'obéiſſance au Général* étoit ſans bornes ; celui de pauvreté étoit illuſoire ; *& leur Inſtitut tendoit à dépouiller toutes les familles, & à s'approprier tous les biens de la ſociété.*

Le Général pouvoit ſe jouer de tous les vœux des Jéſuites *ſes ſujets*, quand l'utilité de la Société le demandoit.

Ils n'étoient ni moines, ni ſéculiers ; & ils ont été l'un & l'autre : ils faiſoient faire *des vœux prématurés* à leurs élèves.

Leurs Colléges étoient un grand moyen pour propager leurs principes.

Toute l'autorité, tous leurs biens, l'adminiſtration, la direction, étoient réunies dans la ſeule main du Général : il avoit toute-puiſſance ſur

les *opinions*, comme ſur les actions de ſes Jéſuites : leur ſoumiſſion *devait être aveugle*.

La Société des Jéſuites réuniſſoit dans elle ſeule les priviléges & les prérogatives de toutes les autres Sociétés paſſées, préſentes, futures, & même de toutes les ſociétés poſſibles : ſon inſtitut eſt tel, qu'elle peut s'approprier tous les droits, & tous les priviléges imaginables ; elle les poſſédoit d'une manière qui pouvoit lui donner la ſupériorité ſur tous les autres corps, & qui pouvoit même les en priver, pour qu'elle ſeule les eût.

En 1710 la Société des Jéſuites comptoit 612 colléges, 340 maiſons de réſidence, & 59 noviciats, 200 miſſions, 24 maiſons profeſſes : en tout, 37 provinces, & 19,998 Jéſuites, ſans compter ceux *de dehors*, qui ſont ſans nombre.

Ce Corps ſe gouverne par le Général, ayant 4 aſſiſtans pour ſon Conſeil, qu'il rejette à ſa volonté ; des provinciaux, des procureurs-généraux, & des recteurs ou préfets : ceux qui n'ont fait que le *premier vœu* ne ſont pas initiés dans les ſecrets, ni dans les grandes charges ; il n'y a que ceux qui ont fait *les quatre vœux*.

Le Général eſt élu par une Congrégation de l'Ordre, compoſée d'un Vicaire-général, nommé pour gouverner, par *interim*, pendant cet *eſpèce de Conclave*, de 4 *aſſiſtans*, de 37 provinciaux, & 2 des grands préfets de chacune des provinces. Les mêmes

mêmes Congrégations ont lieu, mais rarement, & présidées par le Général, dans les affaires de grande importance.

Ils ne boivent & mangent que du pain & de l'eau pendant l'élection du Général ; lui seul convoque les Congrégations, excepté celles qui le concernent.

Le Général peut être également destitué de son *Généralat* par une pareille Congrégation ; il faut la majorité *de plus des deux tiers* des voix pour le nommer comme pour l'exclure : il est à vie, mais cependant destituable.

Connoissant les avantages du commerce, ils n'en dédaignoient aucune des parties, & on les a vus embrasser tous les états.

A la Chine, c'est une chose réjouissante que d'y voir des Jésuites en habit de Mandarins, d'autres tenant le pinceau, ou exerçant l'horlogerie, la chymie ; ceux-ci jouant du violon pour amuser l'Empereur ; ceux-là chaussant l'escarpin pour donner des leçons de dance & d'escrime.

Allez au Paraguai ; vous y verrez un Jésuite armé de pied en cap, à la tête de son armée ; (c'est *le Père Général*) ; d'autres, canoniers, ingénieurs, entrepreneurs des voitures de terre & de mer, &c.

Ignace de Loyola mourut à Rome le 31 Juillet 1556 ; *Lainé*, l'un de ses premiers compagnons, lui succéda.

La Société des Jéſuites a été bannie définitivement du royaume de France le 6 Août 1761, par Déclaration du Roi, & Arrêt du Parlement, &c.

Cependant ce corps exiſte encore, tant en Europe, que dans d'autres parties du globe.....

VEUT-ON avoir une idée des excès du faux zèle, ou des abus d'autorités, lorſque des fanatiques peuvent une fois s'en emparer ?—Après avoir lu *la Henriade* de Voltaire (le plus pur de ſes ouvrages) il ſuffit de lire l'anecdote ſuivante :

INQUISITION.

Dans le Tribunal général de l'Inquiſition d'Eſpagne, ſe tint, le 24 Novembre 1778, un Acte ſecret, dans lequel comparut comme accuſé, le Comte P. O....., Aſſiſtant de Séville, & Surintendant des nouvelles Colonies de la Sierra-Morena.

On procéda au rapport de ſon affaire, qui dura depuis 8 heures du matin juſqu'à midi & demi. Les griefs fondés ſur les excès de ſon libertinage étoient renfermés dans 170 articles d'une part, & 70 d'une autre, appuyés ſur le témoignage de 78 *témoins* !

Ayant été déclaré *Hérétique* dans toutes les formes, il ſe préſenta en cette qualité, tenant en main une torche de cire verte, & furchargé de la croix de St. André, dont néanmoins M. le Grand Inquiſiteur lui fit grace.

Il a été condamné à la *confiſcation de tous ſes biens*, à 8 années de clôture dans un couvent; pendant la première année deſquelles il devra *jeûner tous les Vendredis*, ſi ſa ſanté le lui permet, ce qui ſera remis à la diſcrétion d'un *Directeur éclairé*, qu'on lui nommera pour le fortifier dans *la pratique de ſes exercices*, & l'inſtruire de la religion Chrétienne: il lui fut enjoint de faire régulièrement ſes prières du matin & du ſoir; de lire *le Guide du Pécheur*, du Révérend Père Louis D. Grenade; & de réciter tous les jours, à genoux, le Roſaire de Nôtre-Dame la Sainte Vierge, ainſi qu'un *Credo*. Il fut déchu de tous ſes titres & charges, & déclaré incapable d'en poſſéder jamais aucune. Défenſe lui fut faite d'uſer à l'avenir de vêtemens de ſoie, de velours, de tiſſus d'or, ou d'argent, ni de galons, & de porter des pierreries: ordre au contraire de *s'habiller en draps jaune*, du plus commun; défenſe également de monter à cheval, ni de porter des armes.

On prononça enſuite ſon banniſſement perpétuel de Séville, de toutes les maiſons royales, de Madrid, des nouvelles Colonies, & de Lima, lieu de ſa naiſſance, où il avoit pris le grade de Lecteur.

On lui fit faire, *en qualité d'hérétique*, une abjuration authentique ; il fut abſous de l'excommunication, & réconcilié, ſuivant toutes les formalités preſcrites par les SS. Canons ; à l'effet de quoi ſe préſentèrent *quatre Prêtres en ſurplis, ayant chacun une poignée de* VERGES *à la main, dont ils le frappèrent ſur les épaules*, ſuivant la cérémonie d'uſage, pendant qu'on récitoit le Pſeaume *Miſerere*. Il fit ſa profeſſion ſolemnelle de foi, & fut interrogé ſur plus de 30 articles de croyance.

Dès que les deux ſecrétaires eurent fini de lire la procédure, au moment où l'on prononça ces mots, *Nous le déclarons atteint & convaincu d'Héréſie*, le Sr. O... tomba en ſyncope de deſſus ſa ſellette. Il ne perdit pas cependant connoiſſance, mais on lui donna de l'eau & du vin, ce qui le rétablit, & le mit en état d'écouter ſa ſentence, à la ſuite de laquelle il fit ſa profeſſion de foi, baigné de larmes, *& pouſſant des gémiſſemens, qui firent bien augurer de ſon repentir !*

Ses erreurs ſont en grand nombre, & provenant toutes de ce qu'il n'a pas voulu croire au 6e Commandement, ni à l'exiſtence d'un Enfer deſtiné à en punir le *violement*. Choſe qui lui firent concevoir une haine inplacable contre le Clergé ſéculier & régulier, ce qui a été en lui le fruit de ſes rapports avec *Voltaire & Rouſſeau !*

On *le dépouilla* des marques de l'Ordre de St. Jacques, dont il avoit été décoré.

Le Comité qui assista à ce jugement, étoit composé du Duc de Grenade, d'Hizart d'Oxanter, du Comte de Mora, du Comte de Cérogne, de trois Conseillers de Castille, de deux des finances, de deux du Conseil des Indes, de deux des Ordres Royaux, l'un d'eux du département de la guerre, de l'Abbé de St. Martin, avec deux de ses moines, du Prince de l'Esaisial, de l'Abbé de St. Basile, de deux Trinitaires, de deux religieux de la Mercy, du père Cuxdenare Capucin, de plusieurs Prêtres décorés, & de plusieurs Chevaliers de l'Ordre Royal de Charles III.

Nota. Voilà ce qui ne plaisoit point aux Flamans, ce qui déplairoit à bien d'autres, excepté à ceux qui auroient l'avantage de nous fustiger *par grâce !* . . .

Cartésiens.

LE système de *Descartes* paroît devoir se compter parmi les différentes révolutions des esprits, qui ont fait époque, comme opinion un peu générale.

Le fameux *René Descartes*, né en 1596, à *la Haye*, petite ville de la Touraine, d'une famille noble & ancienne, fut d'abord militaire au service de France, puis au service de Hollande: il a eu

quelque temps la paſſion du jeu ; celle des lettres, dans laquelle il a ſi bien réuſſi, l'en a guéri.

Il eſt mort en Suède, près de la Reine *Chriſtine*, en 1650.

Deſcartes avoit du génie, indépendamment de ſes ouvrages & de ſes connoiſſances étendues en aſtronomie ; il a eu un ſyſtême qui conſerve des proſélytes —Il s'eſt attaché à prouver l'exiſtence de Dieu, ce qui eſt fort bien ; mais il a voulu la ſéparer de ſon ouvrage, prouver la ſéparation de l'ame & du corps, ce qui me paroît impoſſible, ne pouvant croire à l'exiſtence réelle de la matière.

La démarcation entre l'eſprit & la prétendue matière, me paroiſſant auſſi impoſſible à démontrer, que celle entre le mouvement & la ſtabilité d'un corps quelconque, non-ſeulement je préfère croire que tout eſt eſprit, puiſque tout eſt en mouvement, plutôt que de croire que tout ſoit matière ; mais encore je m'en ſens convaincu : toute autre idée me ſemble abſurde & blaſphématoire.

Tout eſt de Dieu ; tout eſt partie de la Divinité, qui eſt *indiviſible* : il ne peut rien exiſter qui ne ſoit émané de lui.

SUR LA SOCIÉTÉ DES AMIS,

Dite, DES QUAKERS.

L'APOTRE de cette Société, nommé *Robert Barclay*, a fait un Ouvrage intitulé:

" Apologie de la véritable Théologie Chrétienne, " ainſi qu'elle eſt ſoutenue & prêchée par le Peuple " appelé par mépris *Trembleurs* (qui ſignifie Qua- " kers en Anglois) qui eſt une ample explication " & une défenſe de leurs *principes* & de leur *doc-* " *trine*,——par pluſieurs argumens tirés de l'*Ecri-* " *ture* & de la *droite raiſon*, & des témoignages des " *fameux Auteurs*, tant anciens que modernes, avec " une *ample réponſe* aux plus fortes objections qui " leur ſont faites communément."

Traduction Françoiſe, extraits & analyſés par le Vicomte de***.

I. Thèſe: " *Eprouvez toutes choſes*:—*Retenez* " *ce qui eſt bon*," &c.

—On remarque d'abord la Lettre de Barclay au Roi *Charles II*, dans laquelle il parle au Roi *au ſingulier*, ainſi qu'il eſt d'uſage parmi les membres de cette ſecte; ce qui paroît fondé ſur un raiſonnement aſſez ſimple,

L'objet de cette Lettre eſt, 1°, de faire obſerver à ce Souverain " l'étendue des Décrets de la Pro-" vidence, particulièrement en ſa faveur, puiſqu'il " avoit recouvré ſon royaume, malgré l'état d'ad-" verſité dans lequel il s'étoit trouvé depuis ſon " enfance, & la force de ſes ennemis, qui avoient " fait mourir le Roi *Charles I*, ſon père, & s'étoient " rendus formidables, même aux Puiſſances étran-" gères."

2°, Barclay lui donne en conſéquence des con-ſeils ſages pour l'engager à—" éviter les erreurs, " les foibleſſes ordinaires aux Souverains, & les " inconvéniens de l'*intolérance* (pratiquée d'abord " par les Catholiques, & depuis, par leurs adver-" ſaires), l'engageant à réprimer l'un & l'autre " abus, ainſi que l'athéiſme," &c.

3°, Il fait remarquer, à ce Roi, que " malgré " les perſécutions qu'ont éprouvé les membres de " ſa ſecte, dont un grand nombre ont été mis en " priſon, aucun d'eux ne *ſe ſont trouvés coupables* " d'aucune choſe qui pût mériter un tel traitement: " on les a toujours trouvés innocens, & non mal-" faiſant, ne convoitant, ni ne diſputant point pour " les royaumes de ce monde, mais étant ſoumis à " toute ordonnance d'hommes, à cauſe de la conſ-" cience.

" Ils ont mérité *ta* confiance (dit-il), & d'être " diſtingué de tous ceux qui vivent ſous *ton* auto-" rité;—en ce que, dans les temps les plus rigou-

" reux de la perſécution, & dans les plus ſévères
" pourſuites de ces loix qui furent faites contre les
" aſſemblées particulières *(étant revêtus de l'inno-*
" *cence)* ils ont hardiment perſiſté *dans leur témoi-*
" *gnage envers Dieu*, ſans ſe gliſſer dans les trous
" & dans les coins, ou ſe cacher, comme tous les
" autres non-conformiſtes ont fait ; mais ils ſe ſont
" aſſemblés, ſelon leur coutume, dans les lieux pu-
" blics deſtinés à cette fin, *tellement que pas un de*
" *tes Officiers n'a pu dire d'eux*, que l'on les ait ſur-
" pris cachés, ni attrappés dans des conventicules,
" ou dans leurs chambres ſecrettes : on étoit ſûr de
" les trouver, chaque jour, dans leurs aſſemblées
" publiques, rendant témoignage à *Dieu*, & *à ſa*
" *vérité*.

" Au milieu de ces afflictions, *tu peux rendre ce*
" *témoignage* que d'un côté ils n'ont jamais détracté
" de toi, ni à te rendre odieux au Peuple, *toi* & ton
" Gouvernement, par des feuilles volantes *ſans nom*,
" & par des libelles diffamatoires : auſſi, d'autre
" part, ils n'ont pas balancé à t'*avertir*, à t'*exhorter*,
" à te *cenſurer*, & ont fidèlement déchargé leurs
" conſciences envers toi, ſans uſer de paroles de
" flatterie," &c.

Dans l'Avis au Lecteur,

" R. Barclay ſouhaite ſalut au Lecteur ; (& il
" dit),

" Comme ce que je me propoſe principalement, " *c'eſt de mettre au jour*, & de défendre *la vérité*, au " ſervice de laquelle je me ſuis abandonné & dévoué, " avec tout *ce que j'ai de mien* ; auſſi me ſemble-t-il " qu'il n'y a rien que je ne doive entreprendre en " ſa faveur, par l'aſſiſtance & l'aide de Dieu ; & " dans cette aſſurance, j'expoſai au public, il n'y " a pas long-temps, *de certaines Thèſes de Théologie* " (au nombre de quinze) qui contiennent briève- " ment les principaux fondemens & les dogmes de " *la vérité*, quoique combattue," &c.

—On vient de voir dans les expreſſions, de l'Auteur, ſon but, & ſa manière de le traiter.

Malheureuſement il parle en *Théologien* ; & ce ſont des *Théologiens* qu'il veut réfuter.

Ce n'eſt donc pas encore à un Philoſophe que nous allons avoir à faire, mais (ſelon toutes les apparences) à un homme de bonne foi dans ſes principes, à un très-honnête homme, puiſque tous ſes proſélytes ſont l'exemple du genre-humain dans leur conduite.

On voit avec plaiſir la réduction qu'il a faite de cette immenſité d'argumens théologiques en *quinze Thèſes*. Tout ce qui reſte reſte à déſirer ſeroit que l'Auteur, & ſes diſciples, euſſent voulu réduire encore ces *quinze parties* de ſon ſyſtême à un plus petit nombre.

—Dans sa Préface au *Clergé*, il dit :

" De quelque sorte du monde *Chrêtien*, dans les " mains de qui ces Thèses tomberont, &c. &c. " ——Salut,

" AMIS,

" Ces propositions suivantes vous sont offertes, " dans lesquelles, après les avoir lues, & soigneuse- " ment considérées en la crainte de Dieu, vous " appercevrez cette simple, une & évidente vérité, " *laquelle l'homme a rendue si mystérieuse & si obscure* " *par la sapience, que le monde est accablé sous le far-* " *deau des grands Volumes de Traités*, qui ont été " faits sur cette matière, & *des vaines disputes* & " des commentaires, par lesquels elle *a été rendue* " *cent fois plus obscure* & plus difficile *qu'elle n'est* " *d'elle-même*. Cette érudition si renommée (esti- " mée telle), à savoir, *la Théologie Scolastique, que* " *la vie d'un homme ne suffit pas pour être apprise, ne* " *rend personne plus proche de Dieu ; ni ne le fait* " *moins pécheur, ni plus juste qu'il étoit.*"

Il dit encore que—" le *Clergé* avoit obscurci la " *vérité* de ces *nuages* & de *brouillards*, afin que le " menu peuple les admirât & les maintînt, &c. &c.

Dans cette Préface le vénérable Barclay déclare que " *le Clergé de toute la* Chrétienté a *embrouillé*

" *& obſcurci la religion, par un cahos de raiſonnemens* " *théologiques, & même par des vues intéreſſées &* " *perſonnelles.*"

Dans ſon avis au Lecteur il nous promet " *la* " *vérité nue, ſimple, évidente, &c.* ; le véritable " fondement de la ſcience qui mène à la vie éter- " nelle, &c. &c"

——C'eſt ce qui nous reſte à voir.

Je ſouligne tout ce que je regarde comme *vérité inconteſtable & utile* à manifeſter, comme à graver dans le cœur des hommes ; & j'y ajouterai quelques réflexions ſuivant mes opinions.

Thèses de Théologie.

Thèſe Prémière,

Touchant le véritable Fondement de la *Connoiſſance.*

" *Puiſque la ſouveraine félicité de l'Homme* " *conſiſte en la vraie connoiſſance de Dieu,* c'eſt ici " la vie éternelle qu'ils te connoiſſent ſeul vrai " Dieu, & celui que tu as envoyé, Jéſus-Chriſt, la " véritable & droite intelligence de cette origine ; " & du fondement de cette connoiſſance eſt ce qu'il " y a de néceſſaire, premièrement, à connoître & " à croire."

—Assurément cette phrase n'est claire que dans son premier membre ; il me semble qu'il pouvoit se contenter de cette citation tirée d'*Epictète* :—— " *Sache que le premier fondement de la piété est celui-* " *ci* :—*Avoir de droites opinions & apprêhensions de* " *Dieu.*"

THÈSE II.

De la Révélation immédiate.

Puisque—— " Personne ne connoît le Père, *sinon* " *le Fils*, & celui à qui le Fils le révèle ; & puisque " la Révélation du Fils est dans l'esprit & par l'es- " prit (Math. II. v. 27.) ; par conséquent—— " *Le témoignage du cœur est le seul par qui la véri-* " *table connoissance de Dieu a été, est, & peut être* " *révélée*.....

" *Les Révélations de Dieu*.... par des voies exté- " rieures, des APPARITIONS, par des SONGES, " transmises par *des écritures*, *&c.* ne peuvent " opposer ou contredire *les manifestations objectives* " *en dedans du cœur ; cette révélation divine & cette* " *illumination intérieure sont ce qu'il y a d'évident* " *& de clair en soi* ; de même que les principes " communs DES VÉRITÉS NATURELLES meuvent " & attirent l'*entendement à un consentement naturel*.

Cependant " par les principes de nos adversaires " (le Clergé) il ne s'ensuivra pas, selon eux, que

« l'*Ecriture (qu'ils appellent la ſeule raiſon)* puiſſe « être ſoumiſe à l'examen des Révélations divines « dans le cœur."

——En effet comment eſt-il poſſible que l'intelligence humaine (éclairée, perfectionnée par l'expérience *des évènemens naturels*, continuellement & ſi ſplendidement répétés ſous tous nos ſens, & pour toutes nos ſenſations) n'aient pas convaincu tous les hommes que la *Révélation immédiate* ne peut s'entendre que d'une *relation entre cette intelligence humaine & l'intelligence Divine*; relation ſublime & heureuſe, qui ne peut s'obtenir que par la pureté de nos cœurs, par la douce habitude des meilleurs ſentimens dont l'Etre Suprême nous ait doué,— la bonté, la douceur, la charité, la bienfaiſance, la généroſité, la reconnoiſſance, l'amour du bien en général, & le *goût de la prière, &c.* non par des ſecours étrangers *& ſoldés pour nous acquitter* (ſouvent même pour nous tourmenter); mais par cet élan des ames honnêtes, qui, ſans ſe cacher, cherchent pourtant la ſolitude pour adreſſer, ſans diſtraction, leurs vœux & leurs hommages ſinceres au Dieu tout-puiſſant de tous les univers.

Notre intelligence, dis-je (qui nous fait appercevoir que l'ordre général du mouvement, la marche immenſe des globes les plus éloignés & les plus étendus, comme celle des objets les plus infiniment petits, n'ont jamais ceſſé d'être les mêmes) peut-elle concevoir que les premières années privi-

légiées du 41e siècle auroient vu naître, en un petit point de notre fragile planète, tous ces petits *miracles* prétendus, miracles plus relatifs aux foibles efforts magiques des hommes, qu'au pouvoir de Dieu, dont la puiſſance eſt trop ſupérieure à la nôtre, pour avoir beſoin d'employer de ſi petits moyens! pouvoir qui ne s'iſole jamais en temps ni en lieux, & nous pénètre ici comme là, aujourd'hui comme alors, *de ſa douce influence* (*la ſeule révélation médiate* qui ait jamais exiſté) lorſque nous ſavons diſpoſer nos cœurs à l'entendre, & à nous en laiſſer pénétrer.

Je ne prétends pas pour cela rien rejetter de tout ce qui eſt bon en moralité dans les Saintes Ecritures; je l'adopte de tout mon cœur comme étant les meilleures inſpirations qu'aient pu recevoir les meilleurs des hommes; mais il ne falloit pas pour cela tant de paroles inutiles, tant de petits *traits hiſtoriques*, dénués de l'apparence même de la réalité. Les principes vertueux, humains, de Jéſus-Chriſt, voilà l'eſſentiel; & ils peuvent ſe réduire tous à cette maxime générale: " Ne faites point à " autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût " fait; & faites à votre prochain tout le bien que " vous pourriez déſirer pour vous-même."

Pour pénétrer les hommes de ces principes, il faut les imprimer dans tous les cœurs par l'éducation, par les loix des Empires; ſe contenter de *s'avertir*, d'engager chaque individu à s'adreſſer directement à la Divinité toujours prête à les en-

tendre, à les consoler, à les ranimer du souffle divin qui constitue nos ames; & *non les contraindre* à s'asservir à tels signes, ou caractères tracés, commentés, réfutés, contredits, & alambiqués par tels ou tels hommes, & dans quelque temps que ce puisse être;—encore moins à se laisser imposer des loix *inquisitoriales* par ces mêmes hommes nommés *Prêtres* en *général*, sous quelque prétexte que ce puisse être.

Le moyen le plus sûr, le plus simple, & le meilleur de maintenir les vrais principes de religion & de morale, nécessaires parmi les hommes dans l'ordre social, pour le bonheur général & particulier, *c'est l'éducation.* Que les élémens de ces principes sages & *tolérans* inspirent aux enfans la politesse, la douceur, &c. nécessaires dans l'ordre social pour le bonheur réciproque des hommes; qu'ils servent de bases aux loix, & que les Gouvernemens les propagent par le moyen des maisons d'éducation publique, instituées soigneusement, & répandues dans toutes les campagnes, comme dans les villes, & l'on n'aura plus besoin de Prêtres, ni même d'autres prédicateurs que les pères & mères, ou, à leur défaut, des sages professeurs des écoles: les pères & mères pourront y aller s'édifier, soit à des heures particulières pour eux, soit en veillant à l'instruction de leurs enfans, parce qu'il n'y aura jamais dix familles réunies, qui n'aient une de ces bonnes écoles dans leur centre.

Mais

Mais si le Gouvernement n'est pas sage, les professeurs & leur doctrine ne le seront pas. Ainsi dans chaque *dixaine*, ou Décuries, les dix pères de famille seront libres de ne pas donner leur confiance à leur professeur, de s'en choisir un autre entre eux dix seulement, & d'élever leurs enfans à leur manière; ce qui seroit bien préférable & plus naturel, si tous les pères étoient en état de les instruire convenablement. Malheureusement il n'en est pas ainsi: cela ne peut s'obtenir qu'avec le temps.

Que mes lecteurs n'aient pas l'injustice de m'accuser d'impiété; combien je sens la nécessité & le bonheur attachés à une piété sincère!—Si je cherche à les dégager, après m'en être dégagé moi-même, des puérilités avec lesquelles on défigure la vraie religion (en la rendant susceptible de tant de querelles, pour lesquelles tant de sang humain a été follement & inutilement répandu), ce n'est que pour ramener mes semblables au seul but que nous devons tous avoir, à contribuer au bonheur réciproque les uns des autres, par l'unité d'opinions dans un système plus simple & plus à portée de tous, & d'autant plus pur, qu'il seroit moins empêtré par les entraves scholastiques, & qu'il nous rapprocheroit davantage de l'Etre Suprême, en nous apprenant à nous adresser directement & uniquement à lui.

Combien je trouve d'autorités à l'appui de mes opinions, dans l'ouvrage du vénérable Barclay!

ainſi que dans les Auteurs les plus reſpectables, tant anciens que modernes, comme on le verra par la ſuite. Je me glorifierois d'être l'imitateur d'un Patriarche, qui compte parmi ſes diſciples des Penn, des Franklin, &c..... ; & je ne doute pas qu'un Moraliſte ſi pur & ſi éclairé n'eût encore ſimplifié & élagué beaucoup de ſes principes, s'il n'avoit été trop gêné par les circonſtances & les perſécutions qu'il n'a que trop endurées : d'ailleurs il a déjà beaucoup fait en oſant dire avec fermeté les vérités qu'il a prononcées.—Un autre peut achever.

Je me réſumie donc ſur cette ſeconde thèſe, & je crois, comme lui, qu'aujourd'hui, comme dans tous les temps, nous ſommes auſſi ſuſceptibles de la révélation, lorſque nous nous en rendons dignes, que les hommes qui vivoient au commencement de notre *Ere*, ſauf à ce qu'il a pu croire, ou penſer de plus, dont j'ignore le *for-intérieur*.——

—On peut déjà, ſur cette analyſe, ſe former une idée du ſyſtême religieux des Quakers, dans lequel il faut convenir qu'il y a beaucoup plus d'avantages que d'erreurs, ſi toutefois on peut conſidérer comme erreurs des *particularités de l'exacte raiſon*, trop tranchantes, peut-être, avec les uſages reçus.

Les Quakers ſe font des points de religion,

De refuſer la dixme au Clergé ;

De tutoyer les Magiſtrats, &c.

De refuſer de prêter les *ſermens preſcrits par la loi* ;

De ne point ôter leur chapeau ;

De n'avoir que des habits ſimples & ſans ſuperfluités ;

De ne jamais verſer le ſang humain, & par conſéquent de ne participer à aucunes guerres, &c.

Il ſeroit à déſirer que ce dernier principe fût général ſur le globe ; — en étant autrement, tant qu'une ſeule Puiſſance conſervera l'uſage des armes, il eſt impoſſible qu'une ſociété ſe maintienne en forme de gouvernement ſans ce moyen, du moins comme défenſif, ſans quoi cette ſociété ſeroit bientôt forcée de ſe ſoumettre aux armes, comme à l'opinion du plus fort ; ce qui eſt malheureuſement auſſi inconteſtable qu'il eſt fâcheux.

Je crois alors que pour parvenir à établir une paix générale, & des mœurs douces ſur le globe, il faudroit commencer par établir généralement des *conſtitutions militaires*.

Cet eſprit de corps étant le ſeul qui puiſſe ſe paſſer de tous les autres, les concilier tous, & parvenir enſuite à établir le ſyſtême *des Amis*, qui eſt celui de l'*Evangile*.

Un grand nombre ſans doute de ſectateurs de Barclay, plus ſervilement *attachés à la lettre*, trouveront peut-être que je m'en éloigne : en me connoiſſant mieux, ils verront qu'ils ſe trompent, que je tiens au fond, ce qui eſt l'eſſentiel, & que les motifs de leur Inſtituteur, de Barclay, ſont les miens.

Il a voulu dégager ſes frères, ſes amis, des entraves ſcolaſtiques ou théologiques, pour les ramener au fond de la vraie religion.

Ce qui frappera le plus une grande partie de mes lecteurs, eſt ce que je dis relativement à la révélation *médiate* & *non immédiate*. Barclay n'en dit-il pas autant ?

S'il perſiſte, après cela, à s'attacher encore à de certains détails conſervés dans ſes autres Thèſes, c'eſt en cela qu'il n'eſt pas entièrement conſéquent avec lui-même ; mais je ſuis encore perſuadé que c'eſt parce qu'il a craint de heurter de front trop d'opinions ; & d'ailleurs je penſe comme lui : il avoit déjà beaucoup fait.

Il a affranchi lui & les ſiens de bien des ſervitudes eccléſiaſtiques : le reſte n'eſt pas le plus important, & pouvoit encore ſe ſupporter, en attendant mieux.

Enfin les Quakers, même les *Méthodiſtes*, ayant vu plus de *formalités*, de *contraintes eccléſiaſtiques*,

d'intolérance, d'abus, &c. dans les religions, que de cordialité, & d'effuſion de cœur, ils ont cherché à s'affranchir des formes pour s'attacher au fond. Ainſi, tant que je ne verrai point de nouveaux abus *inquiſitoriaux*, de charlataneries, ou hypocriſies dans ces nouvelles ſociétés, je dirai :

Voilà les Vrais-Croyans auxquels j'aimerois à m'unir.

NOTA. Le ſecond Concile de Maçon, ſous Clotaire II, dans le ſeptième ſiècle, ordonne, par Canon, de payer la Dixme aux Eccléſiaſtiques.

Première Loi pénale ſur ce point.

Peu de temps après, le Peuple s'empara, la force à la main, d'une partie des biens eccléſiaſtiques. Des Auteurs reſpectables croient que Charlemagne, depuis ce temps-là, établit la *Dixme* pour dédommager les Gens d'Egliſe, du bien qu'on avoit été obligé de leur prendre pour ſoutenir les Guerres ; mais l'Abbé de Mably dit :—" Que Charlemagne pût favoriſer cette " dévotion ; mais on ne trouve, dans aucun de nos monumens, " qu'elle ait été convertie en tribut néceſſaire."

Charlemagne a dit : " On demandera aux Eccléſiaſtiques ſi c'eſt avoir renoncé au monde que d'augmenter, chaque jour, ſes biens par toutes ſortes d'artifices, en promettant le Paradis, & menaçant de l'Enfer ; en ſe ſervant du nom de Dieu, ou de celui de quelques Saints, pour dépouiller le riche & le pauvre qui ont la ſimplicité de ſe laiſſer ſurprendre, & pour priver de leurs biens les héritiers légitimes, qui par-là ſe voyant réduits à la mendicité, deviennent néceſſairement voleurs, parce qu'on leur a enlevé leur patrimoine."

La Dixme fut établie en Angleterre en 855, ſous Ethelwolf.

" Valentinien (l'Abbé Milot, Introd. à l'Hiſt. de Fr. p. 13) qui avoit déclaré qu'on ne peut ſoumettre au jugement des

MÉTHODISTES.

LES Quakers ne veulent aucuns Prêtres, ou Miniſtres : les *Méthodiſtes* s'en ſont faits d'une nouvelle manière ; cependant ils ſe rapprochent beaucoup. Les *Méthodiſtes* éliſent entre eux des *Prédicans* ; voilà des Miniſtres.

Les Quakers s'éliſent leurs *Prédicans* eux-mêmes, puiſque chacun d'eux élève la voix, & prêche ou parle quand il lui plaît.

Les uns & les autres de ces Prédicans peuvent être des pères de famille, & ne peuvent former, *j'eſpère*, un corps ſéparé de leurs confrères : dès-lors je ſuis d'accord avec eux, & je ſuis convaincu que, *tant que la ſincérité s'y rencontre*, ces deux ſociétés, ainſi que celle des *Moraves*, ſont celles, peut-être, dans leſquelles il ſe trouve aujourd'hui le plus de religion, & le moins d'abus eccléſiaſtiques.

Puiſſances ſéculières, des hommes revêtus d'un *Miniſtère Divin*, ſentit lui-même les inconvénins d'un privilége incompatible avec l'ordre de la ſociété, dont les loix civiles ſont la baſe. En 452 il défendit aux Evêques de ſe mêler d'aucunes cauſes, à moins que les parties ne les priſſent volontairement pour arbitres ; déclarant de plus qu'un demandeur laïc, dans une cauſe civile, ou criminelle, avoit droit de pourſuivre un Clerc devant les tribunaux réguliers (loi impie, au jugement du Cardinal Baronius) ; comme ſi l'égliſe reçue dans l'Etat, pouvoit ſouſtraire ſes membres aux loix de l'Etat."

Enfin, je répéterai toujours qu'il n'y a que l'abus, l'orgueil déguiſé à craindre, quand le fond eſt bon.

J'ai ſous les yeux quelques ouvrages du Rev. *Weſley*, l'Inſtituteur des Méthodiſtes ; des Lettres & Journaux qui lui ſont adreſſés par le Rev. D^r *Cooks*, dans les voyages de ce dernier aux Indes Occidentales ; un Sermon de *Richard Baxter*, &c. tous ſont excellens.

Ils rapprochent de l'Evangile, de l'eſprit de pénitence, de l'imitation de la conduite de Jéſus-Chriſt, de l'éloignement des faux plaiſirs du monde, &c.

Je ne diffère en rien en principes avec eux ;— à moins, peut-être, que dans la manière de le faire, de le dire, de juger ſon prochain ; car tel ſouvent qui donne le moins aux apparences, à l'extérieur de la contrition, peut avoir le cœur plus pur que celui qui montre plus de mortification. Mais enfin, quiconque demande le retour à la piété (ſans montrer des vues intéreſſées, ni la curioſité de ſcruter les cœurs & l'intérieur des familles) fait toujours un grand bien. Il aide à conſerver, *non pas des religions*, mais de la religion, de la piété, & l'amour de la *prière* du cœur parmi les hommes.

Sur la Motion de M. l'Evêque d'Autun dans l'Aſſemblée Nationale.

LA Motion de M. l'Evêque d'Autun ſur les Biens Eccléſiaſtiques, du 10 Octobre 1789, a fait grand bruit, & lui a attiré la haine de tout ſon Corps.

Je n'entre point dans la diſcuſſion, ſavoir, ſi, comme membre de ce Corps, même comme Prélat, il lui convenoit d'élever lui-même une opinion auſſi contraire à ſes Confrères, en ce qui concerne le temporel, &c.; mais quoique je penſe que les biens eccléſiaſtiques ſoient paſſibles, comme tous les autres des contributions publiques, je penſe que, même en leur faiſant remplir cet objet, il étoit injuſte *de priver les Titulaires* avant l'extinction de chacun d'eux, & dangereux d'opérer tout-à-coup un ſi grand changement dans un Corps auſſi prépondérant & auſſi eſſentiel dans l'Etat. On eût pu, peut-être, en tirer les mêmes avantages, ſans occaſionner aucuns troubles, ni dommages ſenſibles, en y mettant plus de temps.

Je dirai toujours que les ſecouſſes fortes & ſubites ſont à éviter, même pour faire le bien.

Cette motion eſt imprimée; on y peut voir qu'il demande la vente des biens du Clergé, ſauf un traitement raiſonnable payé, par quartier & d'avance,

à chaque fonctionnaire public, dans lequel traitement le Curé le moins aiſé auroit au moins 1200 liv. de rente, en outre ſon logement, & le terrein enclos en dépendant, &c.

France Eccléſiastique.

L'ÉGLISE de France eſt compoſée de 18 Archévêchés métropolitains, auxquels le Roi nomme, ainſi qu'à cent dix-huit Evêchés ; il y a, dans ce Royaume 34,498 Paroiſſes, & 4644 annexes.

Le Clergé Régulier conſiſte en 16 Chefs d'Ordres congrégés, 1100 Monaſtères ou Abbayes d'hommes rentés, y compris 16 grandes Abbayes Royales. Le Roi nomme à 678 de ces Abbayes qui ſont en commande, & confirme les élections des autres.... 1520 Couvents de Religieux mendians, diviſés en 87 provinces monaſt... 557 Monaſtères, Abbayes Religieuſes rentées, dont 250 ſont à la nomination du Roi ; & 3800 Couvents ou environ de différens Ordres Religieux des deux ſexes.

Le Clergé s'aſſemble tous les cinq ans ; les autres aſſemblées ſont extraordinaires.—Suivant les différentes ſupputations qui en ont été faites, il y a dans le royaume environ 366,264, tant Eccléſiaſtiques que Religieux, qui jouiſſent, par an, de environ 116,216,600 livres, monnoie de France, ſavoir :

		Revenus.
144	Archévêchés & Evêchés	4,909,000 liv.
11,850	Chanoines - -	8,209,900

		Revenus. liv.
14,000	Bénéficiers de bas Chœur Chantres - - -	4,100,000
4000	Enfans de Chœur - -	800,000
10,000	Chapelains-Prieurs -	800,000
44,000	Curés, Prieurs-Curés, &c. -	46,000,000
50,000	Vicaires ſecondaires -	7,000,000
60,000	Eccléſiaſtiques employés aux Séminaires, Colléges, &c. ſans Bénéfices.	
280	de l'Ordre de Malthe -	1,735,000
35,500	Religieux de Chefs-d'Ordres, Abbayes, Prieurés - -	19,555,600
46,500	Religieux Mendians, dont	
24,000	Rentés, à 250 liv. chacun,	3,600,000
	Quatre-vingt mille Religieuſes, dont	
16,000	de l'Ordre de St. Auguſtin,	
12,500	de Ste. Claire -	
11,000	de Ciſteaux - -	
9,500	d'Urſulines -	
9000	de St. Benoît - -	16,300,000
7000	de la Viſitation -	
4,500	de St. Dominique - -	
3,400	des Carmélites -	
1500	de Fontevrault - -	
3,900	vivans d'aumônes -	
2000	de divers Ordres - -	

NOTA. Les Revenus des Evêchés en général ſont toujours marqués, ſur ces états, à la moitié ſeulement de leur valeur; ainſi du reſte.

Sur les Illuminés, ou Martinistes.

La Recherche de la Vérité dans ſoi-même eſt le Titre du premier Code qui ait paru pour cette nouvelle Société.

Cette brochure, qui a paru en 1782, a fait grand bruit, parmi les Dames ſur-tout. Je crois en connoître l'Auteur pour être un ancien Officier du Régiment dans lequel j'ai ſervi d'abord : dès ce temps il s'occupoit des *Sciences myſtérieuſes*. Il a quitté, depuis, le régiment : je l'ai vu à Paris enſuite, vivant iſolé, & travaillant *encore myſtérieuſement*. Cet Officier avoit trouvé le moyen d'initier dans ſes travaux Madame la P... de*** ; je ſavois qu'il la voyoit : enfin, l'année dernière, j'ai vu paroître à Paris *la Recherche de la Vérité*, ſans pouvoir alors trouver le moyen de la lire : on ſe l'arrachoit ; il s'en éleva la *Secte des Illuminés*, Madame la P..... de *****, Meſdames de F..... De la C... &c. &c. &c. au nombre de plus de 2000 femmes de la Cour & de la ville. Le haſard m'en a fait connoître particulièrement quelques-unes, qui m'ont mis au courant. Entr'autres, Madame la Marquiſe de V... m'a raconté de quelle manière la P... de*** avoit fait ſon début parmi les Illuminés.

Le cher *St. Martin*, notre ex-militaire, aujourd'hui le chef de cette Secte, eſt un peu ſévère dans ſes principes. Il avoit exigé de la P... & de quelques autres, une *réforme conſidérable*; & pour aſſurance du repentir, un aveu dans les formes, enfin une confeſſion générale & perſonnelle de la Dame à ſon mari.

La P... convertie, & contrite, vole aux pieds de ſon époux, & toute en larmes lui déclare *un de ſes torts*.—Eh! mon Dieu, dit le P... étonné, je le ſavois de reſte, Madame, & *cela eſt ſi vieux*, qu'à Paris on n'en parle plus. Elle ajouta:—Mais, Monſieur, me le pardonnez-vous?—Aſſurément, Madame, de tout mon cœur, & ſur cela vous pouvez vous mettre à votre aiſe.

La P.... un peu raſſurée, mais ayant encore *plus d'un poids* ſur le cœur, reprend d'un ton attendriſſant le fil de ſa touchante confeſſion, & déclare encore *quelques torts*...—Soit, Madame, ainſi que les autres, dit le P...; mais diſpenſez-moi de les entendre, vous m'obligeriez *à un retour* qui ne vous peineroit pas moins; & vous ſavez que ſur cela, depuis long-temps, nous ne nous gênons point.—La P..... acheva donc, le plus promptement qu'elle pût, la ſuite de ſes aveux, tandis qu'on lui en donnoit avec impatience l'abſolution la plus complète.

Un Secrétaire indiſcret, qui étoit dans le cabinet voiſin, a fourni à toutes les Conſœurs le moyen de répéter charitablement, entre elles & leurs *amies*, les articles les plus intéreſſans de cette confeſſion : voilà ce que j'ai ſu d'abord des Illuminés.

Enfin, *le Livre des Loix* vient de me tomber dans les mains, par haſard, dans un coin de ma province, où je ne l'attendois point, (en 1783.)

J'y trouve des idées élevées (exaltées, ſi l'on veut), mais dégagées de préjugés ; l'Etre Suprême conſidéré ſous une grande étendue, ainſi que ſes ouvrages, avec leſquels l'auteur ſait le lier plus directement dans toutes ſes parties : on peut en juger par les phraſes ſuivantes.

" J'exiſte donc dans toi, ô mon Dieu ! voilà " mon exiſtence aſſurée pour toujours ! Qui peut " altérer *ce qui eſt dans le ſein de la Divinité* ? " Êtres préſens, vous exiſtez dans un fond inalté- " rable ! Vivez tranquilles ; *le néant eſt impoſſible.*

" Notre corps n'eſt pas une matière nouvelle- " ment créé ; il eſt partie de l'eſpace qui eſt éternel " & infini.

" Mon intelligence eſt véritablement l'eſſence " de mon être ; la matière n'eſt point un corps " différent de l'eſpace."

—J'y vois après cela quelques pages de démonſtrations algébriques, qui me paroiſſent un peu difficiles à comprendre, ſur-tout pour ces Dames; mais ce ſont-là *les paraboles de nos loix*.

Ceci eſt plus clair.

" Dieu nous a donné un corps à diriger & à " conduire pour un temps, ſuivant les vues de ſa " ſageſſe.

" Laiſſons-nous entraîner par cette perſuaſion " heureuſe que nous adorerons Dieu toute l'éter- " nité; que plus les temps de cette éternité s'écou- " leront, plus nous découvrirons de grandeurs " en lui.

" Il n'y a point eu de moment de création, &c. " Nous avons vu que notre intelligence ne peut " devenir parfaitement heureuſe que par degré & " en le méritant; la peine & la douleur ſeroient " alors le creuſet dans lequel elle s'épure.

" Nous n'avons pas le beſoin d'une *prétendue* " *révélation* pour connoître les loix morales impri- " mées en nos cœurs; & il ſuffit de deſcendre en " nous, ou de nous élever vers l'Être Suprême.

" Dieu ſe fait appercevoir à nous avec plus de " force & d'éclat que le ſoleil.

—L'auteur indique encore très-habilement, & d'une manière ſenſible, les quatre devoirs princi-

paux de l'homme envers Dieu, envers ſoi, le prochain & la patrie.

1°, Il dit: " Levons les yeux, conſidérons nos " jouiſſances; reſſentons la chaleur de notre cœur, " & adorons notre Dieu; la reconnoiſſance, tous les " mouvemens naturels, nous y engagent."

2°, " Notre intérêt particulier, l'amour-propre " bien entendu, notre ſanté, le bonheur, notre con- " ſervation, nous indiquent aiſément nos devoirs " envers nous-mêmes."

3°, " Tous les ſentimens de notre ame, la douce " amitié, l'amour, la compaſſion, nous font voir " dans nos ſemblables, parmi nos proches, leurs " foibleſſes, leurs beſoins, la même néceſſité qu'en " nous. Les bienfaits des autres, notre prévoyance " pour nos malheurs, nous engagent à la recon- " noiſſance envers les autres, & font naître notre " bénéficence, avec un traité tacite & réciproque " de ſe reſpecter mutuellement, de s'obliger, de " conſerver par des loix les propriétés les uns des " autres. En calculant ce que nous croyons nous " être dû, nous avons la ſomme de ce que nous de- " vons à chacun."

4°, " Il dérive des loix de la ſociété, les devoirs " envers l'Etat. Ces devoirs ſont d'autant plus " obligatoires, qu'ils ſont une dette contractée pour " la défenſe & la ſureté de nos biens & de nos per- " ſonnes, auxquels l'Etat veille."

" On n'afflige point Dieu par le péché ; on " s'offenſe ſoi-même.

" *Il faut prier ſoi-même, & n'en point charger* " *des Prêtres.*

" Les idiots croient ſtupidement à des *miracles* " *ridicules* ; ils ne ſentent pas le prix des miracles " plus réels, que la nature renouvelle ſans ceſſe.

" Dieu ne peut avoir une figure particulière, " parce qu'il comprend tout, & qu'*il eſt tout.*

" *Le culte le plus ſimple eſt le meilleur* ; offrons-le " nous-même.

" Dieu mourir ; quelle abſurdité !

" Toutes les religions ont leurs charlatans, leur " fanatiſme, & des Prêtres intéreſſés, &c.

" Inſtruiſez la jeuneſſe, &c.—*non en l'effrayant* " de Dieu, mais des hommes ; en leur diſant ;— " Qu'il y a un Dieu bienfaiſant, qui imprime dans " nos cœurs la loi que nous devons ſuivre ;—qu'en " le priant ſincèrement, en ſuivant exactement cette " loi qui nous dit, *Aimons Dieu par-deſſus tout ;* " *notre prochain comme nous-même,* nous éprou- " verons d'abord le contentement de ſoi, le vrai " bonheur, qui nous indique que nous jouirons " de l'éternité ;

" Que celui au contraire qui pèche contre la loi " & l'ordre, ſera malheureux en lui-même, & ne

" jouira

" jouira point de l'avenir, & ſera puni par ſes ſem-
" blables : que de ces préceptes dérivent nos prin-
" cipes envers le prochain. Que les enfans ſachent
" que le menſonge dégrade l'homme. C'eſt ainſi
" que l'on eſt utile à la ſociété.—C'eſt une folie de
" ſe priver, par ſcrupule, des mets que la nature
" nous donne ; tous les jours ſont égaux pour jouir
" de ſes bienfaits :—jouiſſons-en donc paiſiblement,
" & ne craignons point d'offenſer l'Etre Suprême,
" qui veut bien féconder cette bonne mère pour
" nous."

" Jouiſſons du bonheur ſuprême d'avoir une
" moitié ſemblable à nous, dont la beauté charme
" nos ſens, & nous rapproche de la Divinité, même
" par les plaiſirs & leurs délices. La volupté,
" lorſqu'elle eſt innocente, peut être goûtée ſans
" trouble, & ſans crainte d'un reproche, lorſque
" l'objet de notre amour eſt entièrement à nous, &
" que nous avons ſu mériter ſa tendreſſe en com-
" blant tous ſes vœux : celui qui pourroit exprimer
" toutes les douceurs d'un amour pur, ne les ſen-
" tiroit que foiblement !"

—L'auteur veut bien embellir notre intelligence & notre exiſtence, par une étude raiſonnable ſur des objets utiles & agréables,

" C'eſt une vérité éternelle, que le bien a ſa ré-
" compenſe, qu'il donne la vie ; & que le mal dé-
" truit, donne la mort, & tombe dans le néant.

" Dieu m'a fait naître en France ; mon quatrième
" devoir eſt donc d'être bon François. Le ſage ſe
" regarde d'abord comme un citoyen du monde.

" Il n'a pas cette folie de mépriſer ceux qui ne
" penſent pas comme lui, ou qui ne ſont pas de
" ſon pays : extravagance fanatique & orgueilleuſe !
" vices qui tiennent à la déraiſon & à l'inhumanité,
" au manque de charité, à l'injuſtice envers les
" autres, au défaut de connoiſſance en général, &
" de celle de ſoi-même.

" Ce n'eſt point la haine envers les autres
" hommes qui doit nous attacher à nos Souverains ;
" c'eſt l'amour.

" Otez l'indigence & le ſuperflu, le fond eſt le
" même ; la maſſe du bonheur eſt égale pour tous
" les individus : *ſachez jouir.*"

—Je crois qu'il exiſte un autre ouvrage du même auteur ſur cette opinion ; mais je ne le connois pas : ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſes principes, ainſi que ceux de ſes vrais proſélytes, ſont très-purs & très-auſtères : il réunit à ſes principes religieux des connoiſſances aſſez profondes ; mais on y voit déjà un peu de fanatiſme, pour ne pas dire de *pédantiſme*.

Je ne ſais comment s'eſt joint à cela le nouveau ſyſtême *du Magnétiſme animal*, mis en vogue par le *fameux Meſmer*, d'où eſt dérivé, on ne ſait pas pourquoi, le *Somnambuliſme*.

J'ai vu beaucoup de gens, très-raiſonnables *d'ailleurs* juſques-là, s'occuper à magnétiſer leur prochain, & de belles Dames tomber entre leurs bras dans des *ſyncopes très-intéreſſantes*; mais je n'en ai vu réſulter aucunes cures, ni guériſons. Il étoit pourtant très-curieux de voir une perſonne endormie par l'effet magique du Magnétiſme, vous dire, en *ſomnambuliſant*, quelles étoient les parties, ou les viſcères altérées dans un autre corps humain, ou animal. Après *de telles expériences*... on ne peut plus douter de l'exiſtence des ſciences occultes, ni ſe diſpenſer de crier, *O altitudo!*

Mais comme un grand objet en remplace bientôt un autre, la Révolution eſt venue malheureuſement déranger tout cela. Plut au Ciel que ce dernier événement ne fût qu'un rêve!!!

Concluſions ſur les Religions.

CE que j'ai dit ci-deſſus ſur chacune des religions, eſt peu étendu; mais je ferois de mes ouvrages une encyclopédie entière, ſi je diſois tout ce que j'ai beſoin de dire ſur toutes les matières que j'ai à traiter; & c'en eſt aſſez pour placer le lecteur dans les différens temps où elles ont exiſté, pour faire voir les nuances, les rapports, les oppoſitions qui exiſtent encore, ou celles qui, comme quelques-unes de *nos plus belles langues*, ſont des religions *mortes* en apparence: mais de même que ces langues que l'on appelle *mortes*, telles que le Grec, le Latin,

le Siriaque, l'Hébreux, &c. vivent dans la compoſition du fond de toutes nos langues vivantes, qui en ſont formées; de même auſſi celles des anciennes religions qui paroiſſent éteintes, ont produit les matériaux avec leſquels les dernières ont été conſtruites. Dans toutes le fond eſt le même; tous les hommes ont reconnu l'Etre Suprême ſous les grands rapports qui lui appartiennent & le compoſent. Tous, en ſe formant une religion, en ont fait dériver l'admiration due au grand Fondateur des univers, & de toutes choſes; l'immortalité des ames, & la néceſſité de ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait. Quant aux cultes, tous ont voulu, par ces cultes, rendre leurs hommages à l'Etre Suprême, lui exprimer leur reconnoiſſance de ſes bienfaits, en lui offrant ce qu'ils avoient reçu de plus précieux par cette nature. C'eſt ce qui a fait croire à quelques-uns qu'ils devoient ſe dévouer eux-mêmes, en ſacrifiant des hommes ou des femmes: ce ne ſont que des erreurs; mais les motifs ont toujours été bons, & Dieu ne conſidère que les motifs. Les Pontifs, les Augures, les Sacrificateurs, les Derviches, Oracles, Bonzes, Druïdes, Rabbins, Brachmanes, &c. tous Prêtres ou Miniſtres des différentes religions, ont ſeuls inſtitué ces erreurs qui ont fait verſer tant de ſang humain & animal; tandis *que chacun des exercices de nos fonctions intellectuelles ou phyſiques* eſt un *ſacrifice naturel* & preſcrit par *la nature*.—Le motif étant tout aux yeux de Dieu, notre intention bien dirigée vers lui *par la prière dans chacune de*

nos fonctions, eſt la vrai manière d'adreſſer nos offrandes.

Ainſi l'offrande de notre nourriture, d'un grain de bled, *du pain*, &c. vaut mieux que celles du ſang : de plus Dieu nous a donné le ſang, la chair, les graines qui font le pain, les fruits qui étanchent la ſoif, &c. *pour jouir*, & non pour les répandre, les prodiguer, ou les brûler. *Le ſacrifice, l'holocoſte, eſt la jouiſſance preſcrite par la nature*, ſans *en abuſer*. L'offrande eſt la reconnoiſſance exprimée par la prière du cœur : elle ſe trouve plus belle, méritoire, quand la généroſité, la charité, l'élan du cœur, nous engagent à nous priver d'une portion ſuperflue, même un peu néceſſaire, pour la donner à notre ſemblable, en partageant avec lui. La vertu eſt de réſiſter au beſoin, lorſque nous voyons près de nous l'objet de nos déſirs, & qu'il ne nous eſt pas entièrement dévolu par les loix divines, ou humaines : c'eſt un *ſacrifice* bien naturel & bien doux qu'un repas frugal en famille ; il mérite bien l'hommage d'une *prière ſimple*, mais *ſentie & prononcée par tous, ſur l'indication & l'exemple paternel.*

Un gazon, un rocher, ſont des autels dont l'encens s'élève plus aiſément au Ciel, que celui qui doit pénétrer la voûte d'un temple qui, en nous cachant les aſtres & la nature, ne laiſſe appercevoir que, trop ſouvent, les frivolités & les actions indécentes du monde.

Beaucoup de gens, même raiſonnables, trouveront que, parmi ce que j'ai dit ci-deſſus, il y a des choſes bien fortes ; parce qu'ils ſont ſubjugués par des préjugés, ou par leur propre foibleſſe, qui les aſſujettiſſent à la mauvaiſe foi de *certains individus*, depuis long-temps intéreſſés à nous tromper.

Je conviens que, *Qui n'a jamais eu de préjugés, a rarement des principes* ; c'eſt ſur cette opinion que j'établis mon plan.

Mon ouvrage eſt le *Magaſin* des hommes & le *Magaſin* des enfans ; c'eſt pourquoi j'ai dit ci-deſſus à mon Editeur, dans *ma Lettre ſur la Didactique de mes Eſſais*, qu'il plaçoit d'abord ce que j'euſſe voulu ne dire que par la ſuite. S'il avoit moins conſulté mes lecteurs que moi, il eût donné le *magaſin* des *enfans* avant de donner celui des *hommes*, parce que je trouve que la manière de traiter l'éducation, eſt de diviſer ſon ouvrage en deux parties : l'une, de ce qui doit ſe dire aux enfans ; l'autre, de ce qui doit ſe dire aux parens.

La jeuneſſe devant avoir *des préjugés* qui ſoient propres à conduire aux meilleurs principes ;— & l'homme *fait* devant avoir des principes dégagés de tous préjugés ; ainſi l'on pourra aiſément ſéparer, dans mes écrits, ce qui convient aux hommes, ou aux enfans.

J'ai commencé par avoir des préjugés comme un autre; & tout ce que je dis aujourd'hui eſt fondé ſur des principes.

Je parle, dans tout le début de cet ouvrage, aux hommes faits, avec leſquels il ne doit point être dangereux de montrer la raiſon & la vérité nues.

Lorſque je ſerai à l'éducation des enfans, je parlerai de manière à ce qu'il n'y ait point de parens qui ne fuſſent bien aiſes de voir leurs enfans s'occuper de mes leçons.

Veut-on ſavoir la raiſon pour laquelle tant d'individus ſont reſtés dans l'ignorance, quoiqu'inſtruits, ou ſous la ſervitude des préjugés qui étouffent la connoiſſance des grandes vérités? Le voici:

C'eſt que, de même qu'il faut des préjugés aux êtres foibles, aux enfans, de même il *en faut au peuple, qui reſte toujours enfant au moral*; ce qui fait qu'il faudroit auſſi parler autrement à ceux qui doivent gouverner, qu'à ceux qui doivent l'être.

Ce ne ſont ni les enfans, ni les peuples, qui ſe ſont jamais pu charger d'être les inſtituteurs des hommes: ce ſont ceux qui ont pu & voulu les gouverner.

Long-temps, & preſque par-tout, *l'Egliſe... s'eſt chargée de ce ſoin. L'avantage, le plaiſir de dominer ſe partage difficilement.* C'eſt ainſi qu'ils ont conduit la Nobleſſe aux *Croiſades* & *ailleurs*; ils avoient ſoin de dire aux *Nobles* qu'il étoit au-deſſous d'eux

de lire & d'écrire ; qu'ils n'étoient faits que pour combattre *pour la gloire, ou pour la religion.*

Ils ſe ſont dit : " Conſervons ces priviléges le " plus *excluſivement* & le plus long-temps poſſible, " *& le gouvernement univerſel ſera notre partage.* Il " eſt certain que le plus grand nombre, dans les " ſociétés, eſt *peuple*, ou groſſier ; il eſt des claſſes " d'hommes plus élevés par l'éducation, qui pour- " roient nous diſputer ces avantages : imprégnons- " leur des préjugés qui donnent des entraves au " développement de leurs connoiſſances, & ſervent " toujours de voile entre eux & la vérité : dès- " lors ils demeureront enfans, ou peuples, à notre " égard, & nous les maintiendrons ainſi ſous notre " férule. Nous avons un *chef* de l'Egliſe, *parce* " *qu'il en faut un*, dans tout gouvernement, pour " qu'il puiſſe ſubſiſter : nous l'appellerons *le Roi* " *des Rois* ; & les autres Rois eux-mêmes ne ſeront " que des inſtrumens néceſſaires à l'accroiſſement " de notre autorité, *deſquels nous ſaurons bien nous* " *défaire quand ils nous gêneront !*" *&c.*

Certainement ſi l'ambition n'avoit pas corrompu *ces inſtituteurs*, au point de ſe *diſputer* les fruits de *leurs travaux*, avant qu'ils fuſſent mûrs, ils auroient réuſſi ; mais leur diviſion les a perdus.

Cependant comme ils étoient partis d'un bon principe (de la religion divine) duquel ſeulement ils ont abuſé, il eſt eſſentiel aujourd'hui, *en parta-*

geant avec eux les fruits *de l'arbre de la ſcience*, non-ſeulement de ne pas le déraciner, ni renverſer (comme s'eſt efforcé de le faire le Peuple François), mais encore de n'en pas négliger la culture.

Ayons donc de la religion pure & ſincère, une vraie piété, une grande reconnoiſſance envers l'Etre Suprême, de tous ſes bienfaits qu'il nous prodigue par la nature ; une grande admiration de ſon pouvoir infini & ſuprême ; & exprimons ſouvent ces ſentimens *par la prière, qui eſt ſi douce quand elle part du cœur, & n'eſt point forcée !*

Conſervons à nos enfans l'innocence le plus long-temps qu'il nous ſera poſſible ; mais enfin, apprenons-leur à moiſſonner avec ſageſſe lorſque le temps eſt arrivé pour eux.

QUI pourroit douter de bonne foi qu'il y ait un Dieu ? Je le reconnois, je l'admire, je l'aime, je le ſens. Infiniment grand, infiniment bon, incapable de nous faire du mal, au-deſſus de toute vengeance, le moteur de toutes choſes, *l'ame du grand tout*, ce grand tout ſera ſans doute éternel comme lui ; il eſt par-tout ; il nous y parle par-tout comme Dieu, *& jamais comme homme*. Dieu n'a pas beſoin de ſe faire homme pour nous inſpirer & nous faire ſentir comme il veut ; il nous a donné en naiſſant une exiſtence, il nous l'a donnée comme notre père ; *Il nous a engendré, & ne nous a point créé.*

Notre exiſtence eſt compoſée d'une petite partie du grand tout; or il n'y a point d'intervalle entre l'eſprit & la matiere; tout eſt eſprit plutôt que matière; rien n'eſt vuide dans la nature; tout eſt rempli; *tout eſt Dieu.* Dans le point que nous habitans, nous & ce qui nous entoure, tout finit & ſe perd dans la maſſe générale, pour ſe reproduire comme il plaît à la Divinité (*); mais le fond eſt éternel.—En recevant la vie, notre être, corps & ame, (que je crois confondus de la tête aux pieds) croiſſent & ſe vivifient comme une plante, par le ſoleil, qui anime tout. Nous recevons en naiſſant le germe de la liberté, c'eſt-à-dire la faculté de choiſir entre le bien & le mal. Nous ſommes heureux, & malheureux, ſuivant comme nous dirigeons cette faculté, Il n'y a de mal que celui que nous faiſons: nous nous puniſſons nous-mêmes en le faiſant; & ſi nous n'en éprouvons pas à l'inſtant la peine, nous l'éprouverons par la ſuite, ſoit par nous, ou par les autres. Les bienfaits de Dieu ſont continuels; rien ne peut altérer ſa bonté; nous ne pouvons ſouffrir que par le déſordre que nous apportons parmi nous.

Pour que les hommes puiſſent faire le bien, il faut qu'ils puiſſent mal faire; car ne pouvoir faire que le bien dans toute ſon étendue ſeroit être Dieu dans toute ſa puiſſance; & ſi l'homme n'étoit que

(*) C'eſt ce qui peut avoir donné à Pythagore les idées de la Métempſycoſe.

paſſif en bien, ou en mal, il n'auroit que l'inſtinct de la brute. La volonté qui nous conduit eſt de Dieu; mais la manière d'agir ſur les circonſtances eſt aux hommes. L'ame eſt certainement immortelle; elle eſt partie de la Divinité: mais que devient-elle après s'être ſéparée du corps?—Elle retourne à la Divinité, & rentre dans la maſſe générale: Dieu en diſpoſe enſuite de nouveau, ſelon que l'homme qui la poſſédoit s'eſt bien ou mal conduit. Peut-être les remords, ou le calme & la joie, ſont-ils la punition & la récompenſe qui ſuivent encore l'ame après la ſéparation: voilà le péché originel.—Qui peut en ſavoir davantage là-deſſus? Le corps, qui eſt la partie la plus groſſière de notre perſonne, nous entraîne vers le mal; l'ame vers le bien.

La décompoſition de l'homme eſt la *lampe* qui s'éteint, faute d'huile; & la flamme rentre alors dans les élémens dont elle fait partie; le reſte ſe diſſout plus lentement, étant moins ſubtile & moins délié; mais le temps amènera cette prétendue matière au même point, *& le vaſe deviendra flamme à ſon tour.*

On me demandera peut-être " ſi tant de gens qui " ſont malheureux dans ce monde, ſeront traités " de la même manière que ceux qui ſont les plus " riches & les plus heureux?"

Je répondrai à cela: J'ignore comment Dieu diſpenſera ſes bienfaits & ſes récompenſes après ce monde, ou plutôt après la vie de chacun en particulier. Peut-être l'ame conſervera-t-elle ſes re-

mords, ou la ſatisfaction du bien qu'elle aura fait : alors voilà une punition & une récompenſe. Mais je répondrai auſſi qu'il faut me démontrer ce que l'on entend par *malheureux* ? Et lorſqu'on m'aura réſolu cette queſtion, je doute que la balance entre les riches & le pauvres, heureux ſur la terre, panche du côté des premiers.

Tout eſt compenſé, dans ce monde, en bien & en mal ; c'eſt la faute des hommes qui ſont malheureux ; il ne faut pas moins les plaindre, les ſoulager, les ſecourir ; mais il ne faut pas pour cela murmurer contre la Providence.

Le bonheur eſt dans le cœur ; celui-là eſt heureux qui croit l'être, ou qui ſait vouloir l'être. Un fond de piété & de religion eſt le meilleur remède contre toutes les adverſités, & pour aider à ſupporter des chagrins, des pertes réelles, &c.

La religion qui rapproche le plus de la naturelle eſt la meilleure : quelle que ſoit celle dans laquelle on eſt né, on ne doit jamais l'*abjurer*, ni en dire du mal. Il n'y a que les mauvais ſujets, des hommes ſuſceptibles de tous les crimes, qui puiſſent ſe faire gloire de *blaſphémer* ; mais les abus que l'on fait de la choſe la plus reſpectable, en dénaturant la religion par une adminiſtration tyrannique, pédanteſque, ou hypocrite, ne ſont pas la religion : on peut ſe plaindre de ces abus, & s'en dégager peu à peu, & ſans occaſionner de troubles.

Ce n'eſt pas ſans peine, dit Rouſſeau, que l'on parvient à ſe rendre malheureux ; en effet, quel eſt l'état auquel on attache le malheur ? Il n'y en a point. Chacun trouve ſon état tout choiſi en naiſſant. Le premier pas vers le malheur eſt le premier que nous faiſons pour ſortir du nôtre : il n'y en a point qui ne fourniſſe à nos beſoins, & au-delà. Excepté le pareſſeux qui ſe refuſe au travail, tout le monde vit. Tel qui eſt malheureux comme commerçant, pourroit être heureux comme charpentier : ce qui dérange cet ordre, c'eſt l'ambition, ou le défaut d'éducation ; défauts contradictoires oppoſés l'un à l'autre, & malheureuſement trop ſouvent réunis : ces maux viennent auſſi ſouvent du Gouvernement qui entretient le luxe, & par conſéquent l'ambition, les vices, la misère, &c.

De l'inſtant que les hommes ſe ſont ſoumis à des loix, ce ſont les adminiſtrateurs de ces loix qui répondent du bonheur ou du malheur des ſujets en général, de ceux qui ne ſont pas aſſez ſages pour ſe rendre indépendans par leur travail, en choiſiſſant une patrie pure, un genre de vie libre ; ou qui ſont nés de parens eſclaves & pareſſeux ; ou enfin qui s'écartent des vrais principes de la religion & de l'honnête homme.

On ne peut faire aucun mal en pratiquant les devoirs de la religion dans laquelle on eſt né ; on en peut faire beaucoup en s'y refuſant. Cet exemple pourroit entraîner des déſordres ; ainſi il n'y a pas à balancer.

Pourquoi riſquer de mal faire, puiſqu'il n'y a aucun avantage? Et je crois de bonne foi qu'il n'y a pas plus de belle religion, dans ſes principes, que la religion Chrétienne, malgré tout ce que les Prêtres ont pu faire pour lui faire tort. Je laiſſe les détails minutieux de côté ; je m'attache au fond, au moral : & lorſqu'il ſera néceſſaire de me ſoumettre aux différentes pratiques eſſentielles de ma religion, ſoit pour l'exemple, ſoit à l'article de la mort, (ſi je vis avec des gens qui ſoient attachés à cet uſage, & qui ſe ſcandaliſant de mon obſervation, jugeroient mal de mes intentions), je ne m'y refuſerai jamais. De quelque nature que ſoit l'hommage rendu à la Divinité, dès qu'il eſt décent, c'eſt toujours une bonne action.

Puiſque je reconnois que la Divinité eſt par-tout, elle eſt néceſſairement dans le *pain* & le vin, qui nous donnent la vie, au moins autant que par-tout ailleurs.

La *Confeſſion* même eſt un aveu de ſes fautes, qui doit être plus ſincère, & nous diſpoſer d'autant plus à nous corriger, *lorſque nous nous ſommes déterminés à faire cet aveu à de nos ſemblables*, (*au lieu de le faire directement & ſimplement à Dieu*, comme il ſuffiroit, je crois, de le faire) il ne peut certainement y avoir de mal *que de la part de celui qui en abuſeroit*.

La religion Chrétienne nous démontre que notre raiſon doit avoir un empire abſolu ſur nos ſens ; elle

nous apprend qu'il eſt en nous tous une plus eſſentielle portion de la Divinité qu'en toute autre choſe, qui nous révèle une partie des ſecrets du reſte de la nature. Le meilleur eſt le mieux inſpiré : tels étoient Jéſus-Chriſt & ſes Apôtres ; peut-on faire mieux que de les imiter, & ſuivre en tout l'Evangile ? Il faut des loix aux hommes, & celle-ci eſt la meilleure.

Perſuadé que tout eſt Dieu, qu'il eſt par-tout ; qu'il n'y a point de matière ; tout paroiſſant ceſſer d'être, ſeulement pour changer de forme, les choſes les plus ſolides s'évaporant & correſpondant avec la maſſe générale dans leur accroiſſement, & leur diminution, ce qui fait qu'elles reçoivent & rendent ; le monde en général n'a donc pas plus commencé qu'il ne finira : ce que nous appelons la création fut ſans doute une révolution phyſique ſur notre globe, un développement, ou un accident, une circonſtance relative à d'autres événemens dépendans du mouvement général : d'autres développemens, d'autres révolutions viendront ; mais tout ſera toujours pour le mieux. Il n'y a que le criminel qui doive craindre l'effet des mutations à ſon égard.

Invocation.

Grand Dieu ! qui entends ma voix, qui es en moi, qui es par-tout, laiſſe-moi ces erreurs qui me ſemblent ſi belles, que je t'invoque pour les réaliſer ! Semblable à Pigmalion, j'adore l'image

que je me ſuis faite dans mon cœur ; daigne l'animer, & la rendre aimable à tous les yeux, comme elle l'eſt aux miens : elle eſt ta reſſemblance ; je ne me figure rien de plus parfait : elle peut rendre heureux tout le monde ſans faire un jaloux. Fais que chacun reconnoiſſe dans l'étendue de tes bienfaits, la part que tu lui a deſtinée. Que l'art ne cache plus aux mortels les beautés que la nature leur réſerve. Que l'homme penſant ne ſe laiſſe plus entraîner ; c'eſt dans la foule que le vice ſe cache aiſément ; c'eſt là qu'il triomphe, & que la vertu eſt étouffée. Que l'homme s'iſole ; *qu'il ſe ſoutienne ſeul* ; que nous ne reſſemblions plus à des troupeaux qui, marchant en foule, & preſque toujours ſupportés les uns par les autres, *ne ſavent pas même lever les yeux* pour ſe conduire.

Que les arts ne ſervent qu'à cultiver la nature, à polir les mœurs ; qu'ils ne nous attirent plus par un brillant faux & trompeur ; & que les cendres du fils s'uniſſent toujours à celles du père.

Permets que les hommes apprennent à modérer & diriger leurs paſſions vers le bien, à ne s'oublier ni s'aveugler jamais dans la proſpérité. Que nuls ne ſoient aſſez dénaturés pour ſe priver du bonheur de te rendre leurs hommages !

Qu'ils ne ſongent qu'à faire le bonheur les uns des autres, & à ne le rechercher que dans le ſein de leur famille ; à ne vivre que dans des ſéjours paiſibles ; à ne déſirer que le néceſſaire, qui s'obtient

tient toujours aiſément par un travail modéré & ſalutaire, ſans ſe refuſer d'unir l'utile à l'agréable : bonheur que tu nous invites à recevoir, loin de nous le défendre, comme bien des gens ſemblent le croire.

Fais que nous rejettions loin de nous cet attachement funeſte pour des objets d'un vil intérêt, qui nous éloigne de toi en nous diviſant par des conteſtations générales & particulières !—Que nos enfans, ce bien ſi doux, que tu nous accordes par ta grande bonté, que nous acquérons encore par un autre bienfait de la nature, par la volupté ; que nos enfans ſoient notre ſeule propriété ; que leur bonheur ſoit le nôtre ; que le nôtre ſoit le leur : enfin, fais que nous arrivions inſenſiblement au terme que tu as fixé, dans ta ſageſſe, à notre carrière, en nous accordant une vieilleſſe aimable, ſaine & heureuſe, dans laquelle, loin d'être délaiſſés, nous puiſſions ceſſer d'être au milieu de nos meilleurs amis, de nos enfans, & rentrer ainſi dans ton ſein ſans connoître la mort.

Ainſi ſoit-il !

FIN DU PREMIER VOLUME.